

ANNE DE TOURVILLE

Jabadao

roman

LIBRAIRIE STOCK

J A B A D A O

DU MÊME AUTEUR

Gens de par ici (nouvelles).

En préparation

Le Matelot Gaël (roman).

A LA MÊME LIBRAIRIE

GENEVIÈVE FAUCONNIER.

Claude. (Prix Fémina 1933.)

Pastorale.

Les Étangs de la Double.

Christine et les Micocoulier.

FRANÇOISE DES LIGNERIS.

Les Chroniques du Petit Monstre.

MARIE NOËL.

Les Chansons et les Heures.

Contes.

Chants et Psaumes d'Automne.

Les Chants de la merci.

Le Rosaire des Joies.

Petit-Jour.

CILETTE OFAIRE.

L'Ismé.

Sylvie Velsey.

Chemins.

OLIVIA.

Olivia.

MADELEINE SABINE.

La Cage aux Ombres.

CLAIRE SAINTE-SOLINE.

Le Mal venu.

RAYMONDE VINCENT.

Campagne. (Prix Fémina 1937.)

Blanche.

Élisabeth.

ANNE DE TOURVILLE

JABADAO

roman

1951

LIBRAIRIE STOCK

DELAMAIN ET BOUTELLEAU

6, rue Casimir Delavigne, 6

PARIS

DE CET OUVRAGE, IL A ÉTÉ
TIRÉ A PART, SUR ALFA,
DEUX CENTS EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS, PLUS CINQUANTE
EXEMPLAIRES HORS COMMERCE
MARQUÉS H. C.

JABADAO :

Le Jabadao est une danse très ancienne, survivance probable de quelques rites magiques primitifs. Toujours en honneur en Bretagne, et vivement aimée, elle ne laisse pas d'y jouir d'un renom assez trouble.

Le mot qui la désigne n'a ni signification ni étymologie précise; pour certains, il dérive de sabbat; d'autres y voient une déformation de: « Job an Diaoul » (Joseph le Diable).

A. de T.

PREMIÈRE PARTIE

LES COURONNES DES MORTS

JABADA O

L'âme de Jalm Dalenn entra dans la liberté de l'au-delà et, d'un geste précis, sa soudaine veuve lui clencha les portes des yeux.

A cause des papiers signés sur le lit, de l'or dedans l'armoire, et des champs béant leur blé à la clarté de la lune (et longtemps courrait l'astre avant d'en avoir fait le tour), à cause de tout cela donc, qui allait désormais remplacer l'homme, la profonde et sincère douleur de Katell allait comme vers une sorte de paix. Ah ! dans la foudroyante rapidité de ce coup, dans le désarroi d'une épreuve comme la sienne, merci à Dieu que tant d'argent lui soit remis à la place du mort pour la fortifier dès cette heure et la laisser semblablement fortifiée à tout jamais !

La contradiction de ses sentiments mêlés grandissait, creusant et s'amplifiant davantage à chaque nouvelle seconde, frappée par cette horloge dont elle ne voulait point encore arrêter les battements ; car si vigoureuse, en effet, devenait cette douleur, ainsi étayée d'or et de richesse, et si gaillarde tout à coup, que la veuve épouvantée voyait son désespoir se muer en triomphe et clamer sa joie.

Dieu ! Il fallait s'habituer à cette surprise avant de donner l'alarme du malheur. Comprendre ce qui advenait à son esprit, rester seule avec son nouveau cœur. Hélas ! qu'elle se sentait là étrangement transformée ! Pas la tourterelle blanche et roucoulant sa peine devant un corps sans vie ! mais grand dindon d'orgueil, gonflant, à la chaleur des biens terrestres, les plumes moelleuses de ses rêves... Non, elle n'allait point descendre encore.

Il serait toujours assez tôt de prévenir l'enfant.

... De dire au valet Mourrou, qui buvait en bas, que leur veille ne s'achèverait plus de trois nuits ; qu'il faudrait tuer pour les repas...

La veuve releva le front et cambra sa taille qui n'avait point maigri. Elle n'avait pu pâtir à le soigner, cet homme, car, dès le refroidissement, la mort avait fondu sur lui comme un chat.

Un chat dans un nid de moineau, voilà ce que ça avait été ! Voilà le spectacle que cette maison avait donné ! Elle regarda le corps étendu avec un soudain mépris. Ah ! qu'elle-même eût été appelée de la sorte ! Il lui semblait qu'elle aurait su ne pas répondre.

Elle vint devant la fenêtre et, dans la nuit brillante, toutes les raisons que le défunt avait de ne point quitter cette terre s'inscrivaient en lignes nettes et précises. Les toits des étables, et le saule près du porche ; avec ce puits commode et sans fond ; ces pâturages d'accès facile, mollement étendus jusqu'au bord de la Rivière Froide, dont le murmure s'entendait d'ici par temps clair. Dont en ce moment même, de la hauteur de la fenêtre,

elle voyait miroiter les eaux, en amont et en aval du pont des Écrevisses qui la franchissait d'un seul jet paisible.

Là, dans cette clarté aiguë et simplificatrice, se déployait ce qui avait été le paysage de leur vie, et qui demeurerait le sien à jamais. Ce paysage de sa richesse, cette contrée que la rivière partageait en deux si nettement, et qui se modelait comme un gâteau mal cuit ; plat d'un côté, trop levé de l'autre. Ici, à ses pieds, la plaine opulente ; en face, aussi loin que montait le regard, les rochers sauvages. Ici, à elle, la bonne terre à blé ; là-bas ? pour eux, le sol perdu, livré aux ronces et aux arbres de peu. Ici encore, les belles fermes et l'argent facile. Là-bas ? des pouilleux : bûcherons de maigres salaires, charbonniers pauvres aux chevaux petits. Ici, toujours, le village de la Feunteun Yen où un notaire venait le samedi. Là-bas ? Mah ! Ils captaient les nuages sur leurs hauteurs et le tonnerre leur tombait dessus ! Les Collines Brûlées ! Voilà leur nom !

La veuve cracha en esprit sur ces escarpements qui barraient son chemin et l'empêcheraient toujours d'agrandir dans ce sens. Elle, de ce côté-ci de l'eau, c'était Katell Dalenn de la Feunteun Yen qu'on l'appelait ! Et une de sa force, là ou ailleurs, cherchez-la !

Le visage du mort se fixait de plus en plus dans la paix. Son voyage solitaire était commencé déjà, car, depuis que l'épouse s'était tournée vers la fenêtre, les invisibles dalles de l'indifférence allaient s'appesantissant sur le corps, le repoussaient vers son néant. Mais elle ne pouvait encore tourner

vers lui son regard, effrayée jusqu'au fond des os de voir combien cette immobilité lui devenait délectable.

Ah ! ce qui se passait en elle !... Mais, en vérité, pouvait-elle y croire aussi à ce bonheur ? A ce repos de l'esprit ? A ce fait que désormais un ordre donné ne serait plus contredit ? Que tout ce qu'il lui plairait d'accomplir, à son seul commandement, serait fait ?

Ah ! comment comprendre qu'en dépit de l'amour... Car enfin, cet homme...

La nuit était si merveilleusement claire qu'il lui semblait voir jusqu'au cœur du temps, à travers sa profondeur, le long chemin de ses jours, ce fil brillant de sa propre vie à l'opulence grandissante. Celle de son fils, qui marcherait devant elle, droitement ; tenu aux épaules et poussé au talon. Il n'y aurait qu'une seule empreinte pour leurs pieds, ceux de la mère et ceux du fils. Quand elle s'en irait à son heure, c'était un royaume qu'elle lui laisserait. Il aurait une vie de beurre et de lait, foulerait dans sa marche des toisons si épaisses que le sol n'aurait plus de poussière.

... et la nuit était si merveilleusement claire, qu'au-dessus des roseaux de l'autre rive les pièges à poissons des pauvres gens des Collines étaient visibles ; araignées monstrueuses, dressant des bras grêles qui tremblaient dans le vent, et cette vue l'agaça tout à coup.

Où. Ce soir, en cet instant où le domaine devenait sien, il lui déplaisait vraiment que les bûcherons de là-bas aient droit de pêche sur l'autre berge de la rivière, et elle en voulait soudainement à ce

caprice de Dieu qui avait dressé les Collines Brûlées au flanc de cette eau.

L'œil aiguisé, elle fouilla le versant pierreux et hostile où, dans la nuit, les sapins, dressés comme de lourdes fontaines, ruisselaient de la solitude et du silence qu'ils avaient captés dessous la terre. Longues et minces, quelques fumées de huttes s'étiraient entre les cimes, flottaient comme des plumes d'argent, indices des vies falotes qui couvaient sourdement, çà et là, le long des pentes. Quand elle serait lasse du travail de la ferme, ce serait une bonne place où venir ici prendre de nouvelles forces dans sa haine de la pauvreté. Son regard achevait de gravir la colline, délaissa le sommet et parvint aux nuages.

Dans les écharpes humides qui la voilaient parfois, les rayons délirants de la lune avaient construit un halo immense, brillamment coloré, vers quoi se tendait maintenant le visage de la veuve. Et, dans les orbites plus creuses, les prunelles clignantes et troubles avaient pris des luisances de mica. Là, au centre du ciel, au fond de cette fluide coupole où l'astre s'était comme retiré, ardaient en grand écu d'or, symbole de ce vers quoi, désormais, elle cheminerait d'un incessant labeur. Elle savait la marche du domaine, la qualité des terres d'ici. Le valet Mourrou et sa femme, elle s'appuierait sur eux. Le valet Mourrou, pour peu qu'on lui en donnât l'autorité, commanderait à dix hommes comme à vingt au temps des moissons. Entendu à tout, vif et petit mangeur, un homme à garder ! Quant à l'enfant, dix années couleraient avant qu'il n'en vienne à parler haut, mais elle conduirait

si bien la barque pour son bonheur que jamais l'envie ne saurait le prendre d'échapper.

Ses lèvres s'étaient serrées, ses paupières se mirent à battre comme celles d'un lézard ; son visage rondlet, et non sans quelques restes de fraîcheur, travaillé de cette ardeur interne, se durcit comme la glaise livrée au feu, prit dix années en un instant et se fixa, têtue, finaud, âpre et sans âge, exactement frappé à l'effigie de cette personnalité nouvelle, surgie là en cette nuit de deuil et épanouie comme une tulipe cramoisie sur un fumier d'or.

Elle prit sur les draps les papiers précieux, les joignit dans l'armoire à tout le reste, ferma à clef la porte, mit la clef dans sa poche et la main sur la clef.

... A petits tapotements elle remettait en ligne les plis de l'étoffe, tandis qu'elle descendait enfin l'escalier. « Le seul véritable escalier du village avec celui du clocher », pensait-elle à chaque marche, glorieusement, car cet homme-là, le sien, qui venait de mourir, avait été le fermier le plus capable de la commune et le plus ambitieux. Car pour l'ambition...

Un flot de larmes lui balaya le visage des yeux au menton. Elle ouvrit la porte :

« Il est passé ! » dit-elle.

Mais le valet Mourrou et l'enfant, qui s'étaient levés, n'avaient déjà plus besoin de l'entendre pour savoir.

Depuis que l'alarme de mort avait été donnée dans la maison, la veuve, encagoulée de châles, froufroulait à travers les celliers ; de l'écurie à la grange, de la grange à l'étable, d'un animal à l'autre et plongeant ses mains dans la laine, éveillait l'étonnement de son fils, la pitié du valet.

De temps à autre elle regagnait la chambre funèbre et, roulant un rosaire noir entre ses doigts, d'une lèvre agitée, s'acharnait à la prière comme à ronger une rave. L'œil tout allumé encore de vigilance, elle s'immobilisait dans l'épanouissement circulaire de ses jupons multiples, et devant cet absent encore visible d'étranges sentiments lui venaient, la poussaient à entourer ce corps de sa reconnaissance, à l'enterrer avec soin au plus profond du sol, à assurer à l'âme tant de messes et de prières pour son bonheur en Paradis que le caprice ne lui vienne jamais d'en redescendre. Ah ! que tout le village connaisse donc sa nouvelle puissance, et combien elle avait aimé son mari ! et le testament qu'il avait fait...

Elle ordonna un enterrement hors classe et à trois croix.

*
* * *

Maruisan Gouliaz, la femme du menuisier (qui était aussi le bedeau et fabriquait les cercueils dans ce village), était accablée d'un don étrange qui la rendait plus malheureuse qu'on ne saurait l'imaginer. Un don qui lui donnait, par l'effet de la peur, un visage jaune comme un citron, un don de franche épouvante. Et ce don, que même par vengeance on ne souhaiterait à son ennemi, était une acuité extraordinaire de l'ouïe, une acuité telle qu'elle pouvait capter les sons lointains, non pas seulement dans l'espace — comme tant d'appareils nouveaux le font actuellement — mais encore dans le temps. C'est-à-dire qu'elle percevait les bruits quand ils n'existaient pas encore, avant même que les faits qui pouvaient leur donner naissance ne se fussent accomplis. Il en résultait un véritable sens prophétique.

Un sens prophétique angoissant, incomplet, mais d'une réelle utilité, d'une utilité indiscutable. Précieux pour elle en tant qu'épouse d'un cloueur de cercueils, précieux à la vie d'un ménage comme le sien, voué à des activités funéraires.

Par exemple, elle entendait distinctement les morts venir à l'atelier, choisir et trier eux-mêmes les planches de leurs bières au cours de la nuit qui précédait leur trépas. Même dans les cas de mort subite, alors que ceux-là qui devaient mourir n'en savaient rien. Alors qu'ils étaient encore sans

confession, sans chrême sur les pieds, sans franchise de départ, elle, elle pouvait déjà prévenir son mari du travail qui l'attendait dans la journée.

Elle percevait également si le mort était riche ou pauvre, car les riches triaient avec soin de belles planches de chêne rangées à la droite du grenier, tandis que les pauvres se contentaient de celles de sapin, entassées au fond, et n'étaient point difficiles sur la qualité du bois.

Oh ! tout le village concevait bien l'agrément qu'il y avait pour le bedeau à posséder une semblable épouse. On en parlait dans les cafés et à la forge ; c'était une des attractions de l'endroit. Or, le matin du départ de Jalm Dalenn, elle annonça qu'un mort paisible et très opulent avait choisi des planches de chêne, lisses et sans nœuds ; que l'on pouvait se mettre au travail pour l'un des fermiers les plus riches de la Rivière Froide. Et il y avait plusieurs heures que le bedeau-menuisier avait trié des planches de chêne lisses et sans nœuds, quand l'ordre arriva de la part de la veuve de n'employer que des planches de chêne extrêmement polies et sans défaut, suivant la volonté du défunt et la sienne.

Et les regrets causés par la mort de cet homme excellent s'atténuèrent de toute la stupeur, de toute l'admiration méritée par cette nouvelle et remarquable performance de Maruisan Gouliaz. De tels faits entraînaient les habitants du village à une résignation sereine et leur faisaient trouver la vie harmonieuse en tous ses aspects, aussi bien présents que futurs.

La veuve affligée, qui s'appliquait donc à faire

rendre au corps les honneurs qui lui étaient dus et avait ordonné un enterrement hors classe et à trois croix, regrettait qu'il n'y en eût point une quatrième dans le trésor de l'Église. Elle eût alors exigé quatre croix, et, s'il y en avait eu cinq, cinq croix. Mais telles quelles, ces trois là ; deux d'argent, la troisième en or, ces trois croix qui n'étaient jamais sorties ensemble furent d'un effet puissant et frappèrent la foule de respect. Une si grande quantité de cire vierge fut livrée pour les illuminations qu'elle aurait suffi à enterrer les bûcherons pauvres des Collines pendant un an ; mais, ici, tout passa en un jour et chacun admira la dépense. Le fils du défunt était habillé comme un prince quand il met le roi en terre et devient maître du royaume, ce qui n'empêchait pas qu'il ne fût orphelin et qu'il eût le cœur brisé. Le maire et les notables se relayaient pour les cordons et pour porter le cercueil, doublé, clouté, et cerclé, d'un poids immense. Toutes les prières possibles furent dites et, s'il y avait eu un moyen d'allonger la liturgie, la chose eût été faite d'un cœur profond et convaincu.

Au cimetière, le fossoyeur Mathurin Tout Seul, debout près de la fosse et son chapeau à la main, suivant la coutume, fit les invitations de la part du mort pour prier les gens à dîner.

« Que les ceusses et les celles qui ont fait autour du corps (et par là entendait les porteurs de bière et les porteurs de croix, les notables à cierges et à cordon) aillent manger chez Marie Legall, et aussi Charles Kiriou, Yves Karec et la sienne, la veuve Rivoallan et sa garçaille, Reun Gwalder de

la forge et la sienne, et les gens de Mine-Garo... »

Et ainsi furent appelés presque tous ceux du village, à aller manger chez Marie Legall de la part de Jalm Dalenn, le mort.

Ce fut un grand événement pour la foule de voir qu'il les invitait si nombreux à manger sur son argent. Les trépassés de petite condition se contentent souvent de régaler les porteurs, mais ce fermier Dalenn, de la Rivière Froide, était un défunt de grands moyens et sa veuve affligée, qui entendait le servir, accommodait son corps à la sauce qu'il avait toujours méritée, c'est-à-dire coûteuse, bienfaisante, et glorieuse.

Après les dernières gouttes d'eau bénite lancées sur la terre, les invités affluèrent en force chez la Marie Legall, qui avait abattu une grande bête et tournait depuis le matin des sauces madère au vinaigre cuit. Des servantes troussaient le linge de table en bonnet d'évêque et d'immenses paniers d'escabelles à crapaud (que d'aucuns disent champignons et qu'on avait cueillis de nuit au bord de la rivière) avaient été employés pour garnir les viandes à la façon des villes.

Dès le premier service, les invités connurent qu'on les traiterait largement, car le repas commença par un bouillon au vermicelle qui ne tient pas au corps : n'en sont friands que ceux qui ont de quoi se payer plusieurs plats. La riche Katell Dalenn en avait commandé long, avec pour finir un café grand deuil, c'est-à-dire le plus noir qui se peut faire afin qu'il exprime à la fois, par sa couleur funéraire, la sombre douleur et la puissante richesse par sa force.

C'était un des enterrements les plus chers qu'on eût jamais vus.

Chaque invité, assis sur son banc, avait son panier sous lui et prenait à chaque tour une tranche pour son assiette et une autre pour le panier. C'était une coutume établie, et à qui aurait le coup de langue le plus adroit pour empêcher que la sauce ne s'égoutte dans ce trajet. Les couverts étaient de plomb, et entendu qu'à ceux qui les emporteraient en souvenir il ne serait rien réclamé. A chaque grande fête de la sorte, la Marie Legall renouvelait entièrement ses tiroirs ; elle ne tenait compte que du linge et généralement, dans les trois jours qui suivaient, avait retrouvé toutes les serviettes que ceux qui avaient bu emportaient à leur cou sans y penser. Enfin ce grand repas dura longtemps et rendit plus d'un service, principalement aux familles nombreuses, qui ne mangent pas de viande aussi souvent que les autres et qui en emportèrent largement pour leur lendemain.

Quand le café fut terminé — et chacun en admira la si grande noirceur funèbre et puissante, — tout le monde se leva, son parapluie entre les mains, le panier contre son sabot, et, se retournant, ils s'alignèrent tous le visage contre le mur, le menton penché sur la crosse du parapluie, le chapeau sur la tête et les rubans ballant dans le dos, comme dans une école des enfants punis. Alors s'éleva une voix stridente et affligée qui clamait les prières funèbres par quoi il convient de remercier le mort du bon repas qu'il vous a payé et tous les invités, dans un murmure de tonnerre assourdi, répondaient en chœur aux for-

mules, exprimant la reconnaissance de leur intérieur satisfait et l'assurance de la fidélité de leur souvenir envers un mort aussi capable et aussi riche.

Ainsi descendit dans la terre le bon fermier de la Rivière Froide appelé par une hermine et, si tout va bien pour lui, il n'en sortira probablement plus ; que donc il attende dans la paix l'heure de la résurrection des corps. Ainsi soit-il.

Amen.

Le petit enfant du mort se retrouva seul le soir.

On l'avait renvoyé de la grande salle, où les gens de la famille discutaient avec sa mère les affaires de la succession, tandis que, dans la cour, les valets fidèles s'activaient autour des animaux comme d'habitude ; car, si une mort dans l'étable bouleverse toujours la maison, le contraire ne se produit pas, et l'homme le plus grand peut disparaître sans troubler la rumination paisible de son taureau, puisque tout en ce monde n'est qu'injustice et stupidité en même temps qu'harmonie et splendeur.

Le petit enfant du mort, héritier de tant de biens et que l'ambition sans mesure de ses parents avait fait baptiser Ener lors de sa joyeuse naissance quelque dix ans plus tôt, se trouvait ce jour-là triste et désœuvré et, comme chacun autour de lui était trop occupé à compter l'or et les richesses pour avoir le temps de s'apitoyer sur son sort, il ne savait que faire de lui.

Il alla coller son visage à la fenêtre pour voir si les étrangers et les parleurs qui étaient dedans ne se décideraient pas bientôt à laisser sa mère en

paix. Peut-être alors pourrait-il se réfugier dans ses bras.

Une épaisse condensation ternissait la clarté des vitres, et les gens qui apparaissaient à travers, avec leurs lèvres agitées et silencieuses, ressemblaient à tous ces poissons compassés et froids qu'il contemplait longuement chaque jour dans les eaux de la Rivière Froide. Oh, non ! il ne fallait pas espérer les voir partir si tôt. Désesparé, il erra alors du côté des champs.

C'était un bel enfant, d'une figure extrêmement attachante, d'une intelligence ouverte, et qui comptait beaucoup d'amis. Mais ce soir, dans la stupeur de sa première solitude, le monde lui apparaissait sous un aspect effrayant.

Dans son inaction, son infinie détresse, il revint se cacher à l'abri d'un saule qui avait poussé près du porche et qui lui servait généralement de refuge dans les ennuis. Les racines offraient un siège moussu et commode, les feuilles l'entouraient d'un rideau bruissant et s'arrondissaient sur sa tête comme une cloche ; à l'intérieur de cet arbre, il était aussi libre qu'une araignée d'eau voyageant dans sa bulle d'air.

Ce soir, il y entra avec son malheur.

La mort de son père était pour lui un étonnement sans bornes. A cause de cette longue guerre qu'il y avait eu, il ne connaissait pas beaucoup cet homme et avait passé tant d'années à l'attendre qu'il n'y avait plus de place dans son esprit, semblait-il, pour autre chose que cela : l'attendre, et savoir que tout commencerait quand il serait arrivé.

Or, voilà que son père était venu et qu'au lieu d'être un commencement, c'était une fin.

Il était difficile de concevoir une telle chose, un vide si soudain et si complet dans l'espoir. Il était effrayant de voir changer subitement tous les projets, de se rappeler les recommandations qui lui avaient été faites, de se dire que toutes ces besognes que son père devait accomplir, ce serait à lui, son enfant, de les exécuter à sa place. Mais il était plus effrayant encore de découvrir, au milieu d'une profonde quiétude, que la vie n'était pas un terrain sûr, qu'entre une chose bonne et une chose mauvaise il n'était pas certain que la bonne prévalût. Cela ne ressemblait à rien de ce qu'il avait pu observer jusqu'à présent : il avait toujours vu autour de lui arracher les mauvaises herbes pour favoriser la croissance des bonnes, les beaux animaux mieux aimés, plus utiles et plus chers vendus que les mauvais ; en classe, les élèves les meilleurs étaient récompensés ; tout, jusqu'ici, avait paru d'une parfaite justice, facile à comprendre sûr et judicieux. Non, ce qui venait d'arriver là ne ressemblait à rien.

Le rouge-gorge du saule et tous les insectes qui continuaient à vivre autour de lui comme d'habitude et qui étaient ses amis — car ce n'était pas là un enfant cruel, mais qui était au contraire très amical envers la Création — tous ses amis de l'écorce de l'arbre, et ceux qui étaient sur les branches ne pouvaient pénétrer sa solitude et son effroi. Il se sentait comme le reflet qui est de l'autre côté du miroir et il semblait que tous les liens, que toute communication entre lui et ce qui paraissait

la réalité étaient rompus. Il aurait bien voulu que quelqu'un vînt à son secours, mais il ne savait pas qui. Son père était dans l'au-delà et son corps dessous la terre, sa mère faisait des comptes avec des inconnus et, quand sa mère comptait de l'argent, personne n'osait la déranger ; lui-même, son unique enfant, n'aurait pas eu grâce devant ses yeux s'il l'avait troublée dans un pareil moment ; vraiment, il ne comprenait pas pourquoi, puisque, disait-elle, elle faisait ça pour lui. Il aurait tellement mieux aimé parler et jouer avec elle que de la voir toujours travailler et compter comme elle le faisait. Oh ! jamais comme aujourd'hui il n'avait souhaité qu'elle veuille bien ne pas tant s'occuper d'argent ! Et en ce moment, par exemple, il aurait bien crié et appelé tout haut qu'on vienne à son aide, qu'on ne le laisse pas comme cela tout seul de l'autre côté du miroir. Ah ! mieux valait rejoindre Jili Mourrou et, même, faire mine de jouer avec lui si Jili tenait absolument à jouer, que de rester ici.

Il se leva, écarta les branches retombantes de ce fouillis vert qui ressemblait à un plumage et aperçut Jili qui traversait la cour.

Ce garçon, fils du premier charretier, d'un caractère ombrageux et fidèle, était pour lui comme un frère ; ensemble ils faisaient beaucoup de sottises, mais plus encore de choses très bien, comme sifflets, épouvantails et pêches excellentes dans la Rivière Froide. Une amitié aussi sûre devait durer plus que la vie.

Au moment où il émergea des feuilles, Jili, qui marchait pieds nus et à grands pas, s'immobilisa

et l'attendit. Il était grand, roux et piglé, avec, à la main, deux truites que, malgré la cérémonie, il avait eu le temps d'attraper dans l'eau qui courait au bas des prairies.

« Oh ! pourquoi ne m'as-tu pas emmené avec toi ? » dit l'orphelin.

Mais Jili n'avait pas son visage de tous les jours. Muet et la bouche ouverte, il se tenait là et ses yeux, ordinairement si vifs, semblaient devenus extrêmement sots.

La mère de Jili, qui habitait une grande pièce à l'extrémité des bâtiments, où elle et son mari gardaient une manière d'indépendance, apparut à sa porte et invita les enfants à entrer. Elle recevait aujourd'hui plusieurs personnes venues à l'enterrement et qui, pendant que les discussions d'intérêts avaient lieu dans la grande salle, n'avaient pas leur place ailleurs.

« Pourquoi Jili est-il fâché contre moi ? demanda le petit Ener dont les yeux, épuisés de plusieurs jours de larmes, avaient du mal à s'habituer à la différence de lumière. Qu'est-ce qu'il a tout d'un coup comme ça ?

— Il n'est pas fâché, bien sûr ! » dit la femme d'un air embarrassé, et elle resta muette à son tour.

Derrière elle, Marjep Guéo, la nièce qu'elle élevait, se cachait dans son tablier et faisait les yeux ronds. Ener la connaissait bien, c'était une fille d'une effronterie sans pareille, dont il fallait bien trois jours pour découvrir les nombreuses qualités tant elle se faisait tort aux yeux des gens par ses façons insolentes ; or elle était encore plus figée que Jili. Tous les invités, assis à boire,

s'étaient tus brusquement à son approche et le regardaient avec une insistance démoralisante. Mais qu'est-ce que tout le monde avait à lui faire la tête, ici ?

Il voulut s'asseoir et se dirigea vers l'escabeau qu'il avait l'habitude de prendre dans un coin, mais la femme Mourrou se précipita pour lui offrir une chaise.

« Prenez garde à vos habits », dit-elle de la voix qu'elle prenait pour parler à des prêtres.

Dans le silence qui suivit, plusieurs personnes poussèrent un léger soupir, comme cela arrive dans les moments d'extrême attention. Il commença à comprendre ce qui arrivait : qu'il avait des vêtements neufs de deuil, qu'il était un orphelin. Tous ces gens avaient, mieux que lui encore, conscience de son malheur et l'y replaçaient d'une manière très révérente. Il s'embarrassa, se raidit, commença à éprouver une sorte de respect pour lui-même en même temps que le poids de son chagrin se mettait à l'étouffer de nouveau. Autour de lui, les conversations avaient repris à voix basse et Jili et Marjep, qui continuaient à faire les idiots, se taisaient et demeuraient éloignés. Le murmure des paysans arrivait à son oreille :

« Le plus riche de la commune est-il, ce petit gars, maintenant... »

Dans la pièce, de tous ces yeux tournés vers lui, il ne voyait que le blanc ou bien des espèces de lueurs, cependant que les mots : « Bien... argent... richesse... argent... argent... argent... » faisaient un chuchotement comme de feuilles agitées.

Un vide immense se faisait autour de lui, de

son malheur, de sa faiblesse, de sa puissance. Il s'élevait une intense curiosité et comme de la crainte dans tous ces regards. Une femme se leva, osa venir jusqu'à lui, toucha l'étoffe de son vêtement :

« Y en a pour cher », dit-elle tout haut d'un air satisfait.

Le son des paroles, le geste hardi apportèrent comme une détente; tout le monde acquiesça avec une satisfaction égale, il y eut presque des sourires, tellement chacun se sentait aise que l'enfant fût bien vêtu : en somme, il était exactement comme il devait être, comme il leur plaisait qu'il fût ce soir, triste et riche. Ils regardaient sa petite figure défaite et blême, ses yeux agrandis et brûlants, sa soudaine maigreur; il était parfait.

Oh ! en vérité, on ne pouvait être plus conforme à l'image que l'on peut se faire d'une créature comblée des biens terrestres et frappée du malheur.

Les gens de la Rivière Froide se sentirent ravis de lui : ils pouvaient s'en donner à cœur joie d'être attristés, de l'admirer, de l'envier, de le plaindre, de compter son or, de prévoir son avenir... Jamais ne s'était vue une semblable aubaine. Certes, aucun des villages, à dix lieues à la ronde, ne possédait un tel orphelin.

A la façon exaltée et délirante dont les merles chantaient, on comprenait que c'était la première heure du jour, et, quand une grive éblouie passant d'un arbre à l'autre jaillit vers la fille du bûcheron, tout montrait que c'était là son premier vol de la journée.

Cette même lueur du soleil qui faisait flamber les branches faisait paraître l'oiseau tout rose et accentuait les signes noirs de sa gorge, de telle sorte qu'il semblait couvert de mots écrits.

L'enfant se demanda si une personne savante saurait lire ce qui est marqué sur les grives ?

Elle réfléchit à cela longtemps, et puis à beaucoup d'autres choses pendant que ses petits pieds descendaient avec assurance la pente des Collines Brûlées. Sur son épaule pesait un sac de châtaignes et, en partant, elle avait laissé ouverte la porte de sa maison, à l'intention de sa vache à une corne. L'animal aimait pouvoir rentrer quand ça lui plaisait, faire la douillette et la frileuse par le grand vent et par la pluie.

« Je me demande si j'aime mieux descendre avec les châtaignes ou bien remonter avec les sous ? se demandait la petite fille; les deux sont bien

agréables, surtout après le mal qu'on a eu pour ramasser ces châtaignes-là... Vrai ! je ne me lasse pas de me réjouir de sentir le sac aussi lourd ! »

Si le trotinement habituel aux tout petits enfants restait encore son allure ordinaire à la maison, elle avait déjà, sur la route, le pas allongé et calme d'une grande personne qui doit fournir une longue marche. La femme du bûcheron avait raison de ne pas mésestimer les qualités pratiques de sa fille : la façon dont elle organisa toute chose entre le poids du sac, ses propres forces et la longueur de la route dévoilait une réelle expérience ; et la manière aiguë et vigilante dont ses yeux examinaient chaque objet montrait que cette expérience n'arrêtait pas de se nourrir.

Le regard pouvait suivre longtemps les écureuils le long des branches et il n'est point d'oiseau qui fasse plus grand bruit qu'un merle en automne, non pas tant du bec, car par le froid le gosier leur gèle à moitié, mais par une sorte de brouhaha de feuilles sèches qu'ils brassent sous les ronciers.

Elle remarqua surtout, ce matin-là, qu'un petit oiseau gris porteur de nouvelles s'était attaché à ses pas depuis sa sortie de la maison. Il ne cessait de la suivre dans le sentier en poussant son mince cri aigu. Il est toujours plaisant d'entendre un porteur de nouvelles venir à vous, car il ne se dérange que pour les choses agréables, et Gaud pensa que l'épicière lui paierait ses châtaignes un bon prix ; mais quand, au carrefour de l'arbre blanc, elle vit plusieurs petits oiseaux porteurs de nouvelles criant dans les feuilles sur un ton d'allé-

gresse extraordinaire, elle se demanda bien ce qui allait lui arriver.

Elle fit halte à cet endroit et aurait aimé qu'ils puissent s'exprimer en paroles ; malheureusement, ce n'était pas en leur pouvoir ! Ils étaient là, picorant et sautillant partout comme de petites étincelles grises et, de temps à autre, il y en avait un qui la regardait fixement.

Ce n'était pas la première fois qu'un oiseau l'examinait ainsi ; les rouges-gorges, en particulier, sont coutumiers de cela et c'est une des plus grandes interrogations de ce monde.

Mais elle en fut pour ses frais de curiosité et bientôt se remit en chemin.

... Or, quand elle approcha de la maison des Ahiannic, elle vit qu'un des oiseaux l'avait suivie jusque-là.

* * *

Les Ahiannic n'étaient point bûcherons, mais brodeurs et tailleurs d'habits, célèbres, aussi loin qu'on pouvait aller à pied ou à cheval, sur toutes les Collines Brûlées. Avec la quantité d'enfants qui naissaient dans la famille, le grand-père prévoyait qu'ils feraient bientôt, à eux seuls, un atelier considérable.

Gaud était très satisfaite de s'arrêter en chemin chez les Ahiannic et de partager leur repas, car elle avait une joie sans pareille à se trouver avec des enfants de son âge.

« Les oiseaux porteurs de nouvelles sont venus à moi dans le sentier, dit-elle, à l'endroit de l'arbre blanc ; ils étaient des cent et des mille à me regarder et à dire... Ah ! ils en ont dit, ils en ont dit !... Et un m'a accompagnée jusqu'à la porte d'ici.

— Peut-être que le facteur montera chez toi, ou bien il va t'arriver du nouveau. Les porteurs de nouvelles ne se dérangent pas pour rien et ne parlent que pour le bonheur.

— Quand les porteurs de nouvelles sont après quelqu'un, il peut passer tout un jour avant qu'on sache pourquoi, dit l'aîné des Ahiannic ; mais demain à pareille heure que maintenant tu sauras ce qu'il voulait dire.

— Alors, vivement que je sois à demain !... Mais y en a-t-il de vous qui descendent au village avec moi ? »

L'aîné des Ahiannic mit des gants de laine. Il protégea la peau de ses mains comme des objets consacrés : pour manier les fils d'or et broder vite et bien, il faut des doigts lisses comme l'ivoire. Il mit le sac sur son épaule et, le temps étant beau et ses jambes longues, il conduisit l'enfant jusqu'en vue du clocher.

« Tu n'en as plus pour longtemps », dit-il en lui remettant le sac.

Mais à peine la petite se fut-elle remise en route toute seule qu'un oiseau porteur de nouvelles se mit à crier dans la haie.

« C'est bien la vérité qu'ils sont après elle, dit l'aîné des Ahiannic en s'en retournant. Et ce qu'ils ont à lui dire ne nous concerne point, car ils l'ont laissée à l'entrée de notre verger et n'ont point

parlé avant que je l'aie quittée cette fois-ci. »

Puis il hâta le pas, car son grand-père avait besoin de lui, et la broderie de cette robe à laquelle il travaillait l'intéressait mille fois davantage que le soleil, la lune et les étoiles, et toutes les belles choses que l'on pouvait voir dans la forêt.

Cependant Gaud était entrée à l'épicerie ; elle posa ses châtaignes dans un coin et s'approcha du comptoir :

« Je voudrais acheter ça ! » dit-elle en montrant du doigt un peigne rouge.

Ener Dalenn, qui avait franchi le pont le premier, coupa à travers le marécage. Dans le jeu qu'il dirigeait, personne ne devait prendre le chemin frayé. Jili Mourrou était sur ses talons ; en arrière, Marjep Guéo pignait dans les ronces.

« Arrives-tu ? criait son cousin impatientement, car elle était tout accrochée dans les piques. Faut-y qu'on t'aide ? »

Mais elle leur tira la langue, puis, peu après, apparut sur la pente en avant d'eux, ses grands bas noirs bondissant dans la pierraille :

« R'garde-moi c'te garce ! dit Jili en crachant l'écorce qu'il enlevait d'une badine de saule, faut toujours qu'elle nous ait ! »

Mais Ener ne répondit pas. C'était la première fois qu'il venait aux Collines Brûlées et il fallait tout le trouble des jours présents pour qu'il ait pu s'échapper par ici. Or, maintenant qu'il était à leur pied, les Collines lui paraissaient tout autre chose que le prétexte d'un jeu facile. L'ordre qu'il avait donné de négliger le sentier, il s'en repentait maintenant et, comme chef de l'expédition, son devoir était de rallier son monde afin de l'aviser du contre-ordre :

« Eh ! Marjep, arrive ici, on prend la route !... »
Marjep les nargua d'un pied de nez par-dessus un petit ravin bordé d'orties. Plus souvent qu'elle retournerait en arrière, ils étaient jaloux parce qu'elle allait plus vite, et sûre qu'elle serait au sommet avant eux ! Elle fonça dans le taillis et, à chaque appel nouveau, s'éloigna davantage.

« L'imbécile, elle va nous perdre ! »

Jili, lui-même, commençait à regarder autour de lui avec respect. Certes, ce n'était pas là un pays pour rire.

Tout le monde le disait, et c'était vrai que, sitôt passé le pont des Écrevisses, ce côté-ci de la rivière ne ressemblait pas à l'autre. Que rien n'y était tout à fait ordinaire, ni bon, ni même trop chrétien ; que la façon dont le chemin brillait les jours de pluie comme pour vous attirer donnait méfiance ; que leur façon de pêcher, de braconner et d'allumer des petits feux partout n'était pas propre à attirer l'estime et que, sitôt le soleil couché, il y avait des brebis de nuit qui allaient par les sentiers et s'assemblaient autour des croix.

Et pourquoi y avait-il toujours un épervier piqué dans le ciel au-dessus des Collines Brûlées ?

Et pourquoi y avait-il un endroit où la roche était forée, piglée, perdue de trous à chouettes où quelqu'un qui aurait osé regarder aurait trouvé des jeunes naissant aussi bien en hiver qu'en été.

Et pourquoi, avec les pommes d'un pin, celui qui aurait su prononcer des paroles aurait-il allumé un feu qui ne s'éteindrait jamais ?

Un marin de Brest, perdu la nuit dans l'endroit,

parlait d'un mouton qu'il avait vu au bord d'une mare tenter en vain de passer l'eau. Ce mouton était lourd comme une église, et, à travers ses yeux, on voyait le diable à l'intérieur.

Oui, pourquoi ?

Pourquoi était-ce connu de partout que les gens des Collines étaient du vilain monde ? D'aucuns pensaient que ça datait des temps païens et d'une fois que le tonnerre leur avait tombé un dimanche. On disait que la cendre du grand brûlis ressortait dans leur blé et leur donnait le caractère mauvais. Que, si un chasseur de la commune voisine, pour son extrême malheur, s'égarait dans ces parages, le pauvre étranger pouvait rester sans boire à regarder les habitants fuir à son approche, rassembler leurs bestiaux en hâte et s'enfermer à clef, tour sur tour.

Oui, tous ainsi, à la juste ressemblance de leur petit maire crassous, qui ne lisait point l'écriture, mais ne céda jamais ses droits, et tous, tant charbonniers que bûcherons, et bûcherons que charbonniers, ne se fiaient à rien et foutaient leurs sous dans des pots, sans autre gloire que d'être durs au mal, se contenter de peu et de ne demander jamais rien, sinon qu'on les laissât tranquilles. Des gens à part, sûr ! Et magiciens, pouilleux et magiciens, et sauvages de sauvagerie plus sauvage que tout.

Après ça, il fallait quelque courage pour avancer plus loin sur leur territoire.

C'était plein de roches et plein de feuilles là dedans, des brousses qui avaient l'air immobiles et en même temps remuaient sans arrêt, avec de

longues branches bénissantes et des cimes pleines de corbeaux.

« V'là Marjep perdue maintenant, dit Jili. Si on la rattrape pas, é se r'trouvera jamais. »

Mais Ener était un garçon calme. Avant d'entrer sous le couvert sans visibilité, il essayait de prendre quelques repères valables. Ce n'était pas tout de monter, encore faudrait-il pouvoir redescendre ; ne pas rester perdu dans le marais à la tombée de la nuit, alors que la brume jaillirait de la rivière comme un troupeau de bœufs noyant la chaussée et le pont dans sa neige. Il commença à monter en ligne droite parmi les pierres et les ronces.

Il ne sut pas alors que la voie qu'il ouvrait ce jour-là deviendrait dans la suite, par la force de sa fidélité, un sentier véritable. Que sous le poids de son pied, trop souvent revenu, le sol se durcirait ; que les buissons écartés à son passage prendraient d'eux-mêmes un pli différent, bientôt ne se fermentaient plus, et que le chemin ainsi tracé serait celui de son paradis et aussi de son enfer.

Peut-être que si la femme du bedeau avait été à son côté, elle lui eût noué les deux mains autour du cou et fermé les yeux de force en disant : « Viens avec moi prier à l'église et ne retourne jamais par là. » Car elle voyait d'avance le malheur.

Mais elle ne voyait jamais rien que les choses tristes et désolées ; lorsqu'une âme quittait ce monde, laissant en arrière les cœurs brisés, elle le savait, mais quand tous les pommiers d'un champ auraient fleuri en une seule nuit, elle n'eût point été prévenue. Alors, heureusement qu'aujourd'hui elle n'était pas là.

Les enfants gravissaient la pente hardiment, silencieux dans leur fièvre d'arriver en haut, de découvrir ce pays de danger mystérieux et interdit; ils allaient, tendus et angoissés à cause des trésors cachés et des dragons. Un oiseau qui se levait, une musaraigne bruissant dans les feuilles semblaient aussitôt un petit elfe. Les arbres étouffés, les buissons accablés, tout semblait plier sous le poids des sortilèges, se pâmer dans les troubles délices de la magie et dans l'éloignement, entre les troncs cramponnés au sol de leurs racines puissantes, comme par des mains, les bruyères avaient des scintillements pourpres.

Puis ils aperçurent *la maison* et elle leur fit peur, comme s'ils se fussent trouvés en face d'un loup.

Ils avaient marché jusqu'alors dans une grande solitude, mais se sentaient maintenant environnés de présences. Sans doute que des bûcherons Roussis allaient marcher contre eux avec des haches.

Ils attendirent longtemps, cachés dans le feuillage, jouissant profondément de leur propre terreur, car la maison était petite et, à bien regarder, plus attrayante qu'un nid d'oiseaux. Certes, ceux qui allaient venir auraient des chapeaux rouges sur la tête, à la main des maillets et des harpons d'or.

Mais l'habitant de la chétive demeure se présenta soudain à eux sous la forme d'une vache noire qui avait une seule corne sur la tête.

Une vache noire, agile et brillante, qui allait et venait dans la pièce et dont la corne apparaissait

de temps à autre au-dessus du rideau de la fenêtre comme le croissant de la lune qui émerge d'un nuage.

« Haa ! gémit Marjep, épouvantée, je ne veux pas regarder ça plus longtemps... »

Tout donnait à penser qu'ils voyaient là une créature humaine métamorphosée par sorcellerie, et sans doute que sur les Collines Brûlées c'était une aventure de tous les jours. Ils s'enfuirent, pleins d'horreur.

Ils bondissaient de cailloux en cailloux parmi les ajoncs et les bruyères, semant le désespoir dans un monde strident et grésillant d'insectes qui, depuis mille ans de solitude, n'avaient jamais connu pareil désastre. Ils fuyaient, rapides et dévastateurs, rompant les fils des araignées, détruisant des travaux immenses dans le domaine des petites sans mesure.

Puis, soudainement, Ener frôla du pied, dans sa course, et dépassa sans le découvrir un objet qui attendait là, perdu dans les bruyères, et qui aurait dû être retrouvé.

Il aurait pu baisser le regard, voir son éclatante couleur, le recueillir, et tout eût été différent.

Il y eut une seconde où il pouvait le faire, et une seconde où c'était trop tard. Il passa, et la mièvre chose demeura sur le sol, abandonnée à son nouveau destin, qui était de rester à jamais un étonnement pour les taupes, un monument pour les fourmis.

Et c'était un peigne rouge.

Mais quand, cent mètres au delà, il rencontra

la fille du bûcheron avec son chagrin, il lui fut impossible de ne pas s'arrêter devant elle, car il la heurta en courant, impossible de ne pas tomber à ses pieds, car il y était déjà, avant que de l'avoir vue.

* * *

La fille du bûcheron, qui pleurait jusqu'alors, étendue sur la lande, éprouvait maintenant une grande douleur dans le coude et Ener s'était reçu si durement sur les genoux que toute pensée se trouva un instant abolie de son esprit, et tellement tous deux se demandaient ce qui était advenu et ce qu'ils pouvaient bien faire là que cette première rencontre était déjà sous le signe du silence, car par la suite, mais pour d'autres raisons, ils n'eurent jamais besoin de beaucoup parler.

Quand Jili et sa cousine les rejoignirent, ils étaient loin encore d'avoir réalisé leur destin et se regardaient interrogativement; l'un frottait son genou meurtri, l'autre son coude qui bleussait.

L'enfant inconnue montrait une chevelure extrêmement embrouillée et un visage tout défait par les larmes. Son chagrin devait durer depuis plusieurs heures déjà. Ener dit enfin :

« Oh ! Marjep, est-ce que tu ne pourrais pas l'empêcher de pleurer comme elle fait ? »

Mais l'œil aigu de Marjep avait déjà noté que la jeune créature en avait lourd sur les épaules de

toute manière et façon et que certainement la vie ne lui était pas douce.

« Des fois, c'est bon de braire de même, dit-elle, braye, braye un bon coup, ma pauvre fille; après ça, tu ne brairas plus. »

Mais l'autre redoubla de sanglots. Marjep joignit ses mains autour de ses chevilles dans l'attitude de la patience expérimentée :

« Faut le temps que ça passe, dit-elle aux garçons ; et, à la fille : Je me demande ce que tu fais ici ? Nous autres, c'est la première fois qu'on passe le pont et personne ne nous a fait de mal. »

La jeune Roussie leva des yeux étonnés, mais Marjep continua :

« C'est des sauvages que vous êtes par ici, à ce qu'on dit. En tout cas, c'est des drôles de maisons que vous avez, ça on l'a vu, et une vache à une corne qui se conduit comme le monde, c'est honteux à voir ! Les pus pouilleux qui existent que vous êtes à c'qu'on dit, vous aut' d'ici, c'est-y vrai ? »

L'enfant ne pleurait presque plus; elle écoutait attentivement et semblait stupéfaite.

« Pourquoi parles-tu ? » dit-elle enfin.

Mais les deux garçons étaient déjà dans son camp et excusaient :

« Marjep est idiote. »

La noirette continuait, curieuse, cruelle, bien que sans méchanceté profonde :

« Dis donc, c'est-y vrai qu'v'êtes ren qu'des maudits par ici ? Pouilleux et maudits ? »

— Je ne sais pas. Mes parents ne m'ont rien dit. »

Elle réfléchit puis, soudain, avec netteté :

« Moi, j'ai pas des poux. C'est des korrigans qui ont fait des balançoires dans mes cheveux. »

De nouvelles larmes lui jaillirent des yeux à la pensée de son peigne perdu et de ce qui l'attendait à la maison. Ener et Jili sentaient qu'ils lui étaient tout dévoués et s'assirent à côté d'elle, Marjep lui prit une poignée de cheveux, les regarda d'un air critique :

« Ça ne fait pas rire de voir ça, dit-elle, surtout que c'est demain dimanche. Alors, si sa mère veut le faire avant la grand'messe...

— Faire quoi ? demanda Ener, visiblement étranger à la question.

— Les débrouiller, tiens ! Regarde comme c'est noué. C'est les korrigans qui sont venus...

— Ils le font aussi aux chevaux, dit Jili, et c'est du travail, tiens... Tu peux peiner à leur débrouiller la crinière après...

— Y' t'ont pris aussi ton peigne que tu dis ?

— Non, c'est moi qui l'ai perdu.

— Que tu crois... Mais c'est eux qui te l'ont pris. Si tu les as contre toi, tu n'as pas fini d'en voir. »

L'enfant pleura plus fort.

« Je ne connais rien à tout ça, dit Ener, mais, si c'est autant de travail que vous le dites, on ferait mieux de l'aider. »

Il sortit un petit peigne de sa poche.

« Tu en as plusieurs sur la tête, toi, continua-t-il vers Marjep. On peut s'y mettre à trois, car ça n'ira pas vite, les cheveux sont longs.

Ce fut une besogne ardue, étrange. Jili, vite découragé, s'interrompait tout le temps.

« Je suis adroit pour les hameçons, disait-il, et aussi pour tresser des joncs, mais je vois bien que je n'ai pas le coup pour ça.

— C'est la pommade qui nous manque, disait Marjep, y a rien comme la pommade pour bien coiffer. »

La fille du bûcheron traversait une cruelle épreuve, et ses larmes n'étaient point tarées.

« Je me demande si en crachant dessus ça n'irait pas mieux, dit Marjep, qui joignit le geste à la parole et en trouva le résultat satisfaisant. Faites comme moi, tenez, y s'envolent moins.

— Tout le monde n'a pas autant de salive, dit son cousin avec mépris, faut toujours que t'en dépenses. »

Toutefois il constata que, du côté de Marjep, les cheveux prenaient une docilité favorable et s'encouragea petit à petit à donner dans son procédé. Pour Ener, il n'éprouvait pas le besoin de cracher sur la tête de la pauvre petite (non que la chose lui parût répréhensible, mais il trouvait qu'en prenant son temps on réussissait aussi bien). La secourue tentait de demeurer immobile et silencieuse et cela suffisait à employer toute sa force. Quand une mèche était débrouillée, on la lui donnait à tenir; dès qu'il y en avait trois, elle les nattait bien serrées.

A mesure que son premier souci allait s'alléger, la perte de son peigne, qu'il lui faudrait avouer tout à l'heure (car avec la nuit elle serait bien obligée de rejoindre sa mère), la perte de son peigne lui apparaissait au premier plan, dans toute sa gravité. Un peigne tout neuf !... Et si peu d'argent, comme ils avaient, c'était une affaire

qui n'était pas finie. Ses larmes changèrent d'objet, mais coulèrent avec une violence accrue.

« Elle a pas le caractère facile, qu'on dirait, dit Jili, après tout le mal qu'on se donne pour elle.

— C'est la sauvagerie qui fait ça », assura Marjep d'un air entendu.

Et puis, contradictoire tout à coup :

« Mais si on t'en coiffait si long, tu ne serais peut-être pas plus gracieux... Enfin, v'là qu'est fini. »

Pour du travail bien fait, c'était du travail bien fait. La petite créature les regardait maintenant avec une reconnaissance qui n'était pas sans hostilité : elle n'avait plus aucun prétexte pour ne pas rentrer chez elle maintenant. Rentrer sans son peigne ! Ah ! quand elle avait les deux soucis, elle était moins malheureuse !

« Tu n'as plus qu'à retourner dans ta maison », dit Ener.

Hélas ! c'était bien ce qu'elle pensait et ce qu'elle allait faire et, comme il n'y avait pas d'autre solution, elle partit en courant. Mais, comme tout cela était très affreux, il advint que, le courage l'ayant abandonnée, elle se laissa de nouveau tomber sur le sol et y retrouva tout son désespoir du matin.

« Elle est ennuyeuse quand même, dit Marjep de loin ; si on s'arrête encore après elle, on n'arrivera jamais en haut.

— Allez devant, dit Ener tout à coup, je vous rattraperai. »

Il rejoignit l'éplorée.

« C'est un peigne tout neuf que tu as perdu ?

— Oui.

— Tu sais où tu l'as acheté ?

— A l'épicerie, tiens !

— Peux-tu dire au juste comment il était ?

— Oh ! oui, comme ça et rouge.

— Rentre et ne dis pas que tu l'as perdu ; demain matin, tu en trouveras un pareil sur ta fenêtre. »

La fille du bûcheron, qui n'avait jamais été trompée par personne, dans toute sa vie, n'avait aucune raison de douter de quoi que ce fût. Son visage devint brillant comme le soleil, elle se leva d'un bond et courut vers sa maison.

Le jeune garçon la suivit du regard, fixant dans son esprit tous les détails du chemin : « Heureusement que ma mémoire est bonne. Il ne faut pas que je me perde si je veux être demain ici, au petit-jour. »

Et il n'y avait point d'égoïsme dans son esprit, non plus que de désobéissance, ni fourberie ni aucune laideur, mais seulement une idée de bien-faisance gentille comme en ont les enfants de cœur droit, bien protégés et qui n'ont jamais manqué de rien.

Que cette fille de bûcheron ait un peigne neuf sur sa fenêtre le lendemain était chose aussi certaine que la levée de la constellation du Taureau au bord du monde pendant le solstice d'été ; car, de même qu'il y a des lois pour les étoiles et d'autres qui mènent le fourbe dans les chemins courbes du mensonge, le faible vers tous les abîmes, une autre veut que les cœurs qui ont de la force et de la lumière disent une chose et l'accomplissent, font

une promesse et se voient la tenant sans plus d'efforts qu'il n'en faut, semble-t-il, à la pluie pour tomber.

Et il y avait beaucoup d'harmonie entre ce trop d'argent qui était dedans sa poche et le peigne si cher à la pauvreté. Entre le lever matinal et l'élan vers la vie que donne une santé robuste ; entre l'agilité de son corps et les difficultés du chemin.

Et, s'il mena cette aventure comme il le fit par la volonté de Dieu, ce fut en se servant des dons de Dieu et non point de ceux du démon.

*
* *

... Et ce soir-là, qui fut le premier de trois mille soirs, lorsque la fille du bûcheron regagna sa pauvre demeure, sa mère montra une grande surprise à sa vue. L'enfant lui paraissait coiffée d'une manière si étrange et si parfaite qu'elle se sentit comme effrayée.

La nuit, après avoir coulé paisiblement, se retirait dans un grand ramage d'oiseaux. Elle quittait les Collines Brûlées comme un chevreuil qui retourne à son sommeil, laissant la place à la lumière et aux activités de l'homme.

La maison de Gaud ar Gwen s'éclaira dans la bruyère, claqua de la porte et fuma vers le ciel par grand souffle. L'arôme du café qui filtrait par les mauvais joints se mêla à celui des écorces pour créer l'odeur du jour, tandis que tous les parfums de la nuit rentraient doucement dans la terre.

La fille du bûcheron apparut et se tint sur le seuil, droite et éveillée comme une pervenche. Auprès d'elle, sa vache à une corne meugla vers le matin. La journée nouvelle lui appartenait dans toute sa longueur.

Elle descendit la marche et fit deux pas dans la mousse humide ; le peigne rouge était là, devant la fenêtre, à la fois éclatant et velouté de brume. La trace légère d'un escargot montrait qu'il avait été déposé depuis un assez long moment.

Elle s'en saisit avec un émerveillement profond.

Cependant Ener devait marcher le lendemain dans ses empreintes de la veille et continuer

ainsi, chaque lendemain devenant la veille d'un nouveau retour.

... Et les orties cédèrent d'abord, cessèrent de se relever, puis les ronces disciplinèrent leurs jets en une sorte de haie à sa droite et à sa gauche. Dans le taillis de noisetiers, les menues branches écartées, puis rompues, hésitèrent bientôt à se rejoindre. Ce qui fut d'abord comme la passée du lièvre devint tel que, par la suite, il y marchait à grands pas, les épaules de face et sans courber le front.

* * *

Lorsque, quelques années plus tard, la femme du bûcheron entendit de ses oreilles ces paroles de sa fille : « Ener Dalenn et moi, maman, on va se marier dès qu'on aura l'âge », elle interrompit son travail et demeura debout sur l'escabeau, un chiffon immobile dans ses doigts étonnés, et se mit à rire doucement :

« Dis que peut-être tu trieras les perles pour les brodeurs qui feront la robe de la mariée ; et ceux-là, pour leur seul travail, toucheront assez d'argent pour acheter quatre maisons comme la nôtre. Oui ! voilà peut-être de quoi tu seras chargée lors du mariage d'Ener Dalenn, ma fille, quand le moment sera venu.

— Je serais très contente de trier les perles pour la robe, dit la petite fille, aussi de la broder moi-même. Je n'ai jamais eu une belle robe de ma vie et cela me plairait assez quand j'y pense. »

Gaud n'en était plus maintenant à ignorer la différence entre la richesse et la pauvreté, mais elle n'était pas affligée de son état, il n'y avait pas de raison pour que le mot fût plus effrayant que la chose et elle ne croyait pas qu'il pût exister plus de bonheur que celui qu'elle avait connu jusqu'à présent.

« Me voilà sur quatorze ans, continua-t-elle, et savez-vous que, de pièce d'un sou en pièce d'un sou, il y a déjà trois mètres de payés sur l'étoffe de ma robe ; à l'épicerie maintenant ? »

Mais Marianna était presque fâchée :

« Tu n'es plus une enfant, et sais-tu que, pour une robe comme celle dont je parle, un pauvre homme comme ton père pourra travailler cent ans rien que pour payer les fils d'or ? »

Elle s'était remise à frotter et les reflets qui jouaient sur l'armoire lui égayaient le cœur. Cela était heureux, car la conversation qu'elle avait avec sa fille ne lui plaisait pas beaucoup.

« Laisse donc Ener Dalenn à son village, mon enfant, et toi reste dans le tien. Ces gens-là ne se marient qu'entre eux, tout comme nous autres entre nous. Même à fortune égale personne ne saurait voir d'un bon œil qu'une fille d'ici descende à la Feunteun Yen, et pour eux autres d'en bas il est certain que tu ne pourrais leur plaire. Non ! ils n'auraient point de plaisir à te voir parmi eux, car ils nous méprisent aussi fortement que nous-mêmes les méprisons de ce qu'ils en font tant pour éblouir l'œil du voisin, et pour tous les autres défauts qu'ils ont. Je ne veux pas dire, continuait-elle, que nous, d'ici, n'en ayons point, car, ma fille,

nous en avons ! En vérité, nous, des Collines Brûlées, ne sommes pas meilleurs que les autres, mais nos défauts sont raisonnables, ou du moins nous y sommes habitués ; alors nous nous supportons facilement les uns les autres... Mais se lier à des gens dont les défauts ne nous sont pas familiers est une folie.

— Oh ! je sais bien tous mes propres défauts, car vous me les avez expliqués, et je sais bien tous les défauts qu'on peut avoir qui ont le nom marqué dans le catéchisme, mais Ener Dalenn, ma mère, n'en a pas un seul.

— Beaucoup trop jeune est-il pour savoir lui-même ce qu'il vaut, alors comment pourrais-tu savoir, toi, qui es encore plus petite ? Va-t'en à ton travail et, si par hasard tu le rencontres, ne lui parle plus, car pas plus il ne me plaît de te voir avec lui, pas plus sa mère n'aimerait le savoir avec toi. Va ! et ne me force pas à te parler plus sévèrement. »

Gaud sortit et se mit en chemin vers la maison des Ahiannic où elle était en apprentissage, car il s'était formé là un atelier de plus en plus étendu. Elle était la seule étrangère tant il y avait de bras dans la maison. Il était né un onzième enfant et les parents comptaient fermement sur une bonne douzaine avec un double treize pour terminer.

Les paroles de Marianna tournaient dans son esprit tandis qu'elle suivait le sentier d'un pas agile et joyeux : Comment sa mère pouvait-elle méconnaître à ce point les gens de la Rivière Froide ? D'après Ener, il n'y en avait pas un seul de méchant, et Jili et Marjep avaient été aussi heureux en

classe que les enfants des Collines Brûlées l'étaient dans leur propre école. Non, il y avait là un simple malentendu qui se dissiperait facilement. Mais plus grave était ce que sa mère avait dit à propos de la robe qu'il faudrait pour épouser Ener Dalenn et qui coûterait bien quatre maisons. Hélas ! ce n'était pas tout d'avoir une belle étoffe et des mains assez habiles pour la broder, où trouverait-elle jamais les perles si elle n'avait pas d'argent pour en acheter ?

Or, pour représenter le dessin qu'elle voyait dans son esprit, il fallait une immense quantité de perles, telle qu'elle pût en enfiler et en coudre pendant trois ans. C'était là un cas désespéré dont elle ne sortirait jamais sans l'aide de Dieu.

En arrivant à la barrière des Ahiannic, elle décida en elle-même de commencer une neuvaine pour demander des perles.

Le neuvième jour de la neuvaine, tandis qu'elle prolongeait sa prière, assez étonnée au fond de n'avoir pas trouvé sur son banc un gros sac de perles, elle entendit tinter un glas et vit entrer un enterrement. Sur le cercueil, se trouvait une grosse couronne de perles brillantes et elle commença à envier le mort qui était si bien décoré ; mais elle s'en voulut et se mit à prier pour l'âme, et même elle offrit à Dieu le sacrifice de ses perles pour que le défunt ait un beau Paradis.

Mais, pendant qu'elle priait, la couronne de perles resplendissait de plus en plus sur le drap noir et l'âme du mort lui parla à l'oreille :

« Nous autres, avons des centaines de mille de perles, disait-il, et plusieurs d'entre nous n'en ont

plus besoin, vu qu'ils sont tombés en poussière et que d'autres personnes même sont dans leur trou. Les vieilles couronnes sont enterrées dans la carrière au milieu des orties. Je parle pour les anciens et non pour ma propre couronne toute neuve, car ma famille a fait une dépense et c'est elle d'abord qui doit en profiter. Pour les autres, en vérité, il n'en chaut pas puisque ça ne leur sert plus de rien. »

Ainsi parla le mort, reconnaissant de ce qu'elle avait fait le sacrifice pour qu'il ait un beau Paradis. Alors elle se leva, tout illuminée, et se promit que, dès que son travail serait fini, elle irait dans la carrière.

Elle travailla, ce jour-là, avec une grande perfection, tant, à cause de sa joie, il lui plaisait de s'appliquer, et le grand-père des Ahiannie, qui eut à juger de la broderie à la fin de la journée, trouva que c'était fait comme par un homme. Un si grand compliment pour des travaux d'aiguille, il ne l'avait jamais fait encore à personne.

Enfin l'heure arriva qu'elle attendait si impatientement où elle fut libre de partir.

La nuit commençait à tomber (et c'était heureux, en plein jour elle n'aurait osé le faire de peur d'éveiller la curiosité). La nuit commençait à tomber et, dans cette quiète pénombre du crépuscule, elle se rendit à la carrière avec une petite faucille pour couper les orties et un sac de farine vide pour mettre les perles. C'était un endroit assez lugubre, calme, et qui avait cet aspect de ruines que prennent souvent les carrières abandonnées. Toutes sortes de plantes avaient poussé dans des creux d'eau, et des

ronces dévalaient des roches où des petits oiseaux nichaient sans bruit. Quand on regardait en l'air, on voyait se profiler les croix...

Le premier rang était de croix abandonnées parce que trop sur le bord et que l'on craignait les éboulements ; le second, de croix toutes en vie, qui changeaient de fleurs à chaque fête et repeignaient leurs inscriptions. Au delà était l'église, l'ossuaire avec ses murs et son toit, et ces sortes de fenêtres sans vitre pour montrer que ceux qui sont là ne craignent plus le froid. A ce moment, l'endroit était très désert et l'enfant, placée comme elle l'était au plus creux de la carrière, se sentait comme dans le fond du monde.

Elle commença à déblayer les orties pour dégager le sol et chercha. Elle trouva plusieurs armatures en fil de fer complètement rouillées avec, de-ci, de-là, quelques fragments de perles bleues et violettes qui avaient gardé un grand éclat, mais si peu et d'une couleur qui ne lui était d'aucune utilité.

Elle éprouvait un étonnement profond. Elle était venue chercher des perles, et elle avait emporté un très grand sac, c'était le neuvième jour de sa neuvaine et elle était certaine que le mort l'avait inspirée ; pourquoi ne trouvait-elle pas de perles ?

Sa foi était trop vive pour s'en trouver ébranlée. Il devait y avoir quelque chose qu'elle n'avait pas bien compris. Mais oui, simplement. Elle se mit à réfléchir et, bientôt, sut en effet... Oh ! il était simple de réparer cet oubli. Et comment même avait-elle pu se conduire avec aussi peu de politesse ?

Elle posa la faucille et le sac sur une pierre et

monta le raidillon qui menait devant l'église. Il faisait de plus en plus sombre, le vent soufflait en longueur et sifflait très doucement, l'herbe tremblait. L'église se découpait avec une grande netteté; des nuages gris et lourds glissaient derrière elle; l'ossuaire à côté, dans un extrême silence, semblait peser sur la terre d'un poids de plomb. A l'intérieur, dans un calme moutonnement gris, les os s'appuyaient les uns aux autres. Dans leur boîte, peinte de larmes blanches, les crânes reposaient, paisibles et doux; ils ne semblaient point se livrer au sommeil, mais plutôt flotter dans un grand vide.

A cause de cette nuit qui tombait, les contours allaient s'effaçant et il semblait que c'était là une immense corbeille de pelotes de laine tranquilles, ici ou là, avec les autres os mêlés; ils évoquaient des chats aux formes rondes avec des oreilles pointues qui dormiraient dans la laine.

En approchant l'oreille, on entendait chanter le bruit du vide à l'intérieur de cette maison, l'exact bruit du chant de la mort, comme dans une coquille à rêve s'entend le bruit du chant de l'espace, et voilà que tous ces crânes immobiles, en chemin à travers le temps, semblaient de beaux oiseaux endormis sur la mer.

Elle ne se sentait pas effrayée, elle connaissait bien le second visage de son grand-père, de sa grand-mère et de ceux d'avant. Toute petite, elle était habituée à cela... Mais il était temps de leur parler, car la nuit tomberait bientôt tout à fait et elle n'y verrait plus pour continuer son travail.

« Écoutez-moi, les morts », dit-elle.

Mais, certes, ils écoutaient tous. Il n'y a rien de plus attentif qu'un mort, et elle sentit qu'ils étaient absolument prêts à l'entendre.

Elle salua d'une révérence très polie et très discrète et, s'étant placée devant la porte, dit avec simplicité :

« S'il vous plaît, les morts, je demande que ceux d'entre vous qui avaient des couronnes en perles blanches me donnent ce qu'il en reste pour broder ma robe de mariée. »

Elle se recueillit un instant dans la crainte de n'avoir pas dit comme il fallait, et il lui revint qu'une bannière doit se faire aux quatre aires du vent et qu'en conséquence sa demande devait être répétée aux quatre angles de la maison.

Elle alla donc se placer devant le premier angle de droite et recommença d'une voix claire :

« S'il vous plaît, les morts, je demande que ceux d'entre vous qui avaient des couronnes de perles me donnent ce qu'il en reste pour broder ma robe de mariée. »

Et dans cet instant elle sentit qu'une grande bienveillance s'échappait de cette maison des os et que tous les morts des Collines Brûlées étaient prêts à lui être utiles. Dans la joie de cette certitude, elle cueillit une fleur d'ajonc tardive qui frémissait faiblement contre le mur et la leur lança, puis elle marcha jusqu'au deuxième angle et répéta d'une voix encore plus assurée :

« S'il vous plaît, les morts, je demande que ceux d'entre vous qui aviez des couronnes de perles me donnent ce qu'il en reste pour broder ma robe de mariée. »

Son cœur battait de plus en plus fort maintenant et sa gorge se nouait sous la violence de l'émotion la plus terrible qu'elle eût jamais éprouvée, mais elle se sentait emportée par une grande force et comprenait que ce cérémonial devait être conduit jusqu'au bout. Son instinct l'assurait que l'ajonc avait été bien agréé et qu'elle devait faire ici une nouvelle offrande. Malheureusement, elle ne vit rien qu'une touffe d'ortie et cela ne se pouvait offrir... Mais déjà elle savait, d'une grande certitude, ce qu'il fallait en faire. Elle saisit les orties, les écrasa entre ses mains, puis tendit ses paumes vers les os et leur offrit la brûlure. Le lien qui se nouait entre les morts et elle devint alors d'une telle force qu'elle sentit que, dès maintenant, elle aurait pu interrompre la prière, mais, seulement par goût de la chose bien faite, elle continua, et parce qu'elle ne voulait point faire de tort aux os du sud et de l'ouest après avoir honoré ceux du nord et de l'est.

Au troisième angle elle répéta les mêmes mots et offrit une tige de folle avoine, gracieuse et fragile, qui dut leur paraître très agréable ; au quatrième, une branche de lierre sembla absolument nécessaire et aussitôt après elle sut que tout était parfait, car son âme baigna soudain dans un grand calme et un grand contentement.

Elle se retrouva devant la porte et refit la révérence en même temps qu'un signe de croix.

« Les morts, dit-elle, si je fais ce que je fais, si je demande ce que je demande, c'est parce que je suis pauvre. »

Puis elle s'en alla.

En descendant le raidillon hâtivement, elle essayait de deviner ce qui se passait dans la terre : peut-être qu'en ce moment des centaines de mille de perles étaient en train de remonter vers elle, en cadeau, à travers des épaisseurs et des épaisseurs de poussière. Si cela était, on pouvait considérer comme certain que la robe qu'elle broderait alors serait la plus belle qu'on eût jamais vue, et sa reconnaissance pour le village serait aussi la plus grande qu'aucun cœur dût jamais éprouver.

Revenue à la carrière, elle se mit à creuser le sol avec la pointe de la faucille et un morceau d'ardoise ; soudain un petit bout de fer leva le nez comme une tige d'herbe se redresse après le passage d'un soulier léger ; elle le saisit et le tira vers elle ; or au bout se trouvait une grande fleur de perles blanches au cœur rouillé, mais dont les pétales montraient un grand nombre de perles encore très bonnes ; sa gorge se serra, elle mit un chaud baiser dans sa main et le souffla dans la direction des os, puis elle recommença à creuser et trouva plusieurs autres fragments très utiles.

Elle se sentit environnée de bienveillance ; le vent continuait à souffler, la nuit à tomber, les nuages à glisser, et elle se sentait aussi soutenue qu'un certain jour où le fossoyeur l'avait invitée à sa table.

Oui, un jour elle s'était assise entre la bergère de Mine Garo et Mathurin Tout Seul ; ce jour-là, elle s'était sentie entourée d'une amitié extraordinaire. Mais, certes, la preuve lui était donnée ce soir que les anciens étaient aussi aimables ! Que la parenté défunte de Berc'hed et de Cor-

nély, de Reun Gwalder et du fossoyeur, de tous les autres des Collines, y compris la grande Mame Goz au tablier, tous lui montraient leur amitié et combien ils prenaient à cœur qu'elle eût une belle robe.

Il faisait presque nuit et elle se dépêchait ; malgré sa joie et sa confiance, elle appréhendait d'être prise ici par l'obscurité lorsque, soudainement, elle sentit la pointe de sa faucille entrer profondément dans la terre et sut qu'il y avait là un amoncellement de couronnes presque entières en ferraille légère et couvertes de perles. Il faisait trop sombre maintenant pour se rendre compte de leur couleur et de leur beauté, mais elle mit le tout en hâte dans le sac de farine et le chargea sur son épaule.

Elle aurait voulu être déjà chez elle, pouvoir examiner son trésor avec une lumière. La rue du village était maintenant déserte, des lueurs filtraient sous les portes et à travers des volets épais percés d'un cœur, mais beaucoup de chaumières n'avaient pas de volets du tout, et leurs fenêtres étaient si petites que seuls des voleurs maigres auraient pu entrer. On y voyait cligner des chandelles furtives, et des rameaux de clématites sèches, tordus comme des serpents noirs, semblaient guetter à la porte du Paradis terrestre. Personne, dans les maisons, ne semblait s'en douter, et on en éprouvait pour eux de l'angoisse ; Gaud ne pouvait s'empêcher d'évoquer alors Adam et Ève, sans méfiance à l'ombre des feuilles de l'arbre, et le corps du démon cordé autour des branches clignant ses yeux rouges du feu de l'enfer.

Elle se mit à marcher très vite et le bruit de ses pas sonnait comme des nuits de claire gelée. Dans une solitude aussi profonde, les ondes sonores deviennent comme perceptibles au toucher et à la vue, et il semblait que chaque coup de son talon sur le sol faisait lever une petite créature étrange qui commençait à dévaler les ruelles toute seule et se poursuivaient les unes les autres. Mais elles ne pouvaient s'élever en hauteur, car la paille des toits, qui débordait en épaisseurs énormes et moelleuses, les captait aussitôt comme dans des pièges.

Tout cela, qui était fortement tangible, et pareillement insaisissable, montrait à quel point l'air était habité, et toutes les vies, différentes de nos vies, qui allaient, vivant, et farandolant partout : « Si les taupes voyaient, si les sourds entendaient, ils seraient rois sur la terre et personne ne tiendrait devant eux » mais la taupe avait l'œil faible, et le sourd l'oreille paresseuse, alors ils s'ébattaient dans un domaine limité et la terre se partageait entre les animaux harmonieusement. Et Dieu avait établi des limites aux perceptions de l'homme, et l'homme n'avait point à les étendre au delà, de peur de pénétrer chez son voisin et d'y causer un grand dérangement.

Gaud continuait sa route ; elle avait pénétré sous les arbres et, dans l'air alourdi par la respiration silencieuse des feuilles, par l'activité des pourritures et la vie sourde des écorces, se plaisait à écouter les petites créatures des sons continuer leurs jeux sans fin.

... Elle pensait que neuf matins de suite elle

était descendue de la colline pour demander des perles à Jésus-Christ Notre-Seigneur et à sa Mère, la Vierge Marie, la plus belle et la mieux vêtue de toutes les femmes de la terre, qui avait une robe sans couture taillée dans un liseron...

Neuf matins elle était descendue.

Et elle avait prié neuf fois.

Ce soir, qui était le neuvième soir, elle remontait le sentier avec, sur l'épaule, un gros sac de perles de la part des défunts des Collines passés en Paradis.

Voilà comment on comprenait la famille dans ce pays-là.

Lorsque trois années plus tard l'abbé Libouban, recteur de la Feunteun Yen, avait frappé de nuit à la porte de Katell Dalenn, il savait qu'il lui apportait la plus grande douleur qu'elle eût jamais éprouvée depuis le jour où son mari avait entendu l'appel de l'hermine et l'avait suivie dans l'au-delà.

Mais, maintenant qu'il avait parlé, il appelait Dieu à son aide, car, depuis que la veuve avait compris l'exacte signification des paroles, elle était comme une chaudière sur un feu ardent et la malédiction lui débordait par la bouche.

Que son fils l'ait abandonnée, qu'il ait pris en face d'elle un repas qu'il savait être le dernier, qu'il ait osé lever la chaîne de la porte, tourner le verrou et enfin refermer le battant sur lui-même pour toujours... Qu'il s'en fût allé par delà le pont, vers une Roussie des Collines Brûlées alors qu'il la laissait au coin du feu, elle, avec dans sa paume vivante le seul bois de sa quenouille ; et qu'ainsi elle ne tiendrait plus dans ses mains que le seul bois de sa quenouille à tout jamais... Ah ! il lui semblait qu'elle allait mourir et tomber là...

Et si grand était son désespoir que la force la quitta bientôt de s'abandonner à la colère. Elle

souhaita de s'endormir d'un long sommeil pour toute la durée du temps mauvais comme les chauves-souris douces et lugubres qu'elle voyait, derrière la porte du cellier, quand elle descendait, chaque samedi, chercher le bon vin pour le repas du dimanche de son fils unique et tant aimé.

« Hélas ! gémit-elle, quand je pense à tous les tonneaux et à toutes les bouteilles que j'ai mis à vieillir pour le jour de ses noces, voilà qui m'est le plus cruel de tout ! car je sens trop, à cette affaire, que mon temps a été perdu et que j'aurais aussi bien fait de ne pas vivre. »

Elle s'adoucit en sanglots. Le curé respira et, à cette minute, l'inspiration lui fut donnée de suivre cette orientation nouvelle :

« Il n'y a pas de raison, dit-il, pour que tout ce vin soit perdu ; vous êtes d'un âge à avoir les jambes fatiguées et à appréhender de monter, pour la noce, aux Collines Brûlées ; nul ne peut trouver mauvais que vous souhaitiez voir votre fils unique se marier dans sa propre maison. Ainsi personne d'ici n'ira, au cours de la fête, visiter les étables de cette fille, pour voir si elle possède trente vaches bien grasses ou seulement un âne pelé. »

Et il ajouta tranquillement, mais non sans finesse :

« Si j'étais que de vous, je montrerais beaucoup de joie de ce mariage. Les Collines Brûlées sont proches ; mais, à cause de leur sauvagerie, ces gens ne sont guère connus par ici ; de plus, le nom de cette jeune fille est répandu dans l'endroit et porté aussi bien par des riches que par des pauvres. Si vous feignez une grande satisfaction de l'alliance,

personne ne se mettra en peine d'autres calculs ; vous finirez même par tirer honneur de la chose en ce qu'on dira que l'héritier de la Feunteun Yen est assez puissant pour n'avoir pas besoin de se plier à la coutume et peut choisir une femme où ça lui plaît ! Oui, continua-t-il, plus j'y pense, plus je sens que, si vous souriez à propos, vous renforcerez la situation de la famille. »

Alors la veuve lui demanda de la laisser réfléchir quelques minutes. Pendant que le curé priait, elle se mit à fourrager les tisons, et son front était comme une rivière par temps d'orage, quand l'eau est assombrie, le courant impétueux, et qu'un maigre rayon du soleil vient poser quelque lumière sur l'horrible tourbillon : l'idée d'une fête chez elle plaisait soudainement à son goût de la gloire. Elle se mit à faire le compte des cochons gras qui fourniraient l'andouille et de plusieurs veaux de lait qui semblaient nés exprès pour la chose ; mais c'était surtout le chant du vin, cette sorte de capiteuse mélodie qui montait du fond du cellier... Hélas ! la pensée de ces grands tonneaux lui arrachait des larmes des yeux. Que faisaient-ils depuis tant de saisons, sous les toiles d'araignées qui allaient s'épaississant sur leur panse, que faisaient-ils, sinon d'attendre leur jour de gloire ? Oui ! mieux valait donner son consentement que de laisser vieillir un vin inutile dans les tonneaux... Et, de la sorte, des petits enfants seraient là pour chercher ses lunettes quand elle les aurait perdues.

Alors elle alluma une forte lanterne et, conduisant le vieux prêtre dans le cellier, lui montra les bouteilles cachetées que son défunt mari avait

tirées au fosset et empilées chaque année, jusqu'à l'heure où l'hermine était venue.

A ce moment, on entendit un fort bruit dans un angle et ils connurent que c'étaient deux ou trois bouteilles de cidre bouché qui venaient de s'ouvrir toutes seules. Dans la lueur de la lanterne, ils virent jaillir le cidre à une forte hauteur, et que la mousse formait comme une apparition blanche : cela exprimait que le temps était venu pour les boissons de servir. La veuve se tourna alors vers le prêtre pour dire que ceci la dispensait de donner autrement son consentement, le cidre ayant parlé en son nom et en celui du défunt, car, avant qu'il ne suivît l'hermine, il n'avait pas d'autre manière de faire sauter les bouchons.

* * *

Le lendemain dimanche, les gens de la Feunteun Yen furent tout apitoyés de ce qu'Aotrou Person avait une fatigue de gosier si terrible que, pendant le sermon, sa voix efforcée criait comme un geai.

« Mah ! disaient-ils, sortant, leur chaise à la main, pour écouter dans l'enclos de l'église le crieur de la mairie proclamer la foire des taureaux sans dents. Mah ! notre recteur a besoin d'avaler un nid de pie bouilli dans du lait doux ! (Ce qui est une attrape pour dire que la gorge a besoin d'être ramonée.) Mais avez-vous entendu les paroles qu'il a prononcées ? Que le fils de Jalm Dalenn

va se marier. Comment croire qu'il est déjà en âge et que nous avons tant vieilli ? »

Il leur semblait avoir dormi vingt ans comme des couleuvres lovées au soleil, et qu'à cette annonce ils voyaient le temps brusquement s'éveiller et s'enfuir.

Quand la nouvelle arriva, dans le pays pauvre, que le plus riche garçon de la Feunteun Yen épousait honorablement une fille des Collines Brûlées, que la belle-mère donnerait la fête chez elle et les invitait tous, il n'en fut pas un parmi les plus vantards et les plus glorieux de tous les bûcherons qui ne se sentit flatté. Le petit maire, qui avait accueilli les pieurs de noces avec une face de cancrelat noir et hostile, le petit maire n'eut pas plutôt compris la politesse gracieuse que les gens d'en bas leur faisaient qu'il leva le front et que le dédain sauvage chut de lui comme d'un sapin d'hiver la charge de neige.

L'indifférence se brisa dans son cœur, et il avait beau mettre la main sur sa poitrine pour y maintenir le calme et la paix, le calme et la paix fuyaient comme des lézards; des sauterelles vertes et joyeuses couraient sur ses membres, des grillons chantaient dans sa tête, son âme était épanouie comme un tournesol.

« C'est ma nièce ! dit-il aux ambassadeurs des terres plates; en vérité, la future est ma nièce... »

... « Oui, c'est une parenté qui me revient en mémoire. pensa-t-il en refermant à triple tour

derrière les courtois visiteurs. Une parenté éloignée, point flatteuse, d'une pouillasserie extrême ! Dieu est puissant, qui nous envoie l'honneur par ce côté. »

Il appela sa femme :

« Double raison, nous avons double raison de faire les choses en grand. Elle m'est parente, la chose vient de me revenir, donc, comme oncle de la mariée, et comme maire des Collines. Ah ! comme maire des Collines je voudrais bien, pour une fois, montrer à ces gens-là ce que nous valons. Qu'ils restent la bouche ouverte et n'en ferment l'œil de trois nuits. En vérité, ce n'est pas assez pour juger d'un homme de regarder le toit de sa maison ! Je voudrais faire un si grand coup... »

— C'est bien facile, dit la femme, je crois que si nous faisons faire à notre fille une belle robe en ve...

— Oui, c'est cela ! une belle robe en sat...

— ... En velours bleu...

— ... En satin blanc...

— Quelle idée de vouloir notre fille en satin blanc ? Ce n'est pas elle la mariée.

— Et pourquoi diable la voudrais-tu en velours bleu ?

— Je ne sais pas ; mais je m'étais toujours imaginé que, le jour où je voudrais que notre fille fût belle, je l'aurais mise en velours bleu.

— C'est drôle, cela ; chaque fois que j'imaginai notre fille élégante, je la voyais en satin blanc ! Et j'ai beau y réfléchir, ajouta-t-il, je ne la vois pas autrement.

— Mon Dieu ! dit la femme, il ne faut pas nous

chagriner pour cela et, certes, on peut contenter tout le monde puisqu'une robe a deux côtés, et je la verrais très bien en velours bleu par devant et en satin blanc par derrière.

— L'idée n'est pas mauvaise et il faut se décider tout de suite à y mettre beaucoup d'argent.

— Certes oui, dit la femme, car une belle robe qui ne coûte pas cher, c'est comme un melon sans parfum et personne n'en a envie.

Le petit maire alla chercher sa poche d'or.

« J'ai dit trois nuits, j'ai dit que personne par delà le pont des Écrevisses n'en ferme l'œil pendant trois nuits.

— Tu verras, dit la femme avec ardeur, tu verras que pour peu que tu me laisses dépenser à mon idée... »

Et elle commença à plonger la main dans les rouleaux d'or. Mais, dès qu'elle les eut touchés, son geste se ralentit par la joie qu'elle avait à en sentir la douceur, et tant son agrément était fort qu'elle ne pensait même plus à compter, mais demeurait immobile à sentir la force de l'or la pénétrer, comme une forte citrouille qui laisse le soleil la mûrir sur sa couche. Elle sentit alors les maigres doigts de son mari qui lui serraient le poignet, des doigts si maigres et si froids qu'elle éprouva comme d'être mordue par un poisson.

« Ça me fend le cœur tout d'un coup, dit le petit maire des Collines d'une voix agitée, ça vient de me fendre le cœur d'un seul coup de voir dépenser de mon argent, que j'ai gagné à la sueur de mon front.

— Ça n'est pas un plaisir pour moi non plus,

dit la femme, troublée et hésitante, car il en est pour moi de cet or comme de mes propres yeux ! Mais tu parlais de l'honneur du village et que les gens de la Rivière Froide ne devaient pas fermer l'œil pendant trois nuits. »

A ce moment, leur fille, pâle et maigre, passa dans la cour, menant des oies, et tous deux regardèrent ardemment par la fenêtre, pour voir dans quelle mesure la chère petite pourrait soutenir leur espoir. Mais cette vue ne leur causa point de consolation et il était bien hasardeux qu'elle pût jamais empêcher quelqu'un de dormir même pendant une seule nuit.

« Il faudra une robe chère, dit la mère en soupirant.

— Oui, très chère même, dit le père. Ah ! comme je suis malheureux de tant aimer mon village de la Colline Brûlée que j'ai comme une espèce de rage de damer le pion à tous ceux-là qui sont en aval du pont des Écrevisses. »

Il s'échauffait en parlant et se mit à crier :

« Oui, je n'aurai de paix dans l'âme que je ne les aie vus tous tomber sur le derrière ! Pour arriver à cela, je sacrifierais toute ma richesse. »

Il prit le sac dans ses bras et regarda sa femme avec angoisse :

« C'est une chose épouvantable pour moi de me sentir prêt à sacrifier cet or, tout entier et d'un seul coup, pour l'honneur de mon village, et d'avoir en même temps si grande envie de le renfermer dans l'armoire sans en distraire une seule pistole... Que le Ciel nous aide ! Car je ne sais absolument pas laquelle de ces deux choses je vais faire. »

Alors, à ce moment, sa femme se leva, comme une illuminée et, courant vers lui :

« Et si je te faisais faire les deux choses à la fois ?

— Quoi ? dit le mari.

— Écoute, dit-elle, une idée m'est venue. Si tu as confiance en moi et me laisses faire exactement ce que j'ai dans l'esprit, ce n'est pas pendant trois jours que les gens de la Rivière Froide ne dormiront pas, mais, dans mille ans d'ici, il en jaillira encore de l'honneur sur les Collines Brûlées et ta pouchée n'en pèsera pas moins lourd ! Crois-moi, il te suffit de me laisser faire. »

Alors, elle lui dit quelques mots à l'oreille et le petit maire fut si bouleversé et si content qu'il s'en fallut d'un rien qu'il ne tombât assis de la façon qu'il souhaitait que le fissent tous les gens de la Rivière Froide, et il courut à l'écurie faire atteler aussitôt.

La femme du maire des Collines lança son cheval sur la pente. Dans sa hâte d'arriver à destination, elle ne pouvait se décider à serrer la manivelle, et la large croupe du postier breton dessinait des zigzags dans les brancards, car il devait freiner lui-même sa descente et empêcher par sa propre rapidité que la voiture ne lui passât sur la tête. C'était un cheval de premier ordre, dont les gens qui le connaissaient disaient qu'il trottait par amour et, suivant l'esthétique des Collines Brûlées, il avait la crinière non peignée, des brindilles de foin mêlées à la queue, le sabot poussiéreux et les harnais pleins de vert-de-gris.

C'était un goût que les gens des Collines avaient comme ça de préférer les mains noires aux mains blanches pendant les jours de la semaine et, même le dimanche, ils ne détestaient pas que cela reste ainsi ; car tant ils aimaient le travail et la peine que tout ce qui leur rappelait le travail et la peine leur semblait beau.

« Voilà un char guirlandoux qui arrive par ici, dit Reun Gwakder à son aide qui tirait le soufflet. On le reconnaît de loin, car il en a bien deux mètres à chaque brancard. »

C'était le nom par quoi on désignait ici les voitures des gens des Collines Brûlées : cela venait de ce qu'ils n'entendaient pas gaspiller la terre en routes larges et les traçaient si juste que, pour peu que les haies grandissent par temps pluvieux, les brancards étaient forcés de cueillir des guirlandes de liserons à droite et à gauche. Quand la femme du maire arrêta son attelée devant la forge, elle traînait de la sorte deux mètres de viornes pâles et de ronces cramoisies, sans compter une longue branche de saule coincée dans son frein. Elle salua les deux hommes et descendit vivement, en tenant un lourd sac de cuir contre son estomac.

« J'ai un travail à te demander, forgeron, et bien payé », dit-elle.

Puis elle lui fit un fort clin d'œil et leva le menton vers le gars qui tirait le soufflet, afin de montrer que celui-là était de trop et qu'elle souhaitait lui parler seule à seul. Mais Reun, distrait par l'admiration violente que lui causait le cheval du maire des Collines, regardait le beau poil luire sous la poussière et les mauvais cuirs comme un filon de pur minerai caché sous la pierre.

L'épouse du maire se mit à aller et à venir à travers la forge, parlant de la pluie et du beau temps ; mais, chaque fois qu'elle passait près du gars qui tirait le soufflet, elle lui flanquait un fort coup de coude dans les côtes comme sans s'en apercevoir. Elle espérait, par ce moyen, lui faire comprendre qu'il était de trop, et cela lui semblait un procédé plus poli que de le lui dire en paroles. Le forgeron, ayant attaché le cheval, remarqua comment cette femme des Collines tournait dans

la forge et les forts coups qu'elle donnait au passage à son valet, comme un oiseau qui fait son nid envoie promener du bec l'objet qui ne lui plaît pas. « La présence de ce gars la dérange », pensa-t-il, et il l'envoya regarder l'heure au clocher.

Dès qu'ils furent seuls, la maîtresse changea d'allures. Immobile et parlant bas, elle lui tendit une petite rondelle en métal noir qui déteignait sur les doigts :

« Perce-moi un trou là dedans, bien au milieu, commanda-t-elle.

— Qu'est cela ? » dit le forgeron.

L'objet semblait fumé comme par la flamme d'une bougie.

« Ne t'occupe pas de ça ! C'est moi qui veux savoir si tu es capable de me percer un trou là dedans.

— Certainement oui ! » dit le forgeron qui prit un poinçon et un marteau.

La rondelle fut percée aussitôt ; mais, quand il voulut voir de près si le trou était bien rond, elle la lui ôta des mains précipitamment.

« C'est bien comme ça », dit-elle. Rapide comme un jongleur, elle cacha la rondelle percée et en posa une autre devant lui : perce celle-ci maintenant.

Et, quand ce fut fait, du même geste vif elle reprit l'objet et en posa une troisième.

« Quel drôle de travail me faites-vous faire ? dit Reun ; y en a-t-il beaucoup comme ça ?

— Assez, répondit-elle en posant le sac de cuir sur le bord de l'enclume et en gardant la main dessus. »

Mais l'homme, étonné, donna un coup maladroit,

le poinçon dévia, raya la rondelle d'une zébrure éclatante. Il commença à ouvrir l'œil.

« Ces rondelles-là font une drôle de limaille, dit-il.

— Oui, dit la femme, j'ai un petit sac pour la mettre.

De sa main gauche, elle tendit un étui de peau.

— Vous voulez emporter la limaille ! » cria-t-il.

La femme du maire avait le souffle court, elle regardait le forgeron en ouvrant la bouche et ne pouvait se décider à parler. A ce moment, soit le vent, soit le valet fit claquer une porte dans l'atelier, et, instinctivement, elle rabattit sa pèlerine sur le sac de cuir et sur l'enclume.

« Écoutez, dit Reun, sans me mêler de ce qui ne me regarde pas, je crois m'apercevoir que vous me faites faire une drôle de besogne. Croyez-vous pas que ce serait plus commode pour nous deux de me dire exactement la chose ? »

Alors, comme si le silence l'eût étouffée et qu'elle pût enfin respirer de nouveau, elle défit la courroie du sac de cuir et abattit sur l'enclume un gros tas d'or brillant.

« Voilà tout ce que lui et moi avons gagné en notre vie, dit-elle, par tous les temps et durement, tu peux m'en croire, et il faut que tu me perces tout cela dans le milieu, car il en rejaillira un grand bien. »

Le forgeron était ébloui et stupéfait et, pour le grand bien qui devait jaillir du travail, il dit :

« Sans doute que vous avez consulté une dormeuse et que c'est pour une chose de magie ? Si je savais que pour son propre argent...

— Non, non, ce n'est pas de la magie. Tu verras la chose en son temps et qu'il en rejaillira beaucoup de bien sur les Collines Brûlées. Mais aucune dormeuse ne m'a parlé ; vraiment c'est moi toute seule qui y ai pensé et la chose est toute naturelle. »

Reun Gwalder se mit alors à travailler sans parler. Il ne pouvait croire naturel que le maire des Collines fasse percer toute sa fortune : au bout d'un moment, il sortit donner congé à son valet jusqu'au lendemain et ferma la forge. La lampe était allumée malgré qu'il fit encore jour, et la femme du maire ramassait la limaille et en recueillait les moindres parcelles qui adhéraient à son doigt après qu'elle eut soufflé dessus. Elle était blanche et, de temps à autre, mettait la main sur son cœur :

« Ce n'est pas croyable ce que ça me fait endurer de te voir ainsi percer mon argent dans le milieu », disait-elle.

Mais, à d'autres moments, elle semblait rêver la bouche ouverte et une grande joie illuminait son visage, ou encore elle redressait la tête comme une qui voudrait regarder plus loin que l'horizon.

« A quoi pensez-vous ? demandait le forgeron, effrayé.

— Je pense à la gloire des Collines et à la façon dont tous les gens de la Rivière Froide tomberont assis sur le... Mais tu verras ces choses en leur temps. Travaille, disait-elle ardemment, car je n'ai pas que toi à conduire. »

Quand ce fut fini, le soleil était si bas que l'ombre du clocher traversait un champ de lin. La femme mit la pochette de limaille dans son corsage et serra contre elle étroitement le sac d'or ; ce faisant,

elle disait à Reun Gwalder, qui détachait le cheval, de mettre sa langue dans sa poche et de la fermer à trois verrous.

« Je te paierai ton travail après que la grande noce nous aura tous réunis, dit-elle ; si tu gardes le silence jusque-là, tu auras fermé ta bouche avec des verrous d'or.

— J'ai confiance », dit le forgeron dont la tête tournait. Il approcha la voiture ; les viornes et les feuilles de ronces commençaient à se faner et la branche de saule pendait, entièrement flétrie ; mais, quand il fit mine de les ôter :

« Laisse cela, cria-t-elle, ça ne fatigue pas le cheval ! »

Elle l'enleva d'un coup de fouet et partit en faisant au revoir du bras, comme si elle semait du blé dans le ciel.

*
* *
*

« Je n'ai pas que toi à conduire », avait dit la femme du maire. Et maintenant elle avait trié des pelotes de laine d'une blancheur éblouissante, les mettait dans un panier. Une ficelle marquée de différents nœuds mesure la jambe de sa fille, solide et grêle, comme d'un oiseau... Elle prit un écheveau rouge, un écheveau bleu... ferma la porte de sa maison et, l'anse au bras, descendit vers la lande.

Elle rencontra d'abord les vaches qui buvaient dans un trou d'eau, parmi les joncs ; celui qui

les gardait avec une longue gaule à la main, un sifflet de paille et des yeux sans pensée.

« Où sont les moutons, aujourd'hui ? » cria-t-elle.

De sa gaule, il montra le chemin tordu.

Elle prit le chemin tordu. Le blé et l'avoine sifflaient dans le vent et la saluaient au passage comme des serpents domptés : ceux-là étaient fortement nourris de cendre païenne et n'emmenaient pas vers Dieu les pensées de la femme du maire, mais les enfermaient dans un sac de cuir, profond et brûlant comme l'enfer, où elles demeuraient avec une extrême complaisance. Puis le chemin tordu la mena dans un paysage de pauvreté qui ressemblait au dos d'un crapaud, sous un ciel long, comme une longue pervenche. Ce sont des choses qu'on voit...

Le troupeau était là, éloigné et tout près à la fois, peu visible. Les moutons moutonnaient, gris comme de la fumée ; de-ci, de-là, on voyait des éclats blancs comme de la porcelaine cassée, mais, à cause de l'éloignement et de la réverbération, on ne savait pas si c'étaient des marguerites épanouies ou des agneaux nouvellement nés. La bergère se tenait parmi eux. Dans la distance, à cause de son chapeau et de son bras tendu, elle était comme ces choses qu'on met dans les cerisiers pour que les oiseaux n'aient plus faim ; Berch'ed de Mine Garo ! l'épouvantail à démon ! l'être qui chassait tout mal ! Les alouettes chantaient ici comme devant Dieu.

Lorsque la femme du maire se fut assise près d'un ajonc, elle était forte comme saint Louis

qui rendait la justice ; maigre à ses pieds, calme et dépouillée, la bergère semblait la pauvreté qui aurait un procès avec le vent. Quand on lui tendit la laine si blanche, elle la prit sans crainte dans ses mains noires. Berch'ed savait que ses mains étaient noires par excès de lumière, qu'elles ne pouvaient faire mal à aucune fraîcheur ; la femme du maire le savait aussi, elle avait sorti également de la laine rouge et de la laine bleue et elle disait :

« Pour la gloire des Collines, il faut que notre fille soit belle. C'est à toi que je demande d'habiller ses pieds. Tu formeras les bas avec la laine la plus blanche et tes aiguilles les plus fines ; sur le côté de la jambe, entre le genou et la cheville, tu tisseras avec de la laine rouge les lettres de son nom ; sur l'autre jambe, avec la laine bleue, tu marqueras le deuxième nom. »

La bergère s'inclina :

« Je ne sais pas écrire », dit-elle.

Mais cela, la femme du maire le savait aussi ; elle déplia une étoffe où le dessin était marqué.

« Je l'ai marqué sur une étoffe, disait la femme du maire de crainte que dans la rosée de l'herbe un papier ne se déchire. »

Le visage de Berch'ed s'éclaira :

« Avec cela je peux le faire, dit-elle, je suis fière que ce travail me soit confié et suis assurée, dès maintenant, qu'il sera beau. Elle prit la laine et la palpa longuement : Quand l'enfant aura ces bas aux pieds, ils la conduiront vers le bonheur. »

La femme du maire souriait à des pensées qui étaient lointaines comme la lune, mais aussi nettes en leurs contours. Elle se leva pour partir.

« Que cela ne t'empêche pas de veiller les moutons ! » cria-t-elle en s'en allant.

La bergère demeurait sous son chapeau et, tout autour, le soleil tombait en pluie sur la lande aride ; le troupeau bêlait sur le rythme même du grésillement de la lumière... La laine reposait sur ses genoux, prouvant qu'elle n'avait pas rêvé ; elle la porta à son front et s'en recouvrit les yeux : la demande qui lui était faite lui était douce comme du pain blanc.

* * *

Le temps passait vite et, des deux côtés du pont des Écrevisses, les préparatifs s'accéléraient, plongeant les deux villages dans la plus grande effervescence. Tandis qu'à la Rivière Froide on montait de nouveaux meubles pour la chambre des mariés, aux Collines Brûlées tous les hommes s'affairaient à réparer les harnais autrement qu'avec des ficelles, ou bien ceux qui ne pouvaient s'en passer avaient soin de les peindre en noir, car le maire avait demandé à ce que rien ne clochât. Les femmes ravaudaient, les petits garçons remettaient des clous sous les sabots et les frottaient à la pompe ; les petites filles auraient des rubans neufs pour attacher leurs cheveux et, dès la veille, on leur mettrait une pommade à la violette pour que leurs nattes soient bien lissées.

Sous le toit de la jeune fille régnait, par contre, le plus grand calme. Le trousseau était si mince que

les bagages avaient été vite faits ; ils consistaient juste en un petit coffre de chêne si vieux que le bois en était tout noir, et les sculptures à décor d'épis de blé si anciennes et si rongées qu'il semblait que le temps eût mangé les grains dans l'épi. Marianna, émue et douce, s'effrayait du départ de sa fille, de cette vie nouvelle chez des étrangers ; elle disait la docilité qu'il faut envers les belles-mères, l'entretien des barattes, les soins de l'écrémage...

« Et rappelle-toi, mon enfant, que je ne t'ai pas élevée à pendre tes robes derrière une porte comme d'aucuns le font dans les villes comme des ignorants mal enseignés, car un vêtement qui n'a pas été plié, un tablier de soie qui n'a pas attendu dans un coffre qu'une marque bien droite se fasse en son milieu ne saura jamais baller à la marche d'une façon plaisante. Quand la mère de ma mère fut déterrée après vingt ans, les fossoyeurs s'aperçurent que le pli de son tablier tenait encore, et chacun connut à cela combien c'était une femme capable et digne d'être honorée, et si actuellement, malgré notre pauvreté, les gens ont encore de l'estime pour nous, ne doute point, ma fille, que cela soit dû à ce tablier fidèle qui a su garder son pli pendant vingt années, à travers la mort et sous la terre. Je souhaite un semblable honneur pour moi-même et voudrais qu'il t'en arrive autant, pour que tes petits-enfants, à leur tour, soient fortifiés et qu'il soit dit de ton mari : « Celui-là n'était pas un fou qui a su choisir une femme si capable, et ils furent bien heureux. »

La fille du bûcheron entendait ces choses avec les

oreilles de l'âme et les comprenait tout entières. Elle se sentait aussi forte que son aïeule et prête à faire son devoir de telle sorte que le pli de son tablier, vingt ans après sa fin, honorerait son cadavre, pour le bonheur de son mari, l'exemple de leurs enfants, de leurs petits-enfants et des suivants.

* * *

Dans la maison du maire des Collines, tout n'allait point sur le rythme de cette sérénité grandiose : il y régnait une agitation effrayante et assez semblable à ce qui se produit au quartier général d'une force belligérante qui prépare une invasion ; on voyait des adolescents courir de la mairie au pont des Écrevisses, que des cantonniers bénévoles consolidaient pour le passage des charrettes guirlandouses ; des repasseuses affairées qui tuyautaient, amidonnaient, gommaient, cornaient, plissaient, soufflaient le charbon de bois, penchant sur leurs fers des visages semblables à des pommes au four.

Une femme avait installé son « kernel » (petit rouet à fil) devant la porte de la salle, où la fille du maire essayait sa robe ; l'entrée était interdite, car personne ne devait connaître le secret extraordinaire qui devait empêcher les gens de la Feunteun Yen de trouver le sommeil pendant trois nuits.

La silencieuse bergère, qui avait apporté les bas

dès le lever du soleil et avait attendu longtemps devant la porte, fut, avec le maire lui-même, la seule personne à pénétrer. L'huis fut seulement entrebâillé et Berch'ed entra de biais en s'affinant comme l'eau d'une source qui doit glisser entre deux pierres et, pendant que ses mains seules derrière elle repoussaient le battant, ses yeux regardaient. Et, quand elle eut vu ce qu'il y avait à voir, son calme fut aussi grand, car elle comptait trouver le paradis et les archanges, et la vérité était parfaitement digne de ce qu'elle avait imaginé. Certes, elle ne s'attendait à rien de moins, ni à rien de plus, mais exactement à un spectacle de la force et de la qualité de celui qui lui était offert. La femme du maire ne s'y trompa point et le silence de la bergère lui fut une preuve de son extraordinaire réussite.

Pour le maire, il en fut autrement et il se sentit complètement dépassé, car la vision que présentait pour l'heure sa pâle enfant était admirablement belle.

Oui, c'était là une fière robe, et une noble robe. Une robe qui en disait plus long que mille paroles. Elle était en velours bleu par devant et en satin blanc par derrière, pour marquer la hautaine indépendance des gens des Collines Brûlées et la bonne union du père et de la mère qui, ayant fait cette enfant ensemble, se la partageaient également sans sacrifice d'une part ni de l'autre, mais pour une commune exaltation. La robe avait beaucoup de tour, car l'étoffe était belle et que d'une belle chose on ne saurait trop avoir ; mais ce qui bouleversa cet homme plus que tout fut de voir sa

fortune entière, toutes ses pièces d'or gagnées à la sueur de son front, cousues en broderies et ornements tout autour de cette très émouvante robe qui était ainsi cloutée d'or, et d'un or sous sa forme la plus symboliquement puissante.

Oui, il serait beau de voir sortir cette fille de sa maison de chaume. Et il serait beau de défilier ainsi devant les toits d'ardoises du village de la Rivière Froide, devant leurs voitures peintes à filets, leurs chevaux à cocardes, et leurs portefeuilles tout plats d'imbéciles qui portent leurs sous à des notaires. Quand le maire regarda sa fille brillante, toute son œuvre en ce monde : celle de la force de son corps, de la fatigue de ses bras, de tout le travail de son esprit pour la vente avantageuse des grains et l'entretien des étalons de bonne qualité ; quand le maire regarda sa fille, c'était comme s'il voyait une forêt et des champs sans fin, avec des nuages roulant des pluies fécondes dans un ciel rempli de soleil et d'étoiles.

Pour la mairesse, elle était trop sûre de la splendeur de son travail pour avoir jamais connu les doutes et les tourments qui déchirent les artistes créateurs. Elle avait, dans cette affaire, suivi son instinct aveuglément, mais avec une force si généreuse, et elle avait si peu marchandé sa peine, qu'elle se trouvait maintenant comme un coureur essoufflé et sentait qu'une partie de sa force était passée dans cette robe, ne lui laissant qu'une espèce d'envie de pleurer, comme de faiblesse.

Or, pour achever cette œuvre parfaite, pour la signer, rien n'était plus exactement ce qu'il fallait que la façon dont cette fille portait son nom écrit

sur ses bas : le prénom en laine rouge tout le long de la jambe gauche, le nom de famille en laine bleue tout le long de la jambe droite. Rien ne peut donner idée de la solidité que prenait cette robe d'or flottant, à reposer sur des jambes ainsi nommées en écriture courante et lisible, d'assez grande taille pour être vue de loin. Oui, ce dernier trait achevait tout.

Cependant, la fille du maire ayant tendu ses bas sur ses jambes, il se trouva que, le tricot étant étiré, une partie des lettres se trouvait cachée par la robe ; mais la mairesse n'en fut pas embarrassée :

« Puisque tes mains sont libres, dit-elle, prends à droite et à gauche le bord de ta jupe et relève-la un peu comme pour la révérence ; de cette façon, les lettres seront dégagées, on en lira davantage et ton attitude n'en sera que plus gracieuse et plus polie. Exerce-toi tout de suite, et fais six fois le tour de la salle, afin d'en avoir bien l'habitude pour le jour. »

La fille du maire prit alors sa robe comme il lui était indiqué et commença docilement à tourner comme un petit âne attelé à la meule ; mais, à cause de la façon dont elle tenait la soie, elle avait l'air d'une princesse, et la bergère sentit les larmes lui monter aux yeux de voir son travail pareillement servi et pour l'honneur qui allait venir sur les Collines Brûlées.

Il ne restait d'ailleurs plus que quatre jours avant la fête et on savait que le soir même les notables de la Rivière Froide monteraient à la maison de Koulm faire la demande officielle, selon les rites.

Les notables de la Feunteun Yen s'étaient mis en chemin à la nuit tombante. Ils emmenaient avec eux un parleur de premier ordre qui ferait les discours en leur nom, et Ener Dalenn était forcé de marcher le premier, car personne ne savait la route qui menait vers la fiancée mystérieuse.

Or, pendant qu'on les entendait approcher dans le sentier, la fille du bûcheron se tordait les mains derrière le petit vantail de bois vermoulu qui fermait leur unique fenêtre.

« Hélas ! disait-elle, je suis si pauvre et notre maison si petite que je n'ai pas un seul endroit où me cacher. Quelle honte ! Les hommes vont me trouver tout de suite et on dira après que je n'ai point d'esprit. »

Et maintenant on entendait leurs semelles à clous sonner sur l'aire, mais elles faisaient moins de bruit encore que son propre cœur dans sa poitrine, car elle se sentait traquée de tous côtés et pareille à une brebis blanche poursuivie par cinquante loups qui n'auraient rien mangé depuis le premier jour de l'année.

« Mon Dieu, mon Dieu ! que devenir ? »

A ce moment, on entendit le meneur du jeu qui

frappait à la porte, et la coutume était de le laisser longtemps sans réponse. Cela donnait un court répit : mais, court ou long, elle n'en avait que faire puisqu'elle ne voyait pas où se mettre. Bientôt elle entendit son père répondre :

« Qui est là ? »

Car on ne pouvait attendre davantage. La voix du demandoux, du parleur de première qualité, arriva tout étouffée par l'épaisseur du bois :

« Nous sommes des étrangers qui passons par le pays, nous avons vu de la lumière et voudrions bien entrer pour manger nos provisions.

— Passez votre chemin ! dit le père durement pour obéir à la coutume ; passez votre chemin, car on n'ouvre pas la porte après la nuit tombée aux gens qu'on ne connaît pas.

— Vous auriez bien tort de ne pas ouvrir ! cria alors le demandoux, car vous ne savez pas ce que nous valons. Nous avons du lard et des pommes dans notre panier et nous sommes des gens de bien.

— Non, non ! criait alors le respondoux de l'intérieur de la maison, on ne se fie pas aux discours des gens qu'on ne connaît point.

— Écoutez alors qui nous sommes, criait le demandoux en collant sa bouche contre l'huis et en s'égosillant de son mieux, sachez que nous avons de belles fermes avec de la terre si grasse que le blé y vient tout seul, et des vaches si avantageuses qu'elles retiennent à tous les coups.

— Croyez-vous qu'on ait confiance dans vos paroles ? hurla le respondoux d'un ton furieux. Passez votre chemin et laissez le monde dormir en paix ! »

Alors, il se faisait une accalmie et les gens qui étaient venus appréciaient la belle défense. Puis le demandoux, l'inspiration revenue, reprenait de plus belle en cognant à la porte comme un qui veut entrer :

« Savez-vous bien que nous avons avec nous un fier valet, le plus fort charretier du pays. Ah ! quel charretier ! Lala ! lala ! Y mène à six et au premier coup de fouet ça part au galop !

— Oui, oui ! criait le respondoux, vous pouvez toujours parler parce qu'on ne vous écoute point, et même le sommeil nous prend. »

Et il fit mine de ronfler d'une manière si insolente que, dans le groupe qui était dehors, on se lançait des regards tout brillants de plaisir. Ce respondoux-là était fameux ! Certes, ces gens des Collines connaissaient les usages et le demandoux estima le moment venu de lâcher le dernier mot :

« C'est bon, c'est bon, on va s'en aller. Mais ne pourriez-vous pas nous dire si, comme le renseignement nous en a été donné, vous n'auriez pas dans vot'maison une fille. Ah ! quelle belle fille ! lala, lala ! »

Et toutes les voix dans la cour reprirent sur un ton bas et menaçant :

« Ah ! quelle belle fille ! lala, lala !... »

— C'est des menteurs qui ont dit ça ! hurla le respondoux dans la maison, car il n'y a pas de fille ici. »

Et le père lança à la malheureuse un regard terrible ; car, à ce moment, elle aurait dû être invisible à tous les yeux. Mais elle se tenait, pâle et haletante, appuyée contre la boîte de l'horloge,

sentant que d'un instant à l'autre le moment allait venir où ils feraient tous irruption dans la pièce et se lanceraient à sa recherche. Ses yeux faisaient désespérément le tour de la pauvre chambre, où elle n'avait nulle part où se cacher : sous le lit séchaient les fagots, le lait était dans la baratte, l'eau de la vaisselle dans le chaudron ; quant à l'horloge, qui aurait pu suffire en temps ordinaire, elle y avait mis sa coiffure de mariée à l'abri : juste si le balancier avait la place de battre. Ah ! elle était bien perdue, et la honte resterait sur elle toute sa vie d'avoir été trouvée du premier coup.

Le respondoux ne pouvait se décider à crier la phrase rituelle : « Entrez et cherchez-la ; si vous la trouvez, elle est à vous ! » Non, il ne pouvait se décider à crier cela et tâchait de gagner du temps en tirant le verrou millimètre par millimètre. Mais cela ne faisait qu'exciter la joie et l'impatience de ceux qui étaient dehors et luttait dans le noir pour avoir au moins un sabot sur la marche de l'entrée, afin d'être dans les premiers à se précipiter dedans.

La pauvre Marianna, bouleversée de l'angoisse de sa fille et de la honte qui l'attendait, se précipitait avec un balai et un châle noir, prête à lui jeter le châle sur la tête et à lui cacher les pieds dans les pailles du balai pour qu'elle semble comme un vêtement accroché au mur. Mais, au moment où la porte commença à craquer sur ses gonds, la jeune fille perdit la tête et, poussant un cri étouffé, s'élança derrière le battant comme celui-ci s'ouvrait d'un seul coup.

Elle entendit un hurlement formidable.

Tous les notables de la Rivière Froide, éblouis de la lumière et se pressant les uns les autres, déboulèrent de la nuit, se ruant comme des assassins jusqu'au pied de l'âtre. Elle se trouva alors masquée et, en quelque sorte, mêlée à eux ; car leurs larges épaules et leurs chapeaux houlèrent au-dessus de sa tête, mais elle comprit qu'ils regardaient devant eux et se trouvaient aveuglés comme des hiboux.

Dehors, la cour était maintenant vide et silencieuse, pleine de ténèbres. Hardie parce que sans espoir, elle quitta follement l'abri momentané que faisait devant elle le battant de la porte, sentit tous ses cils se retourner contre la manche en belle étoffe d'un des arrivants et, sans comprendre comment la chose se produisit, elle se trouva sur la marche, la porte claquant dans son dos et toute la fraîcheur de la nuit sur son front brûlant.

Elle éprouva un soulagement immense et autant de joie, car elle sentait d'une manière certaine que personne ne l'avait vue. Mais, maintenant, où aller ? Dans la maison, ils étaient tous, sans doute à plat par terre, en train de regarder sous le lit ; tout à l'heure, ils ouvriraient la porte de la pendule. Mieux que quiconque, elle savait qu'ils auraient vite fini. Le bois était tout proche, avec mille cachettes, mais il ne serait pas honnête d'y aller ; pour que le jeu soit beau, elle devait rester tout près. Mais que faire, mon Dieu ? Ils étaient si pauvres qu'il n'y avait pas d'étable, ni de grange, ni de fournil ; jamais, mon Dieu, on n'avait vu de fiancée si déshéritée... De détresse, elle passa la main dans ses cheveux et commença à les tordre de ses doigts épuisés.

Ses cheveux ! En vérité, le ciel ne lui avait pas donné autre chose : quand elle avait froid, elle les étendait sur son dos ; quand elle dormait au soleil, elle s'en abritait les yeux et, parce que les korrigans étaient venus s'y balancer, elle avait trouvé un amoureux..., grâce à quoi elle était ce soir dans un joli pétrin ! A ce moment, la lune se mit à briller sur une petite meule de paille qui se trouvait dans la cour, et pareillement sur la longue natte qu'elle tenait entre ses doigts ; et la couleur lui en parut tout à coup si semblable qu'une inspiration étrange illumina son esprit. Elle courut vers la meule, lui arracha une brassée blonde, vola sur la bruyère jusqu'au petit tertre qui s'élevait tout près. Non, rien n'était plus honnête ni plus habile que de s'asseoir là à sa place préférée ! Elle jeta sur le sol son léger butin et, haletante, s'y enfouit les pieds, en recouvrit sa jupe. Un coquelicot battu des vents n'était pas plus angoissé que son cœur, plus tremblant que ses mains, pendant que, nerveusement, elle défaisait sa natte.

Au moment où les notables de la Rivière Froide, émerveillés de l'inutilité de leurs recherches et plus ardents que jamais, se précipitaient dehors pour fouiller les étables, d'un large mouvement du cou, elle déploya sa chevelure en la soutenant de ses deux bras étendus qui retombèrent enfin, tandis qu'appuyés sur le vent les cheveux se répandaient en pluie sur ses épaules et la recouvraient toute. « De la sorte, pensa-t-elle, si je reste sans bouger, tout le monde doit me prendre pour une petite meule de paille. »

Cependant les poursuivants s'aperçurent vite

qu'il n'y avait pas de dépendances et se tinrent très perplexes dans la cour. Pour le fiancé, qui savait bien qu'il n'y avait rien d'autre ici que la maison, il s'était tout de suite trouvé extrêmement surpris de voir que sa fiancée n'y était pas. Après l'avoir cherchée partout et être sorti le dernier, il se tint sur le seuil, immobile et déçu, plongé dans son étonnement comme dans un puits.

Le jeu entra dans une phase nouvelle, il y eut une période de flottement et de conciliabules pour mettre au point la stratégie dans le cas où il faudrait traquer la fille par la forêt.

Dans la maisonnette, les parents, après la chaude alerte qu'ils avaient eue, ne se tenaient pas de fierté, et le pauvre respondoux essuyait son front en sueur des suites du mal qu'il s'était donné.

Cependant le fiancé, dans la cour, commençait à se sentir presque angoissé ; il avait beau savoir que c'était un jeu et toute gloire pour lui d'avoir une fiancée assez maligne pour se faire chercher longtemps, il commençait à désirer sérieusement la retrouver.

On avait allumé des torches et des lanternes, mais l'examen de la petite cour avait été vite terminé. On voyait briller le plat blanc pour la nourriture des canards et une lame de faucille sur la brouette d'herbe à côté des lapins. Dans le fond, la lune éclairait la meule de paille et un petit tas à côté, préparé sans doute pour la litière de la vache. Depuis longtemps, ils avaient tourné autour de cette paille, mais la jeune fille ne s'y voyait pas.

« Au bois maintenant ! » dit le demandoux en rassemblant ceux qui avaient des torches.

Gaud, dans son coin, se sentit si heureuse qu'elle faillit bouger. Elle ne pouvait croire à cette chance de s'être bien cachée, si honnêtement, sans courir au loin dans la forêt ; quand on la trouverait, certes, personne ne pourrait lui faire de reproches ! Mais, après que ce grand bonheur fut passé, elle commença à souhaiter d'être découverte, car il lui venait des crampes et, chaque fois que l'on passait à sa droite, il y avait une grande ortie qui lui piquait le dessus du pied. Elle se mit à invoquer le ciel.

« S'il vous plaît, mon Bon Ange, oh ! s'il vous plaît, leur dire qu'ils regardent un peu mieux par ici. »

A ce moment, on entendit aboyer au loin. Ener reconnut que son chien, qu'il avait enfermé avant de partir, s'était sauvé et devait les suivre au sentiment par le pont des Écrevisses. Il se réjouit de sa venue, qui leur serait une bonne aide, et se mit à la tête des porteurs de torches en le sifflant joyeusement. Avec les grands bonds qu'il devait faire à travers les taillis, le puissant animal ne serait pas longtemps avant d'être sur eux. De fait, les aboiements se rapprochaient vite ; mais, soudain, il poussa un léger cri et le silence se fit, comme s'il était tombé dans un trou.

« Ton chien n'arrive pas, dit un des notables en balançant sa grande torche, et la branche feuillue d'un chêne se mit à verdoyer au loin comme des émeraudes réveillées, on dirait qu'il est tombé dans un trou.

— Non, cria un homme resté dans la cour, il est ici, je le vois ; mais je crois qu'il a trouvé un mulot.

— Où cela ? demanda le fiancé.

— Là, au fond, près d'un petit tas de paille ; il

tourne autour et gratte la terre, je vais le chercher par le collier.

— N'y va surtout pas ! cria Ener, il t'arracherait la main avec ses crocs, moi seul peux l'approcher la nuit. »

Et il se dirigea vers la petite meule de paille, en parlant au chien d'avance pour se faire bien connaître ; puis il le flatta doucement sur le flanc, en remontant vers l'épaule et derrière l'oreille jusqu'à ce que sa main rencontre le collier et y croche solidement. Alors, il vit la petite meule bouger : certainement il y avait des mulots dans la paille. Le chien était si exalté que sa queue ne pouvait battre assez vite et que des cris joyeux s'étouffaient dans sa gorge.

« C'est peut-être même un lièvre ou un petit renard, il faut qu'il soit bien jeune pour... Ah ! Dieu, s'écria-t-il, car il venait de voir briller des yeux humains au milieu de la petite meule. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !... »

La jeune fille avait alors si grande hâte d'être reconnue qu'elle souhaitait de se lever toute droite, mais elle était si engourdie que lever seulement un doigt, elle n'aurait pu le faire.

« C'est toi !... disait le fiancé à voix basse. Toi ! toi... C'est toi ici ? »

Il était si stupéfait et elle si fatiguée que les mots qui leur échappaient étaient comme des papillons brûlés qui tournoient en trébuchant autour des lampes. Soudain il leva la tête et, une main en porte-voix, poussa un grand cri vers la forêt :

« Je l'ai trouvée ! Accourez tous par ici ! Ohé !... »

On vit les torches et les lanternes exécuter un

mouvement tournant et se rabattre sur la cour. Peu après, les notables de la Rivière Froide faisaient cercle autour d'eux et l'étonnement leur coupait la parole ; le demandoux posa sa lumière sur le sol, se tapa les cuisses, sauta d'un pied sur l'autre et commença à rire comme il ne l'avait jamais fait de sa vie, car jamais, jamais, de toute sa carrière de demandoux, il n'avait vu de mariée si avisée ! Alors ils la portèrent en triomphe à ses parents, pour montrer comment ils l'avaient conquise et gagnée.

Cela faisait un grand brouhaha de mouvements et de paroles pendant lequel les yeux des gens étaient très malheureux, tantôt piqués de côté par le feu d'une lanterne, tantôt plongés dans la nuit ; les prunelles ne savaient plus où se cacher et tout le monde battait des cils. On ne pouvait pas voir une personne entière d'un seul coup, mais seulement la chaîne d'une montre sur le morceau d'un gilet, ou la boucle d'un chapeau, ou le liant argenté d'un sabot.

Le bûcheron ne connaissait à peu près aucun de ses joyeux visiteurs, et Marianna éprouvait une sorte d'angoisse de voir sa fille en leur pouvoir, ainsi perdue dans leurs grands rires ; mais il leur fallait répondre, suivant la coutume :

« Puisque vous l'avez trouvée, elle est à vous ! » et affecter de ne plus s'occuper d'elle pour montrer qu'elle passait désormais en d'autres mains.

Les notables de la Rivière Froide ouvrirent alors leurs riches paniers remplis de beurre, de lard et d'andouilles, dans des linges blancs, aussi les vins cachetés, et commencèrent sans plus tarder à faire valser les bouteilles.

La veille du jour, il arriva à la Feuteun Yen une équipe de plumeuses de poules qui commencèrent à travailler de bon matin. Leurs cheveux étaient entourés d'étoffe et elles s'enquirent tout d'abord de la direction du vent. Le premier valet dit le temps capricieux et leur conseilla de se placer à l'abri des meules, afin de tourner autour éventuellement ; si les choses venaient à se gâter, ou leur ferait une muraille de fagots. On les entendit alors faire grincer la chaîne du puits et travailler pour obtenir de l'eau bouillante ; pendant que la moitié d'entre elles entretenait les feux, l'autre se mit tout de suite à plumer les oies, qui ne devaient pas être ébouillantées afin que leur duvet reste intact. Pour les canards, ils étaient encore vivants et caquetaient en file à travers les cours regardant toutes choses ; on les sacrifierait tardivement, afin que leur sang ne tourne point.

Un peu plus tard, l'arrivée de la femme qui devait préparer les gâteaux de riz éveilla le plus grand bonheur. Son cheval était lent, sa voiture couverte d'une bâche verte. Elle appela deux hommes à l'aide dès son entrée dans la cour, pour descendre le sucre, la bassine et les moules. Devant elle, la

salle se vida ; on lui laissait la meilleure cheminée de la maison, et elle demanda du bois à grands cris. Pour gagner du temps, on lui apporta à travers la cour un fagot déjà en feu ; c'était un fort charretier qui le tenait au bout d'une fourche et son aide le suivait, habile à écraser les flammèches. Pour entretenir le foyer, elle choisit un petit arbre sec tout en feuilles et avec ses racines. Quand le lait serait apporté, on mettrait la cime de l'arbre sous la bassine et elle avait calculé que les feuilles flamberaient en dégageant une si forte chaleur que le lait ne tarderait pas à bouillir ; à ce moment, on arriverait au tronc qui conserverait une température plus calme pour le mijotement du riz. D'après son estime, vers le pied du petit arbre, le gâteau serait cuit ; les racines, qui se mettraient alors à donner de grandes flammes, chaufferaient l'eau pour échauder la bassine et les outils du travail avant de les recharger sur la voiture ; de la sorte, elle pourrait presque complètement se passer d'hommes et ils seraient libres d'aller où l'on avait besoin d'eux.

Ayant ainsi pris toutes ses dispositions pour le feu, la femme demanda le lait. Par un regrettable oubli, la traite du matin se trouvait écrémée ; elle ne se troubla point, demanda le pâturage où était le troupeau et depuis combien d'heures on l'y avait conduit. Son calcul l'ayant assurée qu'elle trouverait dès cette minute assez de lait dans ce champ, elle s'y rendit avec plusieurs filles, toutes plus heureuses les unes que les autres de traire le lait pour les gâteaux de riz. Chacune eut l'impression que les vaches savaient de quoi il s'agis-

sait, tant il fut remarquable que celles qui donnaient généralement des coups de queue n'en donnèrent point, que celles qu'on trayait sur trois pieds se laissèrent traire sur quatre sans taper. Elles revinrent donc du pré plus joyeuses encore qu'elles n'y étaient parties, sans mettre en doute une bonne volonté si plaisante. Elles déversèrent les seaux dans cette sorte d'immense cuve que la femme du gâteau avait apportée.

Dès que la cime du petit arbre commença de s'enflammer, elles se retirèrent afin de ne pas donner, par leur présence, de distraction à cette grande gâtelière de riz, qui commença immédiatement à brasser le lait avec un long bois et qui, dès cet instant, jouait son honneur. Que le mélange brûle, ou prenne goût de fumée, et c'en était fini de son renom et, pour une part, de la joie de la fête ; car chacun sait qu'une grande noce dont les gâteaux de riz sont brûlés ne vaut rien du tout, tandis qu'une petite dont les gâteaux de riz sont réussis réjouit le cœur de tout le monde et laisse un grand souvenir.

Quand les filles qui avaient aidé à traire eurent refermé la porte, elles réfléchirent pour savoir où la besogne pressait davantage et dans quelle direction chacune devait aller pour se rapprocher autant que possible du gars qui l'intéressait, ou qui s'intéressait à elle ; dans un cas pour l'aider, dans l'autre, pour se faire aider de lui.

Or, elles furent deux à vouloir s'occuper du drap destiné à garnir le tombereau qui partait chercher les pains.

Ce tombereau attendait près du porche. Il atten-

avait depuis si longtemps que le limonier s'était endormi. Mais le conducteur ne pouvait partir, il lui fallait un troisième cheval pour arracher son attelage dans la côte du moulin ; or il n'y en avait pas de libre. Les filles avaient beaucoup de temps pour arranger le drap. C'était un tombereau qui servait pour les fumures ; mais si bien balayé était-il, et tant d'eau y avait-on jeté, qu'il semblait maintenant mouillé et propre comme un lavoir. Elles y disposèrent une litière de paille très dorée, puis un linge, formant comme un grand lit d'honneur pour le pain. Elles étaient venues deux, bien qu'il n'y eût qu'un charretier, et l'une, en étendant le drap, croyait faire son propre lit, tandis que l'autre pensait qu'elle préparait son linceul. Pour le charretier, il remerciait Dieu qu'on l'ait désigné pour chercher les pains, car il espérait bien décider la fille du boulanger à venir travailler aux guirlandes et peut-être même la ramener avec lui dans le tombereau ; alors il faisait en imagination le chemin du retour et cherchait par quelle parole il pourrait retenir toutes ses danses...

Les plumeuses de poules commençaient maintenant à traquer les canards et appelaient à l'aide pour qu'on les rabattît contre le mur du verger. Les canards balayèrent la cour d'une large vague arrondie, qui soulevait la poussière dans le vent et le vacarme ; le cheval de tête d'une charrette de lierre qui entra à ce moment s'en dressa debout. C'était lui que le garçon attendait, et il se réjouit de ce qu'il allait pouvoir bientôt se mettre en route. La charrette de lierre évolua lentement, pour se faire décharger devant la grange où travaillaient

les filles du village. Et les oreilles étaient alors sollicitées différemment, mais avec autant de véhémence, d'un côté par le bruissement de leurs joyeuses paroles, de l'autre par cette grande angoisse des ailes des canards battant contre le mur du verger.

Le conducteur du lierre, qui avait des ordres, détela son cheval et le mena, chaînes traînantes, à travers la cour pour le faire boire avant de le passer à l'homme qui aurait à monter les pains dans la grande côte.

« Je ne te l'ai pas fatigué, cria-t-il de loin en montrant le poil à peine humide, autant dire qu'il n'a pas travaillé encore. »

Jili eut un large sourire ; aujourd'hui il avait plus besoin que jamais d'avoir de bons chevaux, car il voulait que la fille du boulanger voie un peu comment il faisait monter un tombereau chargé dans la grande côte. Il alla contre l'abreuvoir, et ce lui était une force d'entendre le grand cheval souffler dans l'eau. De la main, il essuya le sang que la piqûre d'un taon faisait couler sur le poil blanc et donna une claque sur la puissante épaule ; mais son bras retomba tout d'un coup comme si l'os en avait cassé : la fille du boulanger apparaissait à la porte de la grange, où elle devait être arrivée depuis longtemps ; elle était là, la main sur l'épaule d'un garçon qui n'était pas de la paroisse, et elle lui chantait dans l'oreille.

Maintenant que les canards avaient fini leur bruit, Marjep, qui avait pensé étendre son propre linceul dans le tombereau, se rapprocha du porche ; apparemment elle ne pleurait pas, mais sentait

toutes les larmes qui coulaient à l'intérieur de ses yeux et qui tombaient en dedans d'elle. Elle ignorait la fille du boulanger, mais avait été si frappée par l'assurance de son autre compagne qu'il lui parut que celle-là s'appuyait sur de fortes raisons. Hélas ! aucun moyen ne restait plus de trouver plaisir à la vie, et force lui était de s'adosser contre le pilier du porche, tant cette peine l'avait affaiblie.

Elle ne prit pas garde au charretier qui revenait de l'abreuvoir. Il marchait lentement et sa tête était baissée, il se sentait lui-même si fatigué qu'il ne savait comment il finirait d'atteler le tombereau pour aller chercher les pains. Le bon limonier dormait toujours, la paresseuse petite carne qu'on avait mise devant pour la mater ne faisait rien que de battre les mouches à son habitude, et le grand cheval blanc se plaça de lui-même à la tête. Les chaînes pendaient à sa droite et à sa gauche ; il attendait qu'on les attachât et, comme personne ne le faisait, il se mit à hennir doucement. Mais personne ne l'entendait et il demeurait inutile et magnifique. Son dos fumait comme l'eau de la Rivière Froide quand le soleil se lève et son pied creusait le sol impatientement, mais personne ne voulait le voir. Sa crinière ne cessait de bruire aussi finement que le feuillage d'un saule et il semblait que toute sa force ne servait qu'à cela ; mais on sentait que, dès que ses chaînes seraient relevées, son élan serait d'une grande puissance.

Or il advint que la pauvre fille leva la tête et que, voyant l'animal abandonné et cette longue chaîne qui traînait dans la poussière, elle se pencha et la prit. De son côté, Jili le charretier, qui semblait

avoir perdu toute notion de ce qu'il avait à faire, se secoua à ce mouvement ; il se pencha à son tour, prit l'autre chaîne, de la sorte ils se trouvaient avoir relevé chacun une chaîne et, dès qu'elles furent fixées, le grand cheval était prêt à commencer son travail. Le charretier dit alors :

« Si vous n'avez rien de mieux à faire, vous me seriez utile en montant dans le tombereau avec moi, pour aller chercher les pains ; la fille du boulanger est déjà ici et, là-bas, sa mère est trop vieille pour m'aider à les charger. »

Il sembla à la jeune fille que le soleil devenait tout rouge et tombait en pluie comme un rosier, et, parce qu'elle chancelait, il la prit et la plaça lui-même dans le tombereau.

« Vous étiez fatiguée, Marjep, dit-il ; mais je vais vous arranger bien. »

Il l'installa soigneusement et sauta à terre.

« Vous allez voir, cria-t-il en courant à la tête du beau cheval, pour veiller au passage de la porte, vous allez voir, au retour, comment nous monterons la grande côte ! »

* * *

La femme du gâteau de riz tournait toujours. Elle pensait qu'il serait bientôt temps de mettre le sucre et, pour cela, avait besoin d'une aide. La chose était connue et elle savait que, de toute façon, quelqu'un dans la cour guettait son cri d'appel. Elle le lança à la ronde dans la salle vide, afin qu'il passât par les fenêtres de droite et par celles de

gauche ; ce fut la femme du bedeau qui l'entendit et qui entra.

Quand la femme du bedeau pénétra dans la pièce, il lui parut que celle qu'elle venait secourir était comme une assiégée dans un fort à double enceinte. La première, formée par une rangée de très beaux moules posés à même le sol, dessinait un grand demi-cercle devant le feu. A l'intérieur se trouvait un petit mur, fait comme de briques étagées avec soin : c'étaient les boîtes de sucre qu'il s'agissait d'ouvrir et de précipiter dans la cuve. Au centre de cette seconde enceinte de sucre, se tenait la femme, debout avec son grand bâton, la cuve, le trépied et le feu. La femme du bedeau releva le bord de sa robe et enjamba la rangée de moules, qui étaient à double étage de larges côtes en volutes formant couronne autour d'une étoile à cinq branches. Dans chacun de ces moules, un peu de sucre fondait doucement, il était destiné à faire le caramel ; mais, à cause de la distance du feu, ne commencerait à blondir sérieusement que vers la fin de l'après-midi ; ce serait alors le moment voulu. Le petit arbre était maintenant consumé jusqu'à la moitié de son tronc reposant sur des billes de bois, ce qui permettait de le faire glisser sans fatigue.

La femme du bedeau commença à prendre les boîtes une à une et à précipiter le sucre dans ce grand bassin crémeux, comme un enfant qui joue avec de la neige. L'autre continuait à tourner et, de la sorte, leur esprit était assez libre.

« Comment se porte ton mari ? demanda la femme du bedeau.

— Hélas ! aussi mal que possible, dit la seconde, je regrette que vous m'en parliez, car je ne pense pas plutôt à lui que je ne me sente devenir triste, tellement il est maigre.

— On fait aussi des cercueils pour les gros, reprit la première, et le poids ne fait rien à la chose, pas plus que les paroles d'un médecin.

— C'est égal, dit l'autre, je sais bien ce qui m'attend et que je le mettrai en terre avant peu. »

Elle soupira et les larmes lui coulèrent des yeux : « On aura beau dire, je sens qu'avant peu de temps mon pauvre mari va péter comme un caqueau et me laisser veuve sur la terre.

— Comment as-tu dit ?

— Je veux dire qu'il mourra subitement, tout comme un caqueau ou un cuveau qui est resté au soleil : le cercle qui cerclait lui pète et on voit toutes les douelles s'abattre autour ; alors, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, vous n'avez plus de cuveau et, pour mon mari, ce sera pareil ! Quelque chose cassera dans le cerclément de ses côtes de poitrine, et il n'y aura plus de vie, aussi vite que je vous le dis. »

Elle renifla et s'essuya les yeux. La femme du bedeau, regrettant amèrement d'avoir mis la conversation sur un sujet aussi cruel, chercha une diversion. Son regard tourna dans la salle vide. Elle aperçut la racine du petit arbre, desséchée et encore chargée de la terre dont il s'était nourri ; cette vue la fit sursauter soudainement :

« Dieu ! cria-t-elle, avec quoi cuisez-vous votre gâteau ?

— Avec un arbre déraciné, dit la gâtelière,

c'est bien commode et je l'ai choisi exprès.

— C'est une idée étrange, cela », murmura en elle-même la femme du bedeau, qui semblait éprouver une impression pénible.

Elle regardait la racine de l'arbre et un pli de souffrance marqua sa bouche tout à coup.

« Je n'aurais pas osé cuire un gâteau de noces sur une telle chose », répéta-t-elle encore en secouant les épaules comme pour se débarrasser d'un fardeau.

Mais sa gaieté s'était enfuie et elle demeura silencieuse jusqu'à la fin

Lorsque la cuisson fut achevée, les deux femmes goûtèrent le mélange pour voir si rien ne manquait, et la saveur en était si parfaite que leur cœur grandit en elles et se trouva ennobli. Or, pendant qu'elles allaient prévenir Katell Dalenn de cette heureuse réussite, deux petits enfants de la basse-cour, qui avaient regardé par la fenêtre, entrèrent avec des cuillers à long manche pour goûter en cachette. Ils approchèrent un petit banc de la bassine et commencèrent à se hausser sur la pointe des pieds... La femme du bedeau arriva juste à temps pour les sauver, et sa rapidité les garda de tout mal.

Peu après, la gâtelière revenue, avec une louche immense, s'appliqua à remplir ses moules étoilés. La femme du bedeau, très pâle, s'appuyait à la cheminée et surveillait le gâteau d'un air attentif ; il n'était pas sitôt cuit, pensait-elle, qu'il avait déjà manqué d'engloutir deux enfants.

La femme Roussie rassemble dans un panier rond les œufs de ses petites poules naines. Elle les avait disposés en couronne autour de la motte de beurre, décorée de beaux dessins et recouverte, à cause du soleil, d'un mouchoir à carreaux bleus ; de la sorte, c'était fort joli : une espèce de fleur aux pétales en œufs, avec le cœur à carreaux bleus. Oui, ce panier-là lui faisait grand honneur. Maintenant, elle allait le poser sur la table pour s'occuper de sa toilette.

Elle prit de l'eau fraîche et ordonna ses cheveux en ondulations extraordinaires, les tissa en une foison de nattes des plus savantes et les disposa d'une manière conforme aux traditions, afin que l'ensemble constituât avec la coiffe un monument de style pur et irréprochable. L'édifice était soutenu par une quantité de broches, peignes et barrettes de corne, en forme de colombes décorées d'un œil brillant. Elle mit son châle d'honneur, qui était brodé noir sur noir, et son tablier d'honneur, dont l'effet de transparence était obtenu par des jours de toute beauté, dessinant des fleurs et des sculptures d'église. Le tout était un peu verdi, car il venait de la mère de sa grand'mère

qui avait eu de quoi en son temps, et grâce à Dieu ! puisque toutes les femmes gueuses de sa lignée avaient pu faire ainsi des élégances sur son compte. Enfin, Marianna se sentit assez belle pour pouvoir se mettre en route. Elle quitta sa maison sans fermer la porte, car elle ne craignait pas les voleurs, commença à descendre la pente de la forêt et, dans les flaques ensoleillées, remarqua plusieurs buissons qui seraient bientôt couvertes de mûres.

« Les mûres d'août valent des pruniaux, commença-t-elle à chantonner, et celles d'octobre, c'est des iragnes. »

Dicton pour exprimer qu'en été, les mûres confites au soleil sont aussi bonnes que des pruneaux, et qu'en automne, elles sont velues comme si on mangeait des araignées. La femme Roussie pensait que, si les mûres avaient été à point, elle n'aurait pas osé y goûter aujourd'hui, étant donné l'endroit où elle allait, de peur d'avoir les lèvres noires.

« Si j'étais riche, pensait-elle, on dirait que c'est un caprice qui m'a fait manger des mûres et j'en serais honorée, tandis qu'à cause de ma pauvreté on dirait que je suis une qui cherche sa vie dans les haies, ce qui est souvent la vérité, et ma fille en serait mal considérée. »

Elle marchait avec une allégresse tempérée de bien des craintes. Ce qui arrivait à Gaud la plongeait dans un étonnement assez voisin de la peur, et les femmes du village, qui pensaient que la gloire de son enfant la rendrait fière, ne raisonnaient pas tout à fait juste.

En cet instant elle descendait à la Rivière

Froide pour travailler à la « galette de nocces », celle que, selon la coutume, les mères des futurs époux doivent pétrir ensemble, fournissant de son armoire, chacune, la moitié des provisions. Ceci symbolisait l'union pour laquelle l'une apportait son fils, l'autre sa fille, avec l'éducation qu'ils avaient reçue : le tout, pétri, donnerait la vie conjugale qui aurait bon ou mauvais goût suivant que les mères avaient plus ou moins bien travaillé.

Oui, en descendant préparer cette galette de nocces, il lui était amer de constater que ces fortunes mal assorties l'entraînaient à dépenser tout ce qu'elle possédait. Seigneur ! toutes ses réserves de sucre, de farine et d'œufs pour faire seulement la moitié d'une galette ! Mais la haute position de Katell Dalenn avait entraîné des invitations sans fin. Oh ! combien il était cruel pour Marianna de penser que la moitié d'une galette suffisait à la ruiner ! Hélas ! dès le lendemain des nocces, Koulm devrait retourner aux fagots.

Ainsi pensant, moitié triste et moitié joyeuse, la femme du bûcheron se trouva à laisser la forêt derrière elle et traversa le vallon par une sente en zigzag, tellement envahie de verdure qu'il fallait regarder de haut pour en retrouver la trace. Dans les derniers lacets, elle aperçut un grand nombre de chapeaux qui oscillaient au-dessus des fougères. Une grande coiffe battait de l'aile en avant, et la façon dont les chapeaux allaient en diminuant de hauteur ainsi que les lumières dans certains chandeliers d'église lui fit reconnaître les Ahiannic en chemin. Bientôt, elle les croisa. Plusieurs des enfants se trouvaient atteints du mal Saint-Aragon,

et la famille les menait, dans leurs habits propres, à la recherche d'une guérison miraculeuse. Ceux qui venaient d'être frappés étaient horriblement laids à voir, sous leurs chapeaux du dimanche, car le mal Saint-Aragon est une sorte de venin qui n'embellit pas les personnes.

« Je les mène », dit la mère en montrant la file de ses enfants, puis la direction d'une certaine fontaine céleste qui, par les Collines Brûlées, était foudroyante contre le mal Saint-Aragon.

Autour de la statue du saint, les bonnets des enfants guéris étaient piqués sur de petits bois ; le tout avait l'air d'un piège pour attraper des licornes et l'eau y gardait un silence de sortilège.

« Ah ! j'ai hâte d'être à ce soir pour que le miracle soit déjà fait », dit la mère en reprenant sa marche.

L'autre inclina la tête, passa, et derrière elle tous les treize : Koulm, Per, Joz et Cornély, Mona, Vona, Youna, Marianna, Charlez, Bernez, Denez, et enfin Kamil et le petit Bénoni. Ils allaient ainsi, accablés et jacassants, avec leurs chapeaux penchés, et la mère était devant comme une perdrix qui promène sa couvée au soleil. Ainsi furent-ils en diminuant dans la distance et, suivant les tournants du sentier, ils se montraient tantôt tous les treize à la file, tantôt sous la forme d'une seule personne quand le chemin devenait droit.

La femme Roussie continua sa route dans le sens opposé, et les girouettes de la future maison de sa fille apparaissaient de temps à autre entre les arbres. Bientôt, elle vit tout un toit, qui semblait métallique et brûlant comme une pelle à gaufres. Elle était toujours surprise de la réver-

bération des ardoises, avec laquelle elle n'était pas familiarisée. Or, à mesure qu'elle approchait, elle découvrait toujours de nouveaux toits qui, tous, couvraient des affaires appartenant au futur mari de sa fille, car, ici, ils avaient des toits même pour abriter les charrues.

Au tournant, elle croisa le tombereau qui allait chercher les pains, avec Marjep Guéo et Jili Mourrou assis sur un drap blanc. Puis dans l'ouverture du porche apparurent les plumeuses d'oiseaux achevant leur besogne, la voiture verte de la femme aux gâteaux de riz ; le cheval battait de la queue contre les mouches, et un valet lui avait mis tant d'avoine dans son sac mangeoire qu'il en avait la bouche dégoûtée. Devant la grange, des gars montés sur des échelles tendaient des draps brodés ; des filles, alignées sur des bancs, piquaient des fleurs dans les guirlandes de lierre, comme si elles jouaient au furet.

Marianna, glacée de timidité, se rendit immédiatement près du four, à côté duquel était dressée une table sur des tréteaux. La grande Katell de la Rivière Froide y présidait, entre une corbeille d'œufs, un espèce de monument en beurre et de grandes terrines de grès pour travailler la pâte. Elle avait, par-dessus ses beaux habits, un tablier de toile blanche.

La femme Roussie salua de la tête et posa son panier. La gravité de l'instant les dispensait entièrement de parler, et c'était Dieu merci ! Un second tablier était préparé sur la table pour elle ; l'ayant pris, elle s'en ceignit les reins et fit deux fois le tour de sa taille avec les lacets, car elle était mince.

Et ainsi les deux mères étaient prêtes pour leur symbolique besogne.

Or les œufs des poules naines étaient si gracieusement disposés, et surtout leurs coquilles si nacrées et si plaisantes autour du mouchoir bleu, que personne ne s'avisa combien cette corbeille était petite auprès de l'autre. Et, comme Marianna donnait toute sa richesse d'un coup, le geste avec lequel elle posa cela sur la table était d'une grande gravité et d'un extrême abandon : elle le fit comme une personne entièrement détachée des biens de la terre et en imposa à tout le monde.

Puis elles se mirent toutes deux au travail, pétrissant, tournant et battant, faisant assaut de politesse et d'énergie dans leur besogne, donnant aux spectateurs le tableau d'une entente parfaite sans qu'il leur en coûtât aucun effort moral, car il est rare de voir des femmes se disputer en faisant des gâteaux du moment qu'elles en connaissent, l'une et l'autre, exactement la recette ; dans l'autre cas, c'est un enfer rouge.

Ici, le protocole ayant tout prévu, les choses se déroulèrent en grande harmonie. Le garçon de la Rivière Froide, par déférence pour sa mère, veilla lui-même au chauffage du four. Quand la pâte fut prête, les deux femmes, qui, en pétrissant, avaient prononcé les paroles qu'il fallait pour que la galette ait sa puissance, achevèrent le dernier assaisonnement en signe de croix. Puis on l'enfourna ainsi, toute crue et toute bénite, avec ce double levain de franche levure et de paroles sacrées, afin que le tout, semble-t-il, se développât à la chaleur.

Dès que ce fut fini, Marianna se sentit rede-

venir étrangère et souhaita de s'en aller. On insista pour la garder à dîner ; mais la pensée qu'il n'y avait plus rien à manger chez elle l'empêchait absolument d'accepter quoi que ce fût, de peur qu'elle n'en vienne à croire d'elle-même qu'elle agissait ainsi par crainte de la faim. Toutefois, une assiette de soupe ayant été posée devant elle, elle l'avalait comme une martyre et subit son supplice à seule fin de ne pas contrister la servante ; mais, dès que la soupe fut dans son estomac, elle se trouva forcée d'en éprouver le bienfait. Sa fille était venue se mettre à côté d'elle et lui semblait effrayée. Beaucoup de jambons leur pendaient sur la tête et une grande quantité de nourriture, offerte sur les tables, était à la disposition des gens venus aider. Au milieu de tant de mouvement, presque toutes les figures leur étaient inconnues. Il y avait là des gens puissants, d'autres fort pauvres. La plus étrange de ces créatures était une maigre petite femme au chignon tordu, dont le visage plissé montrait une texture aussi parfaitement végétale qu'une racine de salsifis. Elle avait la bouche grande et les dents en éventail et, certes, une grive aurait pu par erreur lui gober ses deux yeux, ronds et noirs comme des baies d'automne. Toujours penchée autour des marmites et des chaudrons, elle leur parlait sans arrêt, comme à des animaux, un langage étrange.

C'était une de ces graines perdues que le grand vent des guerres se plaît à disperser stérilement à la surface du monde ; il semblait qu'elle eût trouvé à la Rivière Froide le creux de roche propice à sa végétation solitaire. Elle s'était mise si jeune en

chemin qu'incapable de déchiffrer son propre passeport elle ne savait exactement ni qui elle était, ni à peine d'où elle venait. Son corps sans patrie se recouvrait avec décence d'une blouse de confection, raccommodée mille fois et qui semblait ici plus exotique encore que sa plate figure tartare. La moindre parole bienveillante lui causait une émotion terrible, déclenchait une crise de reconnaissance presque effrayante :

« Douce comme sucre, pleurait-elle alors, bonne comme Jésus-Christ ! »

Marianna était bouleversée de cette exaltation et du prodigieux respect avec lequel cette femme étrange se déroulait moralement comme un tapis sous les pieds des gens, afin de les honorer avec une forme d'humilité révérente qui n'était point connue dans ces régions ; et cela lui faisait mesurer combien le monde était mystérieux et grand.

La femme du bûcheron finit par se plaire à cette extrémité de la table, à côté de cette présence. Elle regardait les deux courants qui se formaient dans la salle ; celui, bruyant et joyeux, des amis venus aider, et le remous imperceptible et silencieux des serviteurs qui avaient à assurer la marche journalière du domaine.

A cause de ce mélange du travail et, déjà, de la fête, ces derniers changeaient fréquemment de vêtements : tantôt un petit pasteur venait, en se tournant contre le mur, ôter son gilet ou ses chaussettes — tout son butin était rangé dans une boîte en carton, et on voyait ses trois mouchoirs propres et son livre de messe — tantôt c'était la femme étrangère elle-même qui disparaissait et revenait

avec des mains lavées et des cheveux lissés à l'eau. A un moment donné, sa besogne étant apparemment finie, elle se mit aux pieds de stupéfiantes mules à hauts talons, en velours de soie bleu-turquoise, neuves et éclatantes. Cette apparition saugrenue souleva une sorte de rumeur que l'étrangère ne parut pas entendre ; car, de même que ses talons isolaient son corps au-dessus du sol, elle semblait s'être retirée en esprit à un étage différent. Elle alla s'asseoir en paix à côté de la cheminée et, les bras croisés, ne fit plus rien, commençant à déguster son repos dans l'isolement.

Gaud, déjà au fait des choses de la Rivière Froide, savait que ces souliers, gagnés dans une loterie, étaient connus du village pour marquer les jours fériés, comme les signaux d'un sémaphore marquent le temps, et l'apparition de cette femme aux pieds bleus lui fut la marque que la fête de son mariage était commencée déjà.

Marianna, saisie de ce qu'elle voyait, laissait courir sa pensée : « En voilà une qui, assurément, porte ses coquilles à rêves aux pieds. La parole a été donnée aux hommes pour les empêcher de se comprendre, croirais-je bien, tant celle-ci m'en apprend par son soulier. Rarement vois-je autre chose que mon mari, ma fille, et notre vache à une corne... Ce dîner m'aura nourrie par sa soupe, mais plus encore par la vue. » Il lui plut soudainement que son enfant demeurât en cette maison, dans le voisinage de tous ces gens ouverts et rians. Lorsque Koulm vint la chercher et que sa fille, prête elle-même à partir, l'enveloppa de son châle, il lui en coûta étrangement de s'en aller.

... La lune tourna et disparut, et, dans les brumes de la Rivière Froide, le soleil s'éleva comme une lampe douce ; mais partout déjà les feux étaient allumés, les cafetières chauffaient et les gens se disputaient autour des miroirs.

Quand, aux premières heures de la matinée, les charrettes guirlandeuses se présentèrent au pont des Écrevisses, avec leurs chevaux hirsutes et leurs traînes de chèvrefeuille sauvage, il semblait que toutes les gloires du Saint-Esprit resplendissaient à leur tête par l'effet de la fille du maire, debout et immobile dans la première voiture. Avant qu'elle n'ait franchi le passage, le bruit courait dans le bourg qu'elle avait une robe bleue. C'était un gamin qui avait lancé la chose et tout le menu peuple allait répétant :

« La fille du maire a une robe bleue. »

Mais un second gamin, qui était resté dans un pommier à voir défiler tout le cortège, revint en disant :

« La fille du maire a une robe blanche.

— Espèce de menteur ! » criait-on.

Mais sa mère n'eut pas le temps de lui donner une gifle qu'une grande rumeur s'éleva :

« La fille du maire a une robe en or.

— ... En or ! en or !

— La fille du maire a une robe en or ! »

Il semblait que tous les peupliers de la route le répétaient avec leurs feuilles rondes et dorées. Les gens de la Rivière Froide se rangèrent sous les auvents d'ardoise de leurs maisons, ils se sentaient tout arrachés hors d'eux-mêmes par la curiosité :

« Elle a une robe brodée de fils d'or, que tu veux dire, comme nos robes de fête à nous autres ?

— Mais non, mais non, elle a une robe d'or monnayé !

— En or monnayé, d'une bonne frappe, et si bien marchand qu'elle peut acheter tout le pays avec si ça lui plaît. »

Les gens qui étaient au café en oubliant de boire. Mais ceux qui avaient la tête la plus solide refusèrent de mordre à la nouvelle et firent, pour se moquer, des paris sur la couleur. Les uns donnaient à dix que la robe était bleue, les autres qu'elle était blanche, d'autres, enfin, qu'elle avait seulement des galons de fil d'or.

Quand la charrette était assez proche pour qu'on entende grincer l'essieu, le bourdonnement des voix montant de la rue faisait palpiter les feuilles des arbres, et l'on n'aurait pas entendu crier un enfant puni. Mais, dès que la charrette était en vue et passait, les gens ressentaient un si grand choc qu'il se faisait un silence à faire peur, et cette fille dorée avançait n'ayant dans les oreilles que le bruit monotone de l'essieu, comme si elle eût été portée par l'Ankou.

Elle se tenait droite et les yeux fixes, courageuse-

ment attentive à garder son équilibre dans les cahots, afin de maintenir le bord de sa robe de la façon que sa mère le lui avait fait promettre pour l'honneur des Collines Brûlées. De la sorte, cette pâle enfant déploya beaucoup de force et de vertu, montra en vérité plus de caractère que personne ne l'aurait pensé d'elle.

* * *

Or, pendant que ces choses se déroulaient, la riche veuve de la Feunteun Yen activait, dans sa chambre à rideaux, les derniers apprêts de sa toilette. Pour faire honneur à son fils, elle avait plus de franges de soie noire autour du corps qu'une meule bien montée n'a de franges d'or, plus de broderies de soie noire qu'une plate-bande de pensées n'en dessine au clair de lune, plus de perles de jais et de cristaux noirs qu'une ondée orageuse dans la plus sombre nuit. Sa coiffe était comme une petite église de givre, avec un long pan ruisselant sur l'épaule ainsi qu'une coulée de neige. Mais son cœur était tout en feu amer et ses yeux obscurcis. Depuis qu'il s'en était allé avec l'hermine, elle n'aimait point les fêtes ; et voilà que les grands tonneaux étaient en perce, que les bouteilles cachetées des vins burgondes, sorties du cellier, s'allongeaient près des tables en l'honneur de ce détestable mariage qui verrait son riche enfant s'unir avec la pauvreté. Seule, la pensée de la grande aïeule de cette jeune fille, dont le tablier

avait gardé le pli pendant vingt ans sous la pierre de sa tombe, pouvait la rassurer un peu. Un tel sang devait savoir veiller aux traditions et à la garde des richesses. Certes ! il était besoin de cet espoir pour garder la force de sourire, de jouer jusqu'au bout cette comédie de la satisfaction qui devait en imposer à tous.

Or, dès ce moment, le village était en effervescence et se disait, après avoir vu la robe de la fille du maire :

— Ma foi, on commence à comprendre qu'il peut n'être pas mauvais de s'allier aux filles des Collines Brûlées, et c'est bien à la grande Katell, toujours si entendue, de nous montrer le chemin. Nous avons cru longtemps qu'elle était roulée, mais c'est elle qui nous roulait. Voilà donc pourquoi elle gardait le sourire.

Ainsi la réputation de la grande Katell était en train de grandir, et la gloire de tomber sur sa maison, à son insu, tandis que de ses mains tremblantes elle tentait en vain de fixer la broche de son corsage. Elle vit à ce moment la femme du bedeau qui passait sous sa fenêtre, avec son allure de souris fine et silencieuse :

« Hep ! hep ! fit-elle par la fenêtre, pourriez-vous m'aider et venir croquer mon bijou d'or ? Je n'y vois guère aujourd'hui et les mains me tremblent. »

La femme du bedeau entra et lui encrouilla le corsage avec le bijou d'or, aussi fermement que la porte d'une étable ; cette pensée lui vint de l'épingle en forme de verrou comme on en met aux cages à lapins.

La femme du bedeau était bien aise d'avoir été

appelée par la veuve. La vue de la robe d'or lui faisait penser que le bonheur des mariés se trouvait en grand danger, tant monterait alors la colère de Katell Dalenn en pensant qu'un fils mieux avisé que le sien aurait pu choisir cette belle-fille si précieuse. Ah ! Dieu ! elle ne savait comment préparer la veuve à ce qu'elle allait voir !

Pour l'adoucir, elle tenta d'admirer ses broderies et ses franges ; mais l'endeuillée la supplia de se taire, elle ne pouvait souffrir d'être belle et parée ; en vérité, depuis qu'il avait suivi l'hermine, elle ne souhaitait rien que d'être en haillons.

La femme du bedeau se sentait très malheureuse ; le désir du bien bouillonnait en elle, comme la mousse inutile du vin qui jaillit si violemment que personne ne la peut recueillir. Pourtant cette mère avait besoin de bonté ; tout comme son fils et celle qu'il avait choisie, tous trois méritaient qu'on les aimât comme on doit aimer les malheureux, car, depuis qu'elle avait remarqué la racine du petit arbre et empêché les deux enfants de se noyer dans le gâteau, la femme du bedeau sentait cette maison s'emplier de douleur de minute en minute. C'était là une manifestation différente du don qui n'avait jamais encore parlé de la sorte et se traduisait aujourd'hui par une grande haine de l'or. Elle se sentait comme empoisonnée d'or. Il lui semblait qu'elle en avait mordu et mangé, et tous ses intérieurs s'en trouvaient contrariés.

Devant ses yeux béait le coffret dans lequel Katell serrait ses objets précieux. Plusieurs pierres y faisaient mouvoir des lueurs colorées, sorties dans des cercles d'or. Mais combien cet or-là, ouvré

en beauté pure, lui paraissait moins dangereux que l'or monnayé, descendu ce matin des Collines Brûlées comme un brandon de discorde et qui traversait lentement le village, pour mieux allumer partout l'incendie.

Elle sortit du coffret les bagues, les épingles à belles têtes et les chaînes :

« Il ne suffit pas aujourd'hui d'une seule broche pour encrouiller votre corsage, mettez sur vous les plus belles choses que vous pourrez afin de soutenir l'honneur de la Feunteun Yen, car le maire des Collines Brûlées nous a tendu un mauvais piège, toutes les têtes flambent en ce moment et il serait bon d'allumer un contre-feu. »

Katell ne pouvait comprendre son langage, mais la femme du bedeau insistait :

« Laissez-moi faire, laissez-moi faire ; tout à l'heure vous comprendrez. »

Elle fixait les médailles et les belles épingles tout le long du pan de la coiffe, qui bouillonnait comme une source écumeuse sur du basalte noir ; et il semblait que la veuve allait en pèlerinage avec ses reliques et ses médailles de Pardon, accrochées comme c'est la coutume.

« Quel plus grave pèlerinage pouvez-vous faire que celui-là que vous allez accomplir aujourd'hui, dans la procession d'un cortège de noces, vers l'église où vous avez été unie vous-même ? »

Katell se laissa orner malgré elle, beaucoup plus qu'il ne lui paraissait bon à une veuve austère et frappée d'un grand âge ; mais la femme du bedeau était si persuasive qu'on ne pouvait lui résister.

Bientôt elles se rendirent dans la salle, remplie de

saucisses, de fleurs et de gâteaux, pour attendre les notables invités qui assisteraient au couronnement de la mariée, avant le départ du cortège.

La fiancée aux cheveux pâles brillait au centre de la pièce des dix mille lueurs de perles que les âmes lui avaient données ; ses amies l'entouraient, épanouies dans leurs larges robes comme des fleurs dans des pots. Un biniou commença à piauler dans la grande cour bien balayée, où les poules couveuses n'arrivaient plus à rassembler leurs poussins épouvantés. Le maire de la Rivière Froide, debout contre la cheminée, sifflait bolées sur chopines et chopines sur bolées pour se donner du cœur ; car il lui était venu à l'oreille que le petit maire des Collines Brûlées leur avait préparé un sacré tour, et que tout l'idéal de vie des gens de la Rivière Froide allait peut-être se trouver ébranlé à la suite de ce qu'ils avaient vu.

La mariée blanche s'était assise sur son coffre aux épis dont le temps avait mangé la graine. Elle se sentait si troublée et si pauvre qu'elle n'avait rien trouvé d'autre qui lui convienne, que ce coffre venant de sa chaumière des Collines, que ce coffre où le tablier de son aïeule avait si bien appris le pli qu'il avait su garder pendant vingt ans sous la terre. Il lui en venait un réconfort et elle pensait que, tant qu'elle serait assise là et prendrait garde que le bout de son pied ne touche point le sol de cette demeure étrangère, personne ne pourrait lui faire de mal, ni lui rien reprocher.

Pour l'élégant garçon de la Rivière Froide, il ne se trouvait pas empêtré dans ses beaux habits, comme le sont le plus souvent les hommes au jour

de leur mariage, car il était accoutumé d'être toujours bien vêtu et, pour lui, un costume neuf n'était pas une affaire. Seulement, avec tous ces curieux qui les entouraient, il n'osait pas lever les yeux sur sa fiancée ; alors le temps lui durait plus qu'on ne saurait le dire.

Cependant la veuve, qui, du coin de la fenêtre, plongeait son regard dans la cour, se sentit positivement outragée de voir quelle maigre pelisse de poil de chèvre pelée la future belle-mère de son fils avait mise sur ses épaules, de telle sorte que tout le monde voyait qu'elle n'avait rien de plus beau à se mettre. Agacée au delà de sa patience, elle fit signe à la femme du bedeau d'aller dans sa chambre prendre une fourrure plus convenable et d'obtenir que la bûcheronne allât cacher son vilain manteau dans le cellier. Le soir, avant de partir, elle referait l'échange.

La femme du bedeau alla chercher la fourrure et s'avança dans la cour, souriante et jaune comme une primevère. Les portes de son cœur étaient ouvertes en grand pour cette créature belle et méritante, que l'adversité seulement rendait pillautouse ; elle ne savait comment parler sans l'outrager :

« Katell vous envoie ceci, de crainte que vous n'ayez froid... »

— Merci, mais je ne le crains pas. »

Épanouie de la prévenance, elle souriait à son tour.

« Si j'ai pris ma vieille pelisse, c'est seulement à cause de ceci... »

Et elle montra qu'en dessous son corsage était si vieux que le velours n'avait pas tenu partout

aussi bien qu'il aurait fallu. La femme du bedeau endurait une crucifixion :

« Elle insisterait pour que vous la portiez cependant », dit-elle à voix basse avec un regard si intense qu'on devinait son cœur ouvert à deux grandes portes et que l'autre comprit affreusement tout. « Je vous en supplie... dit la femme du bedeau dans un souffle, et son cœur était comme un fruit ouvert, éclaté au soleil de la bonté... pour le bonheur de votre fille et de votre nouveau fils. »

Elle fit l'échange des vêtements et recula :

« J'emporte votre pelisse dans ma propre maison, dit-elle, et vous la rendrai ce soir, de la sorte nous nous reverrons. »

A chaque mot elle faisait un pas en arrière et s'éloignait ainsi tout doucement, sans cesser de regarder, car c'était une de ces femmes qui ne peuvent se décider à tourner le dos à personne.

* * *

Les invités du couronnement arrivaient de plus en plus nombreux, et bientôt on annonça que les chariots des Collines apparaissaient dans le tournant. Un grand biniou gonfla sa panse de daim, vert comme un nid de mousse, livra au vent des rubans cyclamen et commença de piauler. Et si aigre était ce son qui perça l'atmosphère qu'il semblait que tout le lait de la ferme dût tourner aussitôt ; mais si frais, si fort et si joyeux en même temps que chacun y reconnut l'ouverture de la fête.

Dans la grande salle, la mariée se leva, aussi

fine qu'une fougère dessinée par le gel, tandis que, dans la porte, la fille du maire des Collines, debout dans son propre nom en lettres rouges et bleues, les deux mains éloignées du corps pour tenir sa robe épanouie, se dressa comme un pavot d'or.

Ici comme là-bas, cette robe fit taire tous les bruits.

Toutes les prunelles des notables et des invités coururent à l'or et s'y collèrent comme la limaille de fer contre un aimant. La salle se vida si bien de toute pensée que l'élégant garçon de la Rivière Froide se sentit libre enfin de lever les yeux sur son amour, et il semblait à tous que le temps se fût alors arrêté.

Et la salle tout entière se trouva remplie de désirs.

Une minute seulement...

Un long siècle de minute qui avait duré autant que la vie du monde et moins de secondes qu'un soupir, car les mots qui mesurent le temps sont fous.

Mais cela avait suffi pour détruire la paix.

Et la femme du bedeau entendit les cœurs crier de soif.

Et ils étaient comme des fleurs rouges sous la plénitude ardente du soleil.

* * *

Les enfants, étonnés du silence, étaient retournés à la table des gâteaux. Le bruit de leurs querelles vint rompre le charme étrange.

Les fleurs de cire furent posées en couronne au front de la jeune fille, en bouquet sur sa gorge, et en guirlande le long de sa robe. Les hommes du cortège ornèrent leur gilet, et partout tintaient des rubans avec des petits grelots. Le vin commença à couler, les verres hautement brandis lançaient des éclats rouge et jaune. Les rires fleurissaient sur toutes les lèvres, les compliments volaient comme des oiseaux très joyeux. Plusieurs avaient assez faim pour manger des saucisses ; beaucoup d'enfants, dans la presse, laissaient tomber leurs gâteaux et, pour les pieds qui les trouvaient, c'était comme d'écraser des taupes. Le désordre devenait énorme, bien que la fête fût à peine commencée ; mais, pendant la messe, les femmes de peine auraient le temps de réparer tout ce carnage du matin.

Quand le cortège se forma, il y eut un peu de flottement, car on se demandait qui pourrait aller avec la fille du maire.

La femme d'un cadet de la Feunteun Yen, presque aussi riche et puissante que sa belle-sœur, après un coup d'œil à son mari, appela son fils et lui indiqua du menton ce qu'il devait faire. Le jeune garçon, intimidé, resta en face de l'enfant porteuse d'argent qui, timide elle-même maintenant que son rôle était terminé, n'osait lui tendre la main. Il fallut que sa mère, saisie d'une auguste fierté devant le désir des gens de la Feunteun Yen, conduisit sa fille vers le jeune garçon que sa propre mère poussait à l'épaule. Les deux femmes, par-dessus la tête de leurs enfants, échangèrent un salut cérémonieux et réservé, qui du moins

parut tel aux yeux de la foule ; mais elles avaient eu le temps de lire dans le regard l'une de l'autre leur approbation mutuelle, et, quand les deux adolescents s'éloignèrent, chacune d'elles en pensait long.

Rien de tout cela n'avait été perdu pour la veuve, qui se sentait devenir comme folle en elle-même depuis qu'elle avait vu cette robe d'or monnayé. Il lui semblait à chaque instant que son sang-froid allait lui échapper, que le difficile sourire qu'elle commandait à sa bouche la trahirait ; que, d'une minute à l'autre, elle allait se mettre à crier d'arrêter la fête, qu'elle refusait son consentement. Elle essayait de se rappeler les conseils du prêtre, elle voulait encore tenter de boire le calice amer, mais elle ne savait si elle en aurait la force.

Cependant le cortège s'était formé et commençait, entre les haies, à rouler vers le village un fleuve de soie et de chansons. La demeure se vida. Les femmes de peine restèrent à la grande barrière pour voir les dernières robes et entendre encore les chants ; elles avaient du temps devant elles pour mener leur travail sans hâte. Quelques valets étaient restés pour le service des étables, ils menèrent des poulains au pâturage, dégagant une écurie pour les chevaux des invités ; il y fallait mettre de la litière fraîche. Tout cela se faisait sans bruit et les poussins, rassurés, recommencèrent à sortir de derrière les cailloux, tout craintifs comme après un orage.

La femme du bedeau se trouvait seule dans la grande salle. Elle était restée en arrière pour emporter la pelisse en poil de chèvre que personne

ne devait voir ; en suivant le cortège de loin, elle pourrait la glisser au passage dans sa maison et se hâterait ensuite pour rejoindre la foule. Avant de partir, elle pensa à fermer les contrevents, afin que le soleil qui s'annonçait chaud ne vienne pas détruire la fraîcheur dont tous, au retour, auraient un tel besoin. Elle éprouvait un grand repos du calme de la pièce et, une fois les volets clos, se trouva plongée dans un vaste silence et des ténèbres sercines, dans lesquels son esprit flotta, paisiblement épanoui comme la feuille d'un nénuphar sur un étang calme. Elle tâtonna vers le siège de droite, près de la cheminée, où elle avait déposé la pelisse, et se dirigeait enfin vers la porte, lorsque, soudainement, le bruit d'un long et horrible sanglot la fit tressaillir.

« Oh ! Qui pleure ici ? » demanda-t-elle à voix basse, toute sa secourable bonté en éveil et prête à remettre son départ afin de consoler cette grande douleur.

Mais elle ne vit personne.

Après qu'elle eut ouvert les volets et constaté sa solitude ainsi que l'aspect normal de toutes choses, elle allait se rassurer quand il lui parut, et elle en éprouva une horreur profonde, il lui parut qu'une partie du coffre de Gaud prenait tout à coup une sorte de netteté brillante. Or à peine commença-t-elle à le fixer avec un étonnement plein d'effroi, qu'elle vit plusieurs gouttes d'eau rouler dans les sculptures et s'immobiliser dans les creux, émettant une luisance aiguë. Cette lueur traversait son œil pour venir s'inscrire par delà sur la substance même de son esprit. Avant qu'elle

ait pris nettement conscience de ce qui venait d'arriver, tout s'effaça, ne lui laissant qu'une grande perplexité.

« Je n'aime pas beaucoup ce que je viens de voir, pensa-t-elle en passant la main sur ses yeux, comme pour les ramener de force dans le réel, je n'aime pas beaucoup cela... »

Elle jeta la pèlerine sur son bras et sortit de la pièce. Dans le couloir, des plateaux, prêts à être portés sur les tables, montraient les gâteaux de riz avec leurs joyeuses torsades et leurs étoiles à cinq branches. A cette vue, ses os tremblèrent.

« Il a été cuit sur du bois déraciné et a déjà voulu engloutir deux enfants. Oh ! je voudrais ne plus rien voir et ne plus rien penser. »

Et elle se mit à courir à travers les poussins jusqu'au porche, pour le plus grand dérangement du charretier, et de Marjep appuyés contre le tronc du sureau.

Sous les ombelles du sureau, l'ombre et le soleil se mouvaient sur les dentelles amidonnées, les rubans bleus, le tablier rose, les guirlandes d'églantine brodées en soie, et la frange de croissants d'or minuscules qui bordaient les larges manches de velours de la jeune fille. Elle promettait à Jili par serment de lui conserver toutes ses danses, de ne pas commencer le bal avant qu'il n'ait fini son travail et terminé sa toilette ; ce qui serait long, disait-il, car Dieu sait si présentement il était crassoux ! Sans compter qu'il allait encore s'envoyer tous les cochons, pour en décharger le petit bossu qui s'était déjà rasé et, étourdimement, avait enfilé une chemise blanche. Non, on ne pouvait

exiger que le petit bossu aille aux cochons, maintenant que sa chemise blanche était enfilée, et encore moins qu'il l'ôtât pour la remettre après ! car, rien que pour l'avoir passée une fois, elle était déjà plus qu'à moitié chiffonnée.

Ils riaient doucement et se sentaient gentils comme le sont les gens heureux ; ce serait une vraie joie de se priver de plusieurs danses pour sauver la chemise blanche du petit bossu.

La femme du bedeau, qui avait capté le rire au passage, se ralentit pour respirer ; elle aurait aimé rester là un petit peu : elle avait toujours si grand besoin de lumière et de rires pour se fortifier !

Mais les cloches de l'église sonnaient en grand et tout ce que, depuis douze heures déjà, elle sentait se lever de terrible lui donnait une extrême envie de prier.

* * *

Les gens du village qui regardaient passer le cortège étaient forcés de remarquer que, pour donner la main au fils du cadet de la Feunteun Yen, la fille du maire des Collines avait dû laisser tomber le bord de sa robe sur le côté droit. De la sorte, il était facile de voir que, si le prénom de laine bleue demeurait entièrement visible, le nom de famille de laine rouge se trouvait caché, à la fois par la robe et par la jambe du jeune garçon qui marchait soigneusement à son pas. Le fait que ce jeune garçon de la Feunteun Yen effa-

çait ainsi, par sa seule présence, le nom de famille de la fille du maire des Collines était d'une haute signification et si facile à comprendre que, de toute la foule rassemblée là, les deux enfants étaient vraiment les seuls à ignorer ce qui les attendait fatalement. Cela paraissait si indiscutable qu'il n'était même pas la peine d'en parler ; le temps, en coulant, ferait la chose.

Pour l'instant, la fillette commençait à gravir le parvis, et le vent déployait autour d'elle l'éventail de soie et d'or qui la faisait comme un papillon trop beau et inconscient. Et de voir cet or monnayé battre au vent qui déplaçait les fronces épaisses de la robe, découvrait de nouveaux plis brodés de nouvelles pièces d'or qui valaient un champ, une futaie d'un bon âge, le plus beau des taureaux primés ; quand vous aviez remarqué une rosace qui aurait payé huit paires de bœufs, un peu de brise frisante montrait de quoi construire l'étable ; mais vous n'aviez pas eu le temps de compter combien de mangeoires on pouvait ajouter que, pour peu que le vent tournât et déployât dans l'autre sens les plis de la soie, c'était la ferme entière avec ses toits d'ardoises... Mais pourquoi d'ardoises, après tout ? Il semblait bien, décidément, que sous les toits de chaume on ne perdait pas son temps non plus.

De la sorte, tous les principes des gens de la Rivière Froide se trouvaient ébranlés, ils commençaient à se repentir des notaires, à regretter leurs billets, et pensaient qu'on pouvait bien de temps en temps atteler avec des ficelles, quand on savait pouvoir s'offrir en échange de telles com-

pensations. Enfin, cette robe levait partout une telle effervescence que tout homme sensé aurait dû prendre sur lui de faire mettre l'enfant en prison, comme révolutionnaire, séditeuse et trouble de la tranquillité publique... Et elle fut cause que la grande Katell de la Feunteun Yen, en montant le parvis, prononça en elle-même les premières paroles de malédiction contre ses enfants : cette belle-fille pauvre et son fils imbécile qui l'avait choisie.

Elle prononça les paroles, mais tout bas, et personne encore ne savait les choses qu'elle gardait dans son sourire. Il n'y avait que la femme du bedeau, qui avait précédé tout le monde dans l'église par une petite porte et qui essayait de calmer son angoisse en priant.

La mariée, à sa place maintenant, regardait son beau livre ouvert. Elle ne lisait pas, car elle priait trop ardemment et pour des choses qui n'étaient pas marquées sur le livre. Dans la messe de mariage, il n'y a pas de prière spéciale pour le cas où la mère de votre mari ne vous aime pas et que vous êtes si pauvre que jamais vous ne pourrez parler haut dans la maison où vous devrez vivre.

Personne ne peut deviner par quel chemin la vie se déroule, pourquoi elle était assise à côté de l'élégant garçon de la Feunteun Yen, ni comment il l'avait voulue pour femme, alors qu'il était tellement visible que la place aurait convenu à la petite fille en robe d'or, dans trois ans d'ici. Dieu ! comme elle sentait que, depuis qu'avait paru cette petite fille si riche, la journée était devenue mauvaise pour sa belle-mère. Elle soupira. Il fallait attendre la fin des repas et des danses ; quand tout

le monde serait parti, peut-être commencerait-elle à être heureuse...

Elle regardait de temps en temps celui qui était maintenant son mari ; mais lui, parce qu'il était dans son propre village et avait toujours eu tant d'argent, cela lui était bien égal d'être dans une fête au milieu de mille personnes. Lui, il commençait à être heureux dès maintenant.

La messe se terminait. Les chants remplissaient la nef et il semblait qu'on pût sentir combien l'air en était agité. Les sons venaient se briser contre les larges poutres de bois, taillées à la hache dans des chênes immenses, et que des gueules de crocodiles à grandes dents, surgies des murailles, mordaient aux deux bouts. Leurs yeux étaient candides et ne montraient point de férocité, mais la juste conscience que la solidité de l'église reposait sur leur courage.

« Ne craignez rien, disaient tout au long de la nef les yeux des horribles lézards, regardez comme nous avons la bouche grande et la dent solide. »

On n'avait d'ailleurs pas perdu de temps à les polir et ils étaient tous à facettes brutales, suivant les caprices des couteaux, avec des gencives plates et des lèvres longues comme des coquilles de moules. Ah ! les fiers monstres ! domptés et dociles au service de Dieu.

La jeune Roussie les adopta aussitôt et se plut à penser qu'elle prierait désormais sous leur garde. Les Bûcherons des Collines n'avaient point si riche église, seulement de la peinture bleu vif qu'ils avaient répandue partout en dedans de l'édifice,

avec, d'un côté, un soleil orange à rayons bordés de rouge de plusieurs mètres de tour, et, de l'autre, une grande lune jaune pâle. De la sorte, avec l'hostie dans l'ostensoir, on pouvait voir d'un seul coup d'œil tous les rois du ciel en même temps, ce qui ne pouvait se faire nulle part ailleurs et facilitait la prière.

Tout près d'elle, la jeune femme pouvait admirer la châsse d'une Sainte de l'endroit, sous un globe de verre, une douce tête de mort, couronnée de myosotis en velours bleu pâle, de boutons de roses en satin fané. Les dents brillantes, que les siècles avaient détachées, étaient cousues en éventail sur un carton tendu de soie blanche. A la suite de quelques secousses, dues aux époussetages du sacristain, la couronne avait un peu glissé d'un côté, le crâne en prenait un aspect étrangement féminin et frivole, propre à ébranler sérieusement les nerfs d'un étranger peu accoutumé à ces choses. Mais la jeune femme ne se troublait pas devant les restes de cette créature simple et douce, qui avait su acquérir de grandes vertus et demeurait bienfaisante, par delà la mort, aux gens de la Rivière Froide.

Puisse-t-elle lui être secourable tout à l'heure !...

Oh oui ! Car, en ces instants où la cérémonie religieuse s'achevait, Gaud se sentait lourde d'un nouveau souci.

Il était accoutumé ici que la mariée s'enfuie après la messe et se cache dans quelque maison, afin que toute la noce puisse s'élancer à sa poursuite ; il en résultait un grand amusement. Par malheur, ne se mariant pas chez elle, elle ne connaissait ni les demeures, ni les gens, et il lui

paraissait que cette course, dans de telles conditions, serait difficile.

Par égard pour sa nouvelle famille, elle n'aurait pourtant pas aimé faire figure de sotte et se sentit accablée d'appréhension quand Ener lui fit signe de se lever. Hélas ! le moment était donc venu.

Par la porte ouverte, la lumière entrant du dehors bondissait en écume blanche, traversée de glaives couleur de Saint-Esprit. A droite et à gauche de ce torrent, les sombres battants s'écartaient comme une écluse magique ; elle pensait qu'un grand moulin, mû par la force du soleil, allait commencer de moudre pour eux, jour après jour, la nouvelle farine.

L'air s'emplissait maintenant des rumeurs de la place, un son puissant, étale et long comme la mer, dominé de haut par les binious qui, en prévision de la sortie, cherchant à se mettre en mesure, criaient en tous sens à la façon des goélands qui se battent autour d'une épave. La peur lui revint tout à coup de cette foule à travers laquelle il allait falloir s'élancer pour cette course étrange.

Les voilà sur le parvis ! Les binious, soudainement d'accord, percèrent le ciel d'un long glapissement en vrille et se mirent, en sourdine, à bourdonner comme des abeilles. C'étaient des sons de grand vent et d'espace, qui déplaient des horizons sans fin. Quelques sabots déjà commencèrent à claquer sur les dalles, et personne, dès maintenant, ne serait plus tout à fait soi-même avant le lendemain.

Le cortège était formé et se préparait à descendre la principale rue. Avec une angoisse croissante,

Gaud regarda autour d'elle, cherchant vainement une aide; mais elle ne voyait que des visages inconnus et assez effrayants, des femmes qui attendaient la danse, que la curiosité des nouvelles robes avait mises hors d'elles-mêmes, et de grandes gueules d'hommes, de grandes gueules brûlées, béantes de joie, dont beaucoup avaient déjà bu. Elles les sentait tous, jusqu'aux enfants les plus petits, prêts à courir sur sa trace, à qui l'attraperait le plus vite, mais personne, certes, ne pensait à l'aider.

Personne ne pensait qu'elle, qui était la grande fêtée de ce jour, pût avoir besoin d'aide. Et chaque fois qu'elle essayait de faire glisser ses doigts d'entre les doigts d'Ener, chaque fois qu'elle essayait de dégager son bras, il resserrait davantage son étreinte et la tenait plus ferme.

C'est ainsi qu'ils avançaient, au milieu des rires et d'une animation grandissante, et descendaient vers le champ de foire, quand ils virent déboucher au fond de la place, comme un ouragan, le grand Iaou qui avait dû, encore une fois, casser son collier.

« Bravo ! » cria le marié joyeusement.

Il n'était jamais si content que de voir son chien s'échapper; il l'enfermait rarement et toujours à contre-cœur; rien d'ailleurs ne pouvait lui faire plus de joie, aujourd'hui, que de l'avoir à son côté. S'il avait pu en faire à son goût, il l'aurait plutôt emmené à l'église et, pendant toute la messe, l'aurait gardé là, tant il était sûr que Dieu aurait aimé un si franc compagnon. Heureusement, il pourrait terminer la route avec eux.

« Regardez-le ! » criait-il, ravi, pendant que l'animal, qui progressait par bonds énormes, grandissait à vue d'œil.

Déjà les gens s'écartaient pour lui laisser le passage, car, si partout on l'admirait, partout, il faisait naître une grande crainte. A ce moment même, la voiture d'un retardataire débouchait sur la place, dans un grand fracas de galop et de fouet. De ses roues, elle sembla cueillir le chien et lui faucha les pieds. Il demeura couché en travers du chemin, comme un tronc d'arbre, et tout le monde était frappé de stupeur. Jamais on n'avait pensé qu'il serait arrivé un accident à ce grand chien-là.

Il y eut un désarroi énorme. Les mariés volèrent vers lui et c'était affreux de voir avec quel étonnement le pauvre animal tentait de se traîner sur le sol. Mais qu'est-ce qui arrivait donc là, qu'il ne pouvait plus courir ?

« Oh ! on va te guérir », disait Ener désolé et qui, penché sur lui, le regardait bien dans les yeux. Car les animaux sont ainsi que, tant qu'ils sont bien portants, ils ne peuvent supporter le regard de l'homme; mais que, dans de grandes angoisses comme celles-là, c'est surtout avec les yeux qu'on les fortifie et qu'on les calme.

Avec l'aide de Gaud, Ener fit un pansement autour des pattes blessées. Ils avaient complètement oublié leur noce, mais les gens n'en éprouvaient nul étonnement et préféraient les voir s'occuper eux-mêmes de leur chien qui les avait toujours effrayés : jamais ne se laissait-il toucher par personne et nul ne se risquait à l'approcher, tant

on sentait qu'il aurait la dent dure pour des étrangers.

Enfin, on apporta une charrette à bras remplie de foin et, comme le vétérinaire, invité, serait certainement présent au repas, il n'y avait plus à s'inquiéter davantage, mais seulement à prier un des hommes de partir devant, en poussant la charrette très doucement.

Après la grande émotion qu'ils avaient eue de croire leur chien mort, les mariés se sentaient si délivrés et si contents de penser qu'on pourrait le guérir, qu'ils reprirent avec un bonheur accru leur place à la tête du cortège. Ener cria joyeusement l'ordre de se remettre en chemin, mais, au moment où les sonneurs reprenaient leurs instruments, il lui fallut s'apercevoir que la mariée n'était plus là !

Gaud avait bien calculé la minute exacte de sa fuite. Juste pendant cette détente qui avait suivi le départ du chien. Personne, parmi ceux qui la virent s'écarter doucement, ne soupçonna ce qu'elle préparait, car elle eut grand soin de ne pas courir, mais commença de glisser dans la foule à reculons, sans cesser de sourire et de parler. Or elle fut en parfaite sécurité tant que ses mouvements furent ainsi, lents et d'apparence indifférente. Mais, dès qu'elle se crut suffisamment écartée de la foule et eut précipité le pas, elle entendit une grande clameur et sut que toute la noce s'élançait derrière elle.

Alors commença une fuite en zigzag à travers les cours et les ruelles et, ses pieds de dévaleuse de landes la portant avec une grande légèreté, elle filait comme un flocon d'écume poussé par le vent de la mer.

Pour Aziliz la très déshéritée, le soleil de ce jour s'était levé noir, tout comme celui d'hier et celui de demain, et tous les autres soleils noirs qui la réchaufferaient jusqu'au moment où la lumière de Dieu brillerait sur son esprit. Mais alors elle serait en Paradis, et ça lui serait bien égal d'avoir été aveugle toute sa vie.

Oui, c'était tout de même trop dur d'être seule ici, à entendre les cloches sonner, à écouter monter les rires et les clameurs des gens du village, et de l'autre village aussi qui s'était réuni à eux pour la première fois. On disait qu'ils étaient descendus avec, à leur tête, une fille en robe d'or. A quoi cela pouvait-il ressembler ?

Et la mariée ?...

Non, ce n'était pas assez de tenir dans sa main cette feuille de fougère verte que la petite Lilinic lui avait cueillie sur le mur. Cela ne lui montrait pas bien à quoi ressemblait une mariée tout entière en fougères de perles blanches. Oh ! combien certains jours qu'elle était ainsi seule et que les gens riaient au loin elle souhaitait que Dieu la prenne dans son Paradis : « Je voudrais que ma robe de Paradis soit en fougères de perles, puisqu'ils

disent tous, ce matin, que c'est si beau à voir. »

Elle tâtonna jusqu'à la porte ouverte pour mieux sentir le soleil, et elle ne cessait de caresser la fougère verte; mais sa solitude devenait tellement insupportable qu'elle ne put se tenir d'appeler son chat.

« S'il ronronnait à mes côtés, je ne serais pas si seule », pensa-t-elle tout haut.

Mais le chat ne vint pas. Car c'était une habitude du chat d'Aziliz d'aller au café les jours de fête, il savait que les servantes étaient trop occupées pour bien fermer les portes. Il s'absentait donc une heure ou deux, pour revenir avec un ventre complètement rond.

« Il va encore faire des dégâts », dit-elle tout haut d'un air confus : elle savait bien que, parce qu'il appartenait à une aveugle, les gens en passaient beaucoup à son chat, et qu'on ne le battait pas moitié autant qu'il le méritait.

Elle s'adressait ainsi à son armoire ; lorsqu'elle se sentait aussi seule qu'aujourd'hui, elle était forcée de parler assez haut et principalement avec son armoire. Puis elle prit la feuille de fougère à témoin de l'ennui qu'elle avait de savoir son chat au café et de penser qu'elle ne saurait jamais, jamais de son vivant, à quoi ressemblait la robe de la mariée.

C'est à ce moment qu'elle entendit dans la rue des pas précipités et qu'un grand souffle passa à côté d'elle.

« Ma bonne femme, suppliait une voix haletante, dites-moi, je vous en prie, où pourrais-je me cacher ?

— Je ne sais pas qui vous êtes, dit Aziliz, et je regrette de ne pouvoir vous répondre, mais je suis

une aveugle, alors je ne sais pas comment on se cache.

— Une aveugle ! dit la voix, apitoyée. Vraiment, vous y voyez tout noir ?

— Dame oui ! comme vous dites, tout noir et rien d'autre chose. Je suis toujours dans un grand noir.

— Toujours dans un grand noir ? en vérité ! Ah ! si je pouvais me cacher chez vous, personne ne me trouverait.

— C'est bien possible, dit Aziliz, je ne saurais pas vous répondre pour cela ; mais, si vous voulez entrer dans ma maison, je ne peux pas vous en empêcher, et j'espère que vous ne me voulez pas de mal, car je ne saurais pas me défendre.

— Je ne vous veux aucun mal, bien sûr ; mais c'est vous, au contraire, qui pouvez me faire du bien, car je commence à être fatiguée... et vous entendez comme ils crient ?

— Oui, dit l'aveugle, c'est une grande noce qui se passe aujourd'hui. On dit qu'il y en a qui sont venues avec des robes d'or ; mais peut-être que ce sont des menteurs qui ont parlé ?

— Non, c'est vrai, dit la jeune femme qui s'appuyait, haletante, contre le mur ; la fille du maire a une robe en or.

— Je me demande comment ça fait ? dit l'aveugle en hochant la tête. Et ça ? Elle brandit la fougère verte. C'est y vrai, puisque vous l'avez vue, que ça ressemble à la mariée ?

— Quoi ?

— Oui, c'te feuille-là ? de fougère qu'ils disent, en perles blanches qu'elle est, paraît-il, et belle

comme Dieu, qu'y disent core. J'aimerais voir ça ; si j'avais des yeux, je le verrais.

— Mon Dieu ! dit la jeune femme, voyez-vous donc si noir que vous ne voyez *rien*, et pas même moi ? »

Car, bien qu'elle sût qu'une aveugle n'y voyait pas clair, elle n'avait pas imaginé encore qu'on pût ne pas la voir, elle...

« Avez-vous vu la mariée ? » cria un des premiers poursuivants qui commençaient à débouler dans la rue.

Mais l'élégant garçon de la Feunteun Yen, tout en courant, lui dit :

« Tais-toi donc, c'est une aveugle. »

Et ils passèrent rapidement, la foule roulait derrière eux.

« Dieu ! pensait la jeune femme, qui aurait pu croire que le noir qui est dans la vue d'une aveugle me protégerait si bien ! Et pourtant cette maison est aussi claire qu'une autre. C'est étrange, ajouta-t-elle, je l'ai senti tout de suite, et eux l'ont tous éprouvé, comme si j'étais absente d'ici. » Elle commençait à respirer et prenait plaisir à voir tous ceux qui étaient lancés à sa poursuite s'époumoner, alors qu'elle était en paix.

« Pourquoi court-on ? dit l'aveugle, je ne sais pas ce qu'ils veulent dire avec la vitesse et la lenteur ; mais je ne crois pas que je courrais, même si j'avais des yeux, car ceux qui ont euru soufflent comme des chiens.

— Ils courent pour attraper la mariée qui leur échappe de plus en plus en ce moment ; car, en courant devant eux, ils reculent d'elle.

— Ah ! dit l'aveugle, je voudrais bien la voir passer ! et elle tendit la fougère verte de nouveau. Vous ne m'avez toujours pas dit s'il est vrai que la robe...

— Mon Dieu ! dit la jeune femme, est-il possible que vous n'ayez pas compris que c'était moi, la mariée, qui suis ici pour me cacher dans le noir de votre vue ?

— Quoi ! la mariée est ici !... C'est vous qui êtes la mariée ? — Elle se leva avec agitation. — Et la robe alors... Où est la robe ? Qu'est-ce que vous en avez fait ?

— Elle est sur moi, dit la jeune femme, depuis ce matin elle me recouvre, de mes épaules jusqu'à mes pieds.

— ... La robe est ici ! Est-ce possible ? Donnez, que je la touche... Je demandais de mourir, ce matin, pour voir en Paradis à quoi ressemblait cette robe. Comment croire que la mariée serait entrée chez moi aujourd'hui ? »

Elle pleurait d'émotion violente, mais son visage rayonnait de joie. Gaud avait rassemblé les plis de l'étoffe, lui mit entre les mains un grand bouquet de fougères de perles et les doigts tâtonnaient comme des papillons éblouis...

« Voilà la plus belle », dit soudain Aziliz avec une grande netteté.

Elle touchait en effet la fougère principale, où les perles les plus brillantes étaient rassemblées.

« C'est lui qui vous a donné cette robe ? Il est si riche !

— Non, beaucoup d'autres choses, mais pas la robe. »

Et, comme tous les secrets peuvent être versés dans une aveugle comme dans un puits, elle dit comment les morts des Collines avaient donné leurs vieilles couronnes.

« C'est bien à eux ! Je comprends que ce soit aujourd'hui une grande fête, puisque tout le monde s'y est pareillement mis. »

Cependant on n'entendait plus aucun bruit, et Gaud pensa que les invités devaient être bien en peine.

« Il vaut mieux que je me livre moi-même, car ils doivent tous avoir très faim. Mais je vous invite et vous emmène avec moi, car vous m'avez rendu un grand service. »

Elles sortirent donc toutes deux et s'avancèrent vers la place, où les vieux, qui attendaient, se mirent à les acclamer. On envoya des gamins rassembler les poursuivants, qui revinrent dépités et haletants. Tous éclatèrent de rire quand ils surent ce qui était arrivé, et, pendant qu'ils essuyaient leur front en sueur, pensaient que, si le marié n'avait pas eu la gloire de trouver son épouse lui-même, il en acquerrait davantage encore d'avoir su en choisir une si avisée. Mais lui semblait saisi et comme effrayé.

« Tu me fais peur, dit-il en approchant. La première fois, tu t'es sauvée en te mêlant à nous et, aujourd'hui, tu nous échappes en te cachant dans les ténèbres d'une aveugle. Dieu ! je me demande ce qui arriverait s'il te prenait envie de t'enfuir pour de bon ? »

Son visage s'éclaira enfin et, se tournant vers la foule, il cria d'un air fier et glorieux :

« Mah ! Si un jour elle se sauve pour de bon, vous pourrez tous dire que je suis un garçon malheureux, car je pense qu'alors nous ne la retrouverons jamais ! »

Il commença à rire le premier, toute la noce se mit à s'esclaffer et la joie ne pouvait finir.

Cependant, le cortège s'organisait pour le retour et, la mariée désirant que l'infirmes fût traitée avec honneur, celle-ci fit le chemin soutenue d'un côté par le fils du cadet de la Feunteun Yen et, de l'autre, par la fille du maire des Collines Brûlées, qui avait une robe en or ; à quoi tout le monde connut dans le village que l'aveugle avait aujourd'hui son plus beau jour !

DEUXIÈME PARTIE

LE GRAND JABADAO

Maintenant que la noce était en chemin, Katell Dalenn, qui, avec quelques notables très âgés, cheminait à petits pas à la queue du cortège sans s'inquiéter de voir s'augmenter la distance, Katell, en elle-même, se désolait. Vraiment, elle avait beau souhaiter d'être bienveillante, on ne pouvait se dissimuler à quel point était impolie la façon dont sa belle-fille s'était fait chercher si longtemps, ni combien osé et immodeste d'être venue se livrer toute seule par la suite. Non ! la crainte de mettre tout le monde en retard ne pouvait excuser cela. Ah certes ! on ne saurait l'oublier, ni le pardonner de sitôt.

Cependant, à un croisement de la route, la veuve et ses compagnons montèrent dans un char-à-bancs orné qui les mena grand train, par un raccourci. Il lui fallait arriver à la ferme avant les mariés et procéder au rite de l'intronisation, faute de quoi personne ne pouvait mettre les pieds dans la maison. Cette cérémonie a lieu rarement. Elle n'a sa raison d'être que dans les cas exceptionnels où la noce a lieu chez le marié et que la jeune femme vient partager la vie et le commandement avec sa belle-mère. Mais, pour rare qu'elle soit, elle est

prévue au protocole et les détails en sont réglés avec soin. Dans ces cas-là, il vaut mieux, d'ailleurs, que le beau-père soit vivant, car c'est lui qui intronise sa belle-fille, et il semble que cela lui coûte moins qu'à sa vieille femme ; mais, ici, l'hermine étant venue, c'était à la veuve que ce devoir incombait.

Elle entra donc dans la grande salle, avec les notables qui pouvaient être témoins à titre honorifique. Sur la table étaient préparés la bouteille de vin et les trois verres qui devaient servir au rite.

Quand le cortège entra dans la cour, la musique redoubla et le marié s'arrêta devant la porte, que la jeune fille franchit seule. Sa belle-mère servit alors les trois verres de vin, en offrit un à sa belle-fille, prit l'autre, le troisième restant sur la table. Les deux femmes se saluèrent, choquèrent leurs verres et burent en face l'une de l'autre.

Le marié attendait à la porte avec ses amis, qui l'entouraient. Il ne pouvait franchir le seuil de sa propre maison avant que sa jeune épouse ne le vienne prendre par la main et, lui ayant offert le vin, le fasse entrer à sa suite. Cela montrait que, dorénavant, il lui abandonnait la charge de ses biens, et qu'elle serait toujours la maîtresse dans la maison, lui demeurant à ses ordres pour tout ce qui touchait aux affaires du ménage sous le toit.

Or, tandis que Gaud, tremblante, buvait les quelques gorgées qu'elle était forcée de boire suivant les rites, la veuve endurait une sorte de martyre de voir son fils attendant sur le seuil, sans avoir le droit de pénétrer chez lui, avant que

cette « rien du tout de fille sans argent » ne lui en donnât l'autorisation. Oui, son riche enfant, au milieu de ses biens, ne pouvait entrer dans sa propre demeure sans le consentement de cette minable gueuse dont la vache n'avait qu'une corne ! Sa seule consolation était de penser que, si le pauvre petit, à l'instant même, attrapait une insolation en restant ainsi dehors, personne ne pourrait dire que ce ne serait pas la faute de sa belle-fille !

Quand la jeune femme vint le prendre par la main pour lui faire franchir le seuil, il sembla aussi comblé qu'un miséreux à qui l'on offrirait toutes les richesses du monde. Hélas ! en vérité, c'était plus que Katell n'en pouvait supporter, et maintenant qu'ils étaient devant la table, droits et immobiles en face l'un de l'autre, buvant une gorgée du vin selon le rite, ils étaient si manifestement unis qu'elle fut forcée de prononcer, dans le secret d'elle-même, les paroles contre son cœur.

* * *

Le moment était venu de gagner le champ où le repas était préparé. Le petit enfant qui tenait un sac et attendait, assis sur la racine d'un saule, se leva quand il entendit la musique approcher. Plusieurs aides de cuisine achevaient en hâte la décoration des tables et posèrent une gigantesque soupière blanche devant la place de la mariée. Le petit enfant défit le lien de son sac et en sortit

deux pigeons attachés par les pattes ; les aides de cuisine s'exclamèrent, car ils étaient aussi purs que des colombes. Ayant aidé l'enfant à les délivrer, elles laissèrent les oiseaux essayer leurs ailes engourdies et, quand elles les jugèrent assez réveillés pour fournir un long vol, elles les plongèrent rapidement dans la grande soupière vide ; puis, le couvercle étant refermé, se réjouirent de les entendre battre des ailes à l'intérieur.

« C'est leur bonheur qui est dedans, entendez-le battre, comme il est vivant et souhaite de s'élancer ! »

Puis la cuisinière principale prit une grande branche de pommier en fleur, qu'un valet venait de cueillir après avoir choisi, entre cent arbres, le mieux épanoui. Elle la brandit à deux mains, comme un porteur de croix, et les aides de cuisine, formant cortège, la suivirent en disposant les plis de leur tablier avec élégance. Ainsi s'avancèrent-elles à travers le champ.

Les mariés venaient de leur côté, avec leurs musiciens et tous leurs invités derrière eux ; chaque galant tenant le parapluie de sa « connaissance » et chaque minouze ayant sa richesse marquée par le nombre de fils d'or qui cerclaient sa robe, autant que par la hauteur des velours. Les hommes montraient le mieux la leur, à la largeur du ruban de leur chapeau et à la boucle qui le tenait ; les très riches avaient ainsi des rubans beaucoup plus hauts que la calotte elle-même, de telle sorte qu'une poule aurait pu couvrir quinze œufs dans le creux ainsi formé sur leur tête et que tout le monde les regardait avec respect.

Cependant, quand la cuisinière principale fut

parvenue à la hauteur des mariés, les deux cortèges s'immobilisèrent. Il se fit de grands saluts, et, la branche de pommier étant élevée au-dessus de la tête de la jeune femme, on commença, en cérémonie, le chant qui se doit toujours chanter ce jour-là pour expliquer que, dès l'instant où le mariage est accompli, la joyeuse insouciance est morte et qu'il faut être prêt pour toutes les tristesses.

Puis les cuisinières, droites et raides, tous leurs tabliers à la parade, prirent la tête du cortège que menait la fleur de pommier, tout comme la croix et les prêtres qui conduisent un Pardon. Ainsi arriva-t-on autour des tables et la mariée se plaça devant la grande soupière, avec son marié à côté d'elle ; tous deux écoutèrent leur bonheur qui palpait dedans (et c'était une joie inexprimable d'entendre avec quelle force ce grand bonheur-là battait des ailes à l'intérieur de la soupière). Or, la jeune femme ayant posé sa main sur le couvercle, le jeune homme la regardait en silence, pour demander avec les yeux qu'elle veuille bien donner la liberté au bonheur, afin qu'il s'élance aussi loin qu'il le pourrait. Alors la mariée leva le couvercle et les pigeons jaillirent d'un seul coup, comme un grand lis tout en vie qui s'éleva aussitôt vers le ciel.

Toute la noce mit le nez en l'air pour les voir tourner en grands cercles qui s'élargissaient au-dessus des champs. Ils apparaissaient tout blancs sur un grand ciel orageux et soudain, un nuage noir étant venu devant le soleil, on les vit se cerner de lumière et filer comme des flèches à la lisière de

cette sombre nuée qui, à mesure qu'elle noircissait davantage, les montrait encore plus brillants, et si lointains, et tout remplis comme d'une espèce de charme qui fit que toute la noce se sentait dans l'affliction, par l'envie d'être ailleurs et le désir de les suivre.

Cependant, ceux qui étaient à côté de la veuve l'entendirent murmurer d'une voix très ardente et très sourde : « Noircis, noircis, noircis ! » comme si elle donnait des ordres au nuage.

Et le maire des Collines, qui était à côté d'elle, sentit comme un grand froid dans son oreille à cause du son de cette voix.

« Pourquoi dites-vous : noircis, noircis ? »

— Je commande au nuage de cacher le soleil, ces pigeons me font mal aux yeux. »

Le maire se sentit plus étonné.

« Il vous serait plus agréable de les regarder longtemps, mais il est d'un meilleur signe pour les mariés que le soleil les éclaire si fort. »

La veuve se recula un petit peu, afin qu'on ne l'entendît pas parler, et se remit, de toutes ses forces, à conjurer le nuage.

« Noircis... Noircis... Noircis ! »

Lourde et conique, debout sur une motte de terre, avec toutes ses franges de soie et de perles noires, elle semblait une grande javelle brûlée dont la pyramide de cendres brille encore de toute l'eau qui l'a éteinte.

La femme du bedeau se sentait glacée de terreur d'entendre ce lugubre chuchotement, un tel commandement au nuage était pire que treize corneilles hurlant à la Toussaint. Emportée par

sa haine du mal, elle joignit les mains en secret sous son châle et commença à son tour de prier le nuage.

« Claircis, claircis, disait-elle, claircis, claircis... »

Et elle ne savait comment imposer sa volonté au nuage, comment le gagner à son désir et que toute pensée mauvaise se trouvât chassée de l'air.

« Claircis ! Claircis ! » conjurait-elle si fort que la sueur lui perlait au front.

D'où les deux femmes étaient placées, les prairies qui descendaient vers la rivière Yen laissaient à découvert un horizon immense, et les nuages cheminant avaient coutume de changer plusieurs fois de formes avant de l'avoir traversé. C'est ainsi qu'un œil bien prévenu aurait pu, dès cet instant, constater en eux une certaine hésitation. La femme du bedeau remarqua qu'il se faisait une sorte de chaos de nuées, que de grands nuages combattants, blancs et lumineux, se dressaient derrière le soleil... Il lui parut qu'elle assistait à la lutte des bons et des mauvais anges.

« Claircis ! Claircis ! » murmurait-elle.

Et ses mains, étroitement jointes, en tremblaient. Au-dessus d'un champ de choux, traînaient des nuées orageuses plus sombres ; il lui semblait que là se trouvait inscrite la colère de Katell Dalenn, car Dieu tout seul ne pouvait inventer un nuage aussi laid.

« Claircis ! lui commanda-t-elle, que le soleil te traverse tout en long, et blanchis-toi comme des caillebottes et un drap de lit. »

A ce moment les pigeons arrivaient sur lui, en passant la crête ; un rais de soleil les fit flamber

comme des torches ; sur le noir, ils semblèrent les éclats de la soupière blanche qui aurait volé en morceaux, puis ils filèrent en dérive, comme deux églantines sur un torrent débordé... Alors, elle se sentit touchée au bras, son cavalier venait la chercher pour s'asseoir à table.

« Les miens, de pigeons, pour nos noces à ma femme et à moi, c'est sur le toit de la soue aux cochons qu'ils se perchèrent aussitôt, disait-il, et on a toujours eu avantage dans ce commerce-là. Les mères nous en font treize à la douzaine et on a toujours des acheteurs au bon moment, nous autres ! »

La femme du bedeau le suivit et, comme il tenait son parapluie, de sa main libre elle s'épongea le front. Son œil avait perdu le vol des pigeons et ne les avait plus retrouvés, et, maintenant que le repas était commencé, les deux femmes placées suivant leur rang, personne ne pouvait se douter du grand combat qu'elles s'étaient livré dans les nuages.

Le banquet était commencé, et c'était un grand repos pour tout le monde d'être enfin assis, à l'abri du soleil, avec de quoi dans son assiette. La table, bien que superbement décorée, perdit beaucoup de son éclat dès que les convives furent installés autour ; car, ici, les gens sont encore plus brillants que les objets. Quand Jili Mourrou, entre autres, vint avec quelque retard prendre place à côté de Marjep, il était extraordinaire : en velours noir avec, aux épaules et autour des bras, de fines guirlandes de roses brodées en couleurs naturelles.

Autour des tables, trois cents chrétiens commencèrent alors à piquer du couteau dans leur assiette et à plonger de grandes cuillers de fer dans le bouillon. Ils ne parlèrent pas beaucoup au commencement, à cause de la faim qui les avait frappés tout d'un coup, lorsque l'odeur de la bonne cuisine leur était arrivée dans le nez.

Puis les autres chrétiennes du service, se mirent à tourner et à courir de tous côtés avec les plats. Elles étaient les plus heureuses de toutes, à cause de la gloire qu'elles récoltaient pour leurs beaux arrangements et les sauces bien faites, et de la facilité

de parler à chaque mangeur pendant qu'il choisissait son morceau.

L'homme qui débouchait les bouteilles avait un bracelet de cuir contre la fatigue du poignet, à la façon d'un lutteur, et plusieurs verres pour juger des qualités : quand un vin lui paraissait d'un meilleur goût, il poussait un cri perçant et le faisait porter aux mariés.

Mais comment songer à décrire un tel repas ?

Les chansons commencèrent dès le second service et il n'était point une fille, point un fort valet, qui ne se promit de copier celle-ci sur son cahier, ou encore celle-là, qu'il ne connaissait pas et qui était si belle : des patriotiques, des sentimentales, ou d'autres faites pour le rire seulement ; il y avait des complaintes longues, sur des fiancées entrées au couvent, que des galants reprennent par des pièges habiles, sur des marins perdus, revenus à la mauvaise heure et qui repartent. Ceux qui ne savaient pas écrire tentaient aussitôt de les apprendre par cœur ; ils y parvenaient vite : les gens qui ignorent l'écriture ont la mémoire si forte que les autres, à côté, ressemblent à des imbéciles.

On entendait des mots de toutes façons, des galants et des sérieux ; des mots qu'on filait, le cou tordu, sous la collerette de sa voisine, ou bien par devant, en faisant tourner les sons autour de son giron pour atteindre l'oreille du convive suivant ; on les poussait d'un fort coup de langue pour qu'ils aillent loin.

« Les Parisiens ! criait une voix aiguë, les Parisiens, mes pauvres garçailles ! J pense qu'y

n's'raient pas pus bêtes que d'aut'. Seulement y n'ont jamais ren vu !

— Ah ! certes, pauvres gens, c'est ça qui leur fait du tort.

— C'est ben le vrai. Une fois, y en a un qui m'a parlé, garçon d'une banque qu'il était, au quatrième sous-sol, il dit !... Héé ! que peut savoir un tel homme qui vit sous la terre, à côté de mon garçon qui est dessus et a fait le tour entier trois fois déjà ? »

Et tout le monde hochait le menton, tout le monde approuvait bruyamment.

Mais l'attention des mariés ne s'arrêtait point à ces conversations trop longues ; s'ils voulaient adresser un sourire à chaque invité, avant la fin du repas, il ne fallait pas s'attarder longtemps avec le même. Avec plaisir, ils regardaient du côté de Jili et de Marjep : si un arrangement pouvait se faire entre ces deux-là, on ne pouvait rien souhaiter de meilleur.

Les derniers des Ahiannic avaient été groupés autour de leur grand'mère, qui devait empêcher les petits de manger trop du premier coup. Malgré ses soins, vers le milieu du repas, on entendit de grands cris.

« Pourquoi pleures-tu ? cria Ener, apitoyé, à l'enfant qui était dans les larmes.

— Hi, hi, hi, j'ai plus faim. »

Il montra son assiette débordante et clama plus fort :

« Ah ! Je n'peux plus manger, je n'peux plus manger !

— Mets-en dans tes poches », cria le marié, égayé.

Alors le désespoir de cet Ahiannic atteignit un paroxysme effrayant :

« Hi, hi, hi ! elles sont pleines... »

Ses yeux faisaient le tour de toutes les richesses de la table et revenaient vers la poche de son petit habit : Ener devait bien voir qu'on ne pouvait pas tout y mettre. Le marié éclata de rire :

« Il faut en porter dans ta voiture. »

Mais les sanglots de l'enfant redoublèrent encore et il se mit à hurler :

« Ha, ha, ha ! J'ai déjà fait six tours !

— Hélas ! pauvre petit, dit la grand'mère ; c'est un enfant qui ne sera jamais heureux, y ne sait point se contenter. »

Mais Ener était désolé de voir quelqu'un pleurer à sa table.

« Calme-toi ; tout à l'heure, on prendra un panier, tu y mettras ce que tu voudras et c'est moi qui le porterai. »

Et il montra combien il avait les bras forts...

Gaud se réjouit. Il lui était facile de comprendre le bonheur de ses amis devant un beau panier de nourriture ; mais ce qui lui arrivait, à elle, elle le concevait mal. Cette extraordinaire prospérité qui la frappait tout d'un coup : une prospérité qui semblait une grande et merveilleuse montagne au pied de laquelle elle se tenait, tout incapable de la gravir ; alors, il lui fallait appuyer son épaule contre l'épaule d'Ener, regarder sa grande main à côté de la sienne ; il était assez fort et assez bon pour l'attirer dans le haut avec lui. Oh, non ! il ne fallait s'inquiéter de rien.

Le repas étant près de sa fin, le gâteau béni des

mères fut partagé, les morceaux posés dans un grand linge noué aux quatre coins. Katell et Marianna prirent ce fardeau au bras et commencèrent à faire le tour des tables ; une tranche choisie au hasard était attribuée à chaque convive, qui la devait manger en l'honneur des époux. Tous estimèrent, à la saveur de la pâte, que la vie conjugale serait excellente comme jamais il n'avait pu en exister de meilleure.

Après le café aux trois couleurs : eau-de-vie, kirsch et rhum, l'exaltation était complète et la grande cuisinière donna le signal des danses.

C'est à la grande cuisinière que ce rôle incombe, car son habitude des fêtes en fait le meilleur maître de cérémonie ; c'est là son métier, comme celui du bedeau est d'allumer les cierges, et tout le monde aime à se décharger sur elle.

Là grande cuisinière s'était donc avancée, avec son tablier blanc qu'elle releva en triangle, un coin dans la ceinture, pour montrer qu'elle passait du travail à la frivolité. Le bras levé, coude en dehors, elle ramenait son poignet à la hauteur de la poitrine, le poing demi-fermé de la manière élégante qui est requise pour la danse, c'est-à-dire le pouce et le petit doigt finement détachés. La taille cambrée, le front haut et le cou fier, le regard solidement établi entre les paupières franchement ouvertes, sa jupe à larges plis, d'une extraordinaire densité, semblait taillée dans une pierre noire. Elle portait des sabots léonards, dont chacun sait qu'il n'est pas bon de recevoir un coup, car l'homme du Léon est ombrageux et recourbe son pied comme la corne d'un taureau. Ce sabot cruel est « brodé »

comme une coiffe, mais des broderies de bois au lieu de fil ; il est orné de cuivre rouge, matelassé de paille et de laines multicolores, aussi beau qu'une fleur.

Ainsi se présenta la cuisinière, campée dans ses sabots de fête comme sur deux châsses pour les reliques. D'un geste vif, elle lance un torchon blanc sur son épaule, signe d'une autorité respectée ; de l'autre main, preste et hardie, elle rafle l'homme le plus proche, l'entraîne dans la danse...

Aussitôt se trouvent-ils lancés et engloutis dans une cataracte de piaulements que, du haut de leur estrade, les sonneurs commencent à déverser sur la foule. Toujours ainsi les sonneurs, au début, se jettent dans la musique comme une meute qui déboule sur un étang ; mais, après les plonges et gargouillements du départ, la bonne nage s'établit et le rythme du Jabadao commença à sonner ferme. Les sabots ronflaient comme des tambours et, sous l'herbe pilée, la terre elle-même bourdonna. Ceux qui demeuraient assis sentaient les vibrations du sol se propager dans les bancs, et de là en eux, et la danse courait sur leurs os.

Des marchandes de décorations brillantes, de celles qui font les Pardons, étaient venues avec leurs paniers et leurs petits éventaires. Elles suivaient les couples dans leurs déplacements, comme des mouettes les bateaux chargés de poissons, offrant de petites colombes, des étoiles tremblantes, des pensées roses et des rubans à grélots. Les galants choisissaient parmi ces choses et chacun se décorait à son goût. Toute l'admiration allait à un jeune de la marine qui avait des galons neufs.

Il était habile à tirer sa manche sur son bras, afin que le galon vienne par-dessus et ne demeure point sur le côté, caché par le voisin ; la gloire était pour lui, pour sa danseuse, sa famille, tous ceux qui le connaissaient et le village où il était né.

Les nuages s'étaient enfuis du ciel et le soleil brillait dans un air pur, au-dessus de la tête des hommes. Au-dessus de leur tête, mais point jusqu'à leurs pieds : une poussière dense s'était élevée petit à petit, qui faisait comme un orage au ras du sol. Les heures passaient avec une rapidité extrême. Vers le soir, les ombres des danseurs s'étendaient si loin qu'elles venaient se briser contre la haie, à l'extrémité du champ.

On savait que la fête se terminerait tôt, Katell l'avait demandé à cause de son deuil sans fin.

La grande austérité dont elle avait paré son état de veuve était connue. Sa dignité hautement respectée, sa richesse lui permettaient de prendre des libertés même avec les coutumes les mieux assises. Personne n'avait trouvé mauvais qu'elle exigeât un lendemain paisible. On savait, d'autre part, que les mariés avaient fait le don de la nuit à la sainte Vierge et que la jeune femme coucherait avec sa fille d'honneur.

Au crépuscule, toute la foule se rassembla dans la cour de la Feunteun Yen pour assister à la bénédiction des époux par leurs parents.

Koulm et Marianna étaient montés sur les marches à côté de Katell, tandis que les invités s'écartaient pour former un grand cercle. Les mariés, se tenant par la main, avancèrent alors dans l'espace libre.

C'était une minute émouvante et le silence

s'était fait si total qu'on entendait le glissement de leurs fines semelles dans la poussière. Koulm le déshérité se préparait donc à bénir sa fille, et aussi ce fils, étrangement puissant, que Dieu lui envoyait comme une avance sur sa récompense éternelle ; on le sentait ébranlé par tant de bonheur, il papillotait des paupières et, dans la rouge lueur du soleil qui le frappait, son visage entier semblait une blessure de sapin qui pleure sa résine. Il avait ôté son chapeau et le vent du soir agitait ses cheveux et les rubans verdis, comme des banderoles de fête. Sa main s'était levée et, lorsque Ener et Gaud, agenouillés sur les premières marches, inclinèrent le front, il traça un tremblant signe de croix au-dessus de leurs têtes.

« Je vous bénis, dit-il, et maintenant, allez chez vous ! »

Cependant, la veuve montrait toujours un visage impénétrable. Elle avait regardé, immobile, s'avancer dans la cour son fils bien-aimé et sa belle-fille bien détestée ; elle avait écouté les paroles de Koulm et, quand il avait dit : « Allez chez vous », les paroles avaient résonné jusque dans son sang. Maintenant elle les voyait tous deux à ses pieds : la belle tête de son enfant et ce cou fier dans l'ouverture des sept gilets de couleurs différentes, sa taille mince dans la belle ceinture ornée comme un ciboire de pierres rouges et vertes, et l'autre... cette autre qu'elle ne voulait point regarder. Que certains peut-être trouvaient belle ! mais dont elle ne savait à quoi elle ressemblait exactement, car elle n'était plus maîtresse de ses yeux... Non, ses yeux, de tout le jour, n'avaient voulu lui obéir :

indépendants et libres, ils avaient quêté comme des chiens sur une piste nouvelle et, en cette minute, ils y étaient encore, parce qu'Elle était là ! visible à tous, au premier rang des spectateurs, ELLE, la fille du maire ! clignant de bleu et d'or, comme une grande plume de paon dans son maléfice mortel.

Mais les jeunes gens, tournés vers elle, attendaient sa bénédiction, tandis que les assistants, immobiles, regardaient dans le silence. Or la veuve ne contenait plus son immense rage et, voyant les deux têtes courbées sous sa main et traçant malgré elle le signe de la croix, sa bouche clama avec une grande force :

« Je vous maudis ! Tous les deux et pour jamais, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit ! »

Et il sembla à tous ceux qui l'entendirent que le feu du ciel leur tombait sur le cœur !

Comme étouffée par ses propres paroles, la veuve chancela sur le seuil et, cramponnée au mur, recula dans sa maison.

Le silence était effrayant et les mariés, frappés d'horreur, se relevaient, lorsqu'une longue chose noire traversa l'air en sifflant, plana au-dessus des spectateurs et vint s'abattre sur les marches, plate et couverte de poils noirs. Toutes les femmes du premier rang se cachèrent les yeux dans leur coude en criant, car elles ne doutaient point que ce ne fût Satan. Mais la femme du bedeau, blanche comme la mort, se pencha pour la ramasser : elle avait reconnu la pelisse que la femme Roussie venait de lancer à travers la cour avant de s'enfuir. Car, dès qu'elle avait entendu les paroles affreuses, Marianna ne s'était pas senti la force d'en écouter davantage

et se sauvait en courant, avec son mari derrière elle, accroché à sa main. Maintenant ils tournaient le porche et les rubans du pauvre homme dessinaient la queue en chevron d'une hirondelle qui rase le sol par temps d'orage.

La stupeur et le désarroi étaient absolus et personne n'osait encore bouger. Chacun se sentait ébranlé, comme l'arbre au premier coup de la hache, alors que le son monte au long de la moelle et que l'alarme arrive, par les branches, aux feuilles les plus petites ; et il n'en était pas un, parmi les deux villages, femme ou homme, de trois à quatre-vingts ans, qui ne sentit une grande horreur qui lui montait depuis les doigts de pied jusqu'aux cheveux.

Alors, dans ce mortel silence, on entendit un cri étouffé et l'on vit s'enfuir, les yeux cachés, une minouze au tablier couleur de feu garni dans le bas de quatre mille francs de broderies en fil d'or fin : c'était la fille d'honneur qui devait coucher avec la mariée cette nuit-là, pour témoigner, dans ce monde et dans l'autre, que le vœu avait été tenu et que la Sainte Vierge avait eu la nuit en cadeau. Cette malheureuse n'avait pu endurer la pensée de dormir avec une mariée maudite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, car c'était là un sacrilège comme jamais ne s'en était vu ni entendu ! Aussi ne trouvait-elle rien de mieux à faire que de se sauver à son tour.

La mariée la vit courir. Or, après que la stupeur eut frappée, le sang recommençait à circuler en elle et les pensées lui revenaient, assez nettes pour s'apercevoir dans quel embarras la fuite de sa fille

d'honneur allait la mettre en face de Dieu et des hommes. Elle se tourna vers les femmes des deux villages en disant tristement, mais avec une grande dignité :

« J'ai offert ma première nuit à la Sainte Vierge, mais voilà que ma belle-mère m'a maudite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; alors voyez comment ma fille d'honneur se sauve en courant pour ne pas coucher avec moi ! Y en a-t-il une parmi vous qui accepte de passer la nuit à mon côté, pour témoigner dans mon village pendant cette vie, et aussi dans l'autre si c'est nécessaire, que le vœu a été tenu ? »

Mais on ne vit aucune femme bouger, ni de l'un ni de l'autre des villages ; il semblait qu'aucune ne se souciât de dormir auprès d'une créature maudite en des termes aussi graves. La jeune fille le sentit aussitôt et éprouva un grand mépris qui montait en elle lentement ; alors elle pensa honorer ces femmes en faisant mine de croire qu'elle n'avait pas entendu et permettre à celles qui en étaient capables de se raviser. Elle se leva sur la seconde marche du seuil et répéta d'une voix claire, tout comme elle avait fait sa proclamation aux morts pour demander des perles :

« Mon mari et moi avons offert notre nuit à la Sainte Vierge ! Mais voyez ce qui s'est passé et comment ma fille d'honneur fuit en courant. Y en a-t-il une qui accepte de la remplacer à mon côté, afin de témoigner à jamais que le vœu a été tenu ? »

La jeune fille écouta le silence qui suivit ses paroles, et qui les suivit seul, car aucune femme ne

répondit. Alors elle passa la main sur son front et sentit le découragement s'abattre sur ses épaules, comme une charge de mille fagots sur le dos d'un petit âne sans nourriture.

« Ah ! je suis comme un âne chargé de mille fagots », dit-elle à voix basse. Et, un peu plus haut : « Il faudrait que la Sainte Vierge elle-même vienne me dire ce que je dois faire maintenant. »

Et elle ferma la bouche.

Lorsque Lazare fut rappelé de la mort, ses yeux ne furent pas plus étonnés de revoir la lumière et toutes les apparences de ce monde que le garçon de la Feunteun Yen n'eut de stupeur en découvrant soudainement les sentiments exacts de sa mère à leur égard ; mais, si le premier montait des ténèbres vers la vie, le second était précipité de la lumineuse joie vers la plus complète et la plus froide horreur. Ce choc était si brutal qu'il avait grand peine à retrouver ses esprits et, quand il y parvint, ce fut pour prendre conscience de la détresse dans laquelle se trouvait plongée sa pauvre bien-aimée. Il gravit à son tour la seconde marche et posa une main sur son épaule.

« Puisque, depuis ce matin, c'est à moi qu'il appartient de veiller sur toi en toutes circonstances, dit-il, c'est moi qui passerai la nuit à ton côté pour témoigner dans l'autre monde que le vœu a été tenu. Et pour celui-ci, tant pis ! ajouta-t-il. Si personne ne croit mon témoignage, que la honte tombe sur lui. »

— Vous entendez ce qu'il propose ? dit-elle aux femmes. Je vous supplie d'avoir pitié de moi, afin qu'il ne soit pas dit que mon propre mari

m'ait servi de fille d'honneur pour l'accomplissement de mon vœu ; car je crains que tous les hommes du pays ne se rient de lui par la suite.

— Non ! dirent alors les hommes des deux villages, nous n'en rirons point et nous croirons sa parole.

— Vous dites cela, dit-elle en se tournant vers les hommes, vous dites cela parce que l'indignation de ce qui vient d'arriver vous a rendu l'esprit juste ; mais comment parlerez-vous les jours du dimanche, après la cinquième chopine ? Je parle pour aujourd'hui et pour dans quarante ans, et aussi bien pour vos fils que pour vous !

— Ma foi ! dirent les hommes, qui peut savoir ce que nous dirons après cinq chopines ? »

... Et, après qu'ils eurent réfléchi :

« Hé, hé ! que dirons-nous, ma foi ? »

Et un grand sourire leur vint à tous :

« Mais aussi, qui attache de l'importance aux paroles d'un homme à la cinquième chopine ? »

— Vous les entendez ? dit la mariée en se tournant vers les femmes, d'une voix qu'elle pouvait à peine conduire. Je demande que la Sainte Vierge vienne à mon aide », continua-t-elle pour elle-même ; car elle se sentait plus seule encore que le soir où elle avait demandé sa robe aux morts.

C'est alors qu'une voix s'éleva de la foule, plus perçante que toutes les voix qui avaient parlé jusqu'alors :

« C'est une honte, pour les filles des deux villages, que je sois forcée de m'offrir à l'âge que j'ai et pauvre comme je suis. »

Et l'on vit avancer la bergère des Collines, avec

son chapeau grand comme une manne sur la tête. Depuis ces dernières années, Berch'ed, qui sacrifiait tout à ses treize neveux, était devenue en effet si pauvre en ses vêtements qu'on l'appelait « la femme sans velours ».

« La mariée ! cria-t-elle d'un ton encore plus aigu, veux-tu de moi comme fille d'honneur ?

— Je te remercie, dit Gaud en inclinant le front, tu le seras. »

Alors on entendit la fille du maire éclater en sanglots sans savoir pourquoi. Elle était trop petite pour comprendre ce qui se passait, et trop timide pour s'offrir. Mais la femme du bedeau pensa âprement : « C'est elle qui est la cause de tout le malheur, et elle ne sait même pas qu'elle le sait, mais cela se sent bien, à la voir pleurer ainsi, sans apparente raison. »

Cependant la rumeur de tout ce bouleversement arriva jusqu'au tronc de sureau, où le charretier et la jeune fille, qui étaient allés chercher les pains, étaient en train d'échanger leurs promesses, après avoir vu comment leurs pas étaient bien accordés, à la danse, et senti revivre la bonne entente de leurs premières années. Ils apprirent tout, et que la mariée devait coucher ce soir avec la femme sans velours.

« Oh ! dit le charretier, je suis trop dévoué à mon maître pour laisser les choses ainsi et, si ta parole est vraie et que tu es à moi à partir de maintenant, Marjep, tu vas aller les trouver pour dire que moi, Jili, je t'envoie veiller sur le vœu ; comme ça, ils connaîtront que je ne les considère pas comme des maudits. »

Or il semblait à la jeune fille qu'il l'envoyait en enfer.

« Je veux bien y aller », dit-elle avec soumission.

Et elle y alla.

... Soudainement, comme elle approchait, il se fit un grand mouvement de curiosité, et elle vit que la femme du bedeau, debout sur la plus haute marche, tenait la foule sous sa parole.

* * *

Depuis que la riche veuve avait reculé dans sa maison, à moitié morte d'effroi devant le sacrilège qu'elle venait d'accomplir, elle s'était laissé tomber dans son grand fauteuil, et ses bijoux d'or étaient secoués sur sa poitrine, haletante comme les flancs d'un animal sauvage qui a fui devant la mort tout un jour.

La femme du bedeau, qui avait été créée pour le bien de n'importe quel affligé, l'avait suivie ; toutes les forces de pitié qui étaient en elle luttèrent contre son profond dégoût. Elle lui apporta une forte liqueur dans un verre.

« Buvez ça vite », dit-elle, pensant que, puisque Dieu ne faisait pas mourir à l'instant une aussi mauvaise créature, il fallait bien prendre son parti de la voir vivante et même essayer de réparer le mal qui venait d'être commis.

La veuve, d'abord comme hébétée, se ranima par la liqueur. Elle commença à comprendre quel

gouffre elle venait d'ouvrir, et une grande joie lui vint d'avoir servi la fille Roussie comme il convenait ; mais, dans le même instant, l'épouvante s'éleva dans son esprit : n'avait-elle pas englobé son propre enfant dans la parole ? *Santez Annan béniguet !...* l'avait-elle maudit lui aussi ?

Oui, elle l'avait fait.

Et son salut éternel ? Après cette chose, était-il perdu, oui ou non ?

Perdu complètement.

Santez Annan béniguet !... N'aurait-elle pu arrêter sa langue ? Hélas ! tout s'était si vite passé... Ahaa ! le repentir et le pardon !... Mais non, mieux vaut être damnée à jamais.

Alors une extrême fureur lui vint de tant de peines perdues, principalement de tous les sourires qu'elle avait dépensés à la sueur de son front pour donner à croire que ce mariage lui agréait. Ahaa !... voilà qu'en un instant elle se trouvait les mains vides, comme un enfant qui a voulu emporter une poignée d'eau. Saint Cornély ! la parole l'avait frappée elle-même, plus durement qu'aucun ennemi n'aurait pu le faire.

« Hélas ! gémit-elle, si j'avais aimé ma belle-fille, il ne m'en aurait coûté que la moitié de ma maison, tandis que, par la haine que je lui porte, je viens de lui sacrifier tout mon salut éternel. Ma seule consolation est de penser que, de la moitié de ma maison, elle aurait eu de la joie, tandis que ma damnation ne lui fait aucun profit. Oui, c'est la seule chose qui me console ! Mais c'est bien dur, c'est bien dur... »

La femme du bedeau, qui trempait un mouchoir

dans de l'eau, fit mine de ne pas entendre ces horribles paroles : elle essora tranquillement le mouchoir et le posa sur les paupières de la femme damnée en disant :

« J'ai hâte que vous vous sentiez mieux, car alors je sortirai sur le seuil pour expliquer à la foule la faiblesse qui vous a prise, et que c'est à cause de la chaleur que la langue vous a fourché. N'importe qui, en une journée pareille, peut dire « maudis » au lieu de « bénis », parce que c'est comme l'envers d'une feuille et l'endroit.

La veuve sentit bien qu'on lui tendait le salut, mais elle était trop endurcie.

« Si tu crois réellement ce que tu dis, tu as tort, ce n'est pas le soleil, ni la chaleur qui m'ont tourné la langue. C'est la colère, le dépit et ce bon goût que j'ai toujours eu pour l'or, qui est la plus belle chose du monde, comme on peut le voir aujourd'hui mieux que jamais. Non, ne crois pas que je te permette de revenir sur ce que j'ai dit. »

A quoi la femme du bedeau comprit à quel point elle était damnée ; car c'est le propre de la damnation que, quand bien même un secours s'offrirait, on est forcé de le refuser.

« C'est parce que vous avez encore trop chaud, dit-elle, car personne ne voudra croire que vous ayez maudit votre fils, après avoir fait tant de dépenses pour lui en un seul jour. »

La veuve hésita.

« Il se pourrait que, pour mon fils, tu dises vrai ; car, à ce moment-là, j'ai senti que les mots me portaient comme un grand vent. Et mon fils fut maudit au nom du Père, du Fils et du Saint-

Esprit, avant peut-être que j'y aie pensé. »
 Mais, dans le même instant, elle frappa de la canne sur le plancher :

« Si, vraiment je l'ai pensé, et je l'ai voulu ! Ha ! maintenant que la raison me revient, je voudrais tirer la malédiction que j'ai mise sur lui, pour doubler celle de sa femme. »

La femme du bedeau avait envie de s'enfuir, mais elle resta.

« Maintenant qu'ils sont liés par le mariage, vous ne pouvez guère maudire l'un sans l'autre, puisqu'il est marqué dans l'Évangile qu'on ne sépare point ce que Dieu a uni. Mais si réellement vous avez appelé le malheur sur vos enfants, personne ne vous plaindra quand il arrivera et pourtant, à ce moment-là, vous pleurez. Il vaut mieux que vous me laissiez aller sur le seuil, dire que la fatigue, vu votre âge, vous a fait déparler sans vous en apercevoir. Alors la fête reprendra et votre famille sera honorée dans le pays comme par le passé ; tandis que, si les choses en restent là, personne d'entre vous ne pourra traverser le village sans que les gens crachent derrière vos pas ; ce qui est à fendre le cœur, car votre pauvre mari n'avait pas mérité ça. Haa ! cria soudain la femme du bedeau, quand l'âme de sa mère vint le chercher, elle était sous la forme d'une blanche hermine ; mais, quand la vôtre reviendra par le village, elle sera comme une taupe rouge, avec encore plus de griffes que de poils, et tellement la fourche du démon sera sur elle qu'on l'appellera « taupe fourchue » ! Et pour forcer les enfants à se tenir tranquilles, on leur dira : « Veux-tu donc que Katell, la Taupe fourchue,

passe sous notre porte ! Elle a maudit son fils le jour de ses nocés, après avoir mis en perce tous ses tonneaux et dépensé plus de cent mille francs !

— Ne crie donc pas comme ça, dit la veuve, je sens que ma tête se refroidit et qu'en effet le soleil m'avait fatiguée. Fais donc les choses à ton idée et ordonne que le bal reprenne, mais dans la seconde cour seulement pour que je n'entende pas les sonneurs sonner. La musique ne me dit rien aujourd'hui... »

Elle ferma les yeux et laissa sa tête aller sur le fauteuil comme quelqu'un qui s'endort ; mais sa respiration était violente et sa bouche triste comme celle d'une carpe.

La femme du bedeau la regarda avec horreur et pitié, pria Dieu qu'il veuille bien envoyer trois ou six anges pour la garde de cette âme en danger, et le supplia de lui river au cou un collier à Son nom, afin qu'au moment du partage des troupeaux elle fût, malgré tout, dirigée dans les bergeries du Seigneur et non point dans la soue des cochons, avec Lucifer Belzébuth ; puis elle ouvrit la porte et, debout sur le seuil, clama à la foule comment la veuve avait déparlé par trop de soleil :

« Croyez que les mariés sont bénis de Dieu et de nous tous ici, dit-elle en une phrase habile et d'une grande honnêteté. Katell Dalenn demande que la fête reprenne, mais que vous balliez dans la seconde cour afin qu'elle n'entende pas les sonneurs sonner, car le bruit la fatigue. »

Alors tout le monde se réjouit et s'en fut baller dans la seconde cour.

*
* *

... Tout le monde, non. La promesse du charretier, qui venait offrir de veiller le vœu comme si elle allait en enfer et se trouvait heureuse d'offrir cette preuve d'amour à son galant, s'arrêta en chemin et demeura embarrassée.

Le bonheur qui l'éblouissait depuis qu'elle avait relevé la chaîne du cheval blanc et s'en était aliée dans le tombereau faisait qu'elle avait soif de faire des actions agréables à Dieu et à toutes les créatures. Elle chercha alors ce qu'elle pourrait accomplir, qui fût à la fois utile et qui lui coûtât beaucoup.

Elle sut que c'était d'abandonner le bal et d'aller porter la bonne nouvelle aux pauvres parents de la mariée, qui s'étaient enfuis de désespoir, devant l'affront fait en public à leur enfant ; et, sans aucun bruit, en prenant au plus court par la traverse, elle gagna le pont des Écrevisses et commença à gravir les Collines Brûlées, pendant que le crépuscule tombait et que les rayons allongés du soleil faisaient resplendir ses beaux habits.

Elle parvint devant la chaumière comme une étoile scintillante, alors que les deux affligés, assis sur un petit banc, enduraient silencieusement leur douleur. La femme grelottait de froid, parce que sa pelisse en poil de chèvre était chez la femme du bedeau, et qu'elle avait jeté l'autre en l'air à travers la cour. Elle aurait pu chercher un vieux châle dans la maison ; mais elle pensait que le tremble-

ment du froid lui était salutaire : c'était comme si on l'eût bercée et, de la sorte, elle souffrait moins. Ainsi demeurèrent-ils tous les deux, sans bouger, sur leur petit banc ; car ils avaient une grande habitude de la souffrance et savaient que dans le premier moment, difficile à passer, il vaut mieux se tenir immobile et se taire — car si on parlait et remuait, on ne savait ni les paroles qu'on dirait, ni les gestes qu'on ferait — mais, depuis une heure qu'ils étaient là, l'instant n'avait pas encore sonné de pouvoir se regarder l'un l'autre ; en l'attendant, ils tremblaient épaule contre épaule, et la jeune fille était depuis longtemps devant eux qu'ils ne la voyaient point encore. Alors, elle dit :

« Je suis venue porter la parole que vos enfants ne sont point maudits. Katell de la Feunteun Yen a eu la langue tournée par la chaleur, à cause de son grand âge ; mais tout va bien et le bal a recommencé. »

Elle fit la révérence en l'honneur de la gravité de son message et recula pour s'en aller.

Maintenant que la pierre du tombeau était levée de leur poitrine, les deux Roassis luttèrent pour se remettre à respirer comme des vivants.

« Je te bénis, toi, d'être venue, dit Marianna. Qui t'a envoyée ? »

La jeune fille ne voulut pas dire qu'elle avait accompli ce geste d'elle-même, de peur qu'on ne la crût indiscreète et aussi parce qu'il n'était pas utile qu'ils sachent que personne n'avait pensé à eux ; elle répondit :

« N'étiez-vous pas dans les premiers qui deviez être prévenus ? »

— Certes ! dit la femme, et tu nous sauves. Mais tu as fait une longue route et jamais je ne te remercierai assez. Je prierai Dieu qu'il te le rende.

— C'est inutile, dit la jeune fille, c'est payé d'avance. Depuis hier, Dieu m'a accordé un grand bonheur et, pour lui rendre grâce, je souhaitais faire quelque chose comme ceci. Oui, en vérité, voilà pourquoi je suis venue. »

Marianna la regarda avec une grande douceur :

« La danse était-elle commencée quand tu es partie ? »

— Oui, et comme je les lui ai toutes promises, je ne sais à quoi il pense en me cherchant. »

Alors la femme Roussie lui prit les mains et les baisa comme une croix :

« Le Bon Dieu n'a pas perdu son temps le jour qu'il t'a créée, toi, et tu orneras bien son Paradis. »

— Je l'espère, dit la jeune fille en s'esquivant, puisque c'est pour cela seulement que nous sommes faits.

— Pas *seulement*, cria dans le vent la femme Roussie, charmée de voir comme elle était belle en fuyant. Tu ornes bien la Terre aussi. »

La jeune fille descendait en courant la pente crépusculaire, et, dans la forêt, trouva la nuit tombée, mauve et odorante. Elle continua sa course entre les arbres, et les orfrois de sa robe lui donnaient l'air d'une bannière de Pardon arrachée par le vent, qui, par un enchantement, aurait été animée de vie.

Les hérissons, fourrageant dans les feuilles mortes, semblaient de petits maniaques avarés qui compteraient leur or, et beaucoup d'abeilles ne

dormaient pas à cause des parfums de l'air. Elle allait sans aucune crainte : une grande main divine la recouvrait et le sentier était plein d'anges ; il y avait du bonheur derrière elle, il y en avait devant, il y en avait partout et pour longtemps. La lune se levait et, à travers les branches, s'éparpillait en lumière ; l'eau de la rivière Yen en charriait les éclats blancs et doux, comme si un acacia immense s'y était effeuillé : en passant le pont, elle joignait les mains et remerciait tout le Paradis...

Dans le village, elle respira la poussière de la danse avant d'entendre les binious ; puis ils arrivèrent dans l'air comme des frelons. Les binious sont beaux au soleil, mais ils n'en ont, à vrai dire, aucun besoin et s'accommodent autant des nuages et du brouillard ; ce qu'ils évoquent surtout, c'est l'herbe et le lait, les deux choses qui font, l'une, le beau bétail, l'autre, les joues fraîches et la vie longue. C'est une musique tellement saine que quiconque n'a pas la santé bonne ne devrait pas pouvoir la supporter.

La jeune fille se remit à courir. Les bâtiments semblaient agrandis et un peu effrayants, à la lueur des lanternes qui faisaient la nuit plus sombre, et l'air était si épais que la lumière ne pouvait point s'étendre, mais dessinait, autour de chaque flamme, des ronds cerclés comme les cibles d'un tir de foire.

Le frapement des sabots faisait un grondement sourd et continu, un ébranlement de train qui passe sur un pont, et le grand branle-bas du Jabadao commença de lui arracher l'esprit. Entre les arbres, les mouvements des danseurs se devinaient

et ils semblaient des poissons brillants rassemblés dans un tramail, et certes ! s'il plaisait au démon d'en paumoyer les ralingues, il aurait pu les rasler tous d'un coup, sans qu'une âme pensât à lui jeter de l'eau bénite. C'est à cela qu'on reconnaît bien le Jabadao et pourquoi on dit qu'il servait, dans les temps anciens, pour aller au sabbat et que, même de nos jours, il peut coûter le salut. Ah ! ceux qui l'ont vu, ou dansé eux-mêmes, n'osent dire que ce soit calomnie.

La jeune fille se hâta encore davantage et, dans la première cour, vide, trouva son fiancé contre la porte de l'écurie, seul et furieux comme un taureau, tellement jaloux d'avance qu'il ne voulait rien savoir de l'emploi de son temps.

« En bien ou en mal, après ta promesse, tu n'avais le droit de rien faire sans ma permission. »

Trois fois lui fit commencer une danse, et trois fois l'interrompre et rester immobile à son côté pour éprouver son obéissance. Et, quand il vit qu'elle ne murmurait pas, il accepta de connaître ce qu'elle avait fait de sa soirée.

Alors il en fut si content qu'il n'arrêta plus de la faire danser d'une façon merveilleuse.

La fête était maintenant terminée. Les notables des Collines étaient partis les derniers et, pendant que le maire, sa femme et sa fille attardaient leurs adieux, ils étaient remontés à cheval et caracolèrent dans la cour. Ils avaient des étriers de bois qui, au flanc de leur monture, pendaient comme de petits meubles et tous ensemble poussaient, de temps à autre, leur cri de fête :

« Py you ! »

— Youp'py ! »

Enfin ils étaient partis, avec leurs lumières allumées, non pas tant contre les ténèbres de la nuit, qui était assez claire, mais contre celles du chemin creusé à travers des taillis si épais que la lueur de la lune n'y pénétrait pas.

Devant le retour de la joie, la bergère s'était retirée ; sa silhouette solitaire avait glissé entre les arbres, puis sur la pente pierreuse du Bro-Enn. Le fossoyeur, depuis longtemps, avait quitté la fête et la fumée mince de son feu au-dessus des aulnes montrait, dans le silence, sa présence triste. Le dernier appel des joncs mouillés que Jili avait envoyé à travers l'air était demeuré sans réponse. Tout le monde dormait par les landes et sur les

collines éloignées. Les dernières voitures se dispersaient dans les chemins et la poussière retombait tout doucement sur le sol martelé de la seconde cour, où un grand clair de lune allongeait les ombres des toits.

Dans la chambre des mariés, la fille d'honneur, ramenée par ses parents et grondée, repentante et rassurée, ôtait son tablier couleur de feu. Le grand lit était ouvert et elle avait hâte de s'y étendre.

Toute la pièce était très éclairée et d'un luxe extrême. Personne ne savait exactement ce qu'avaient coûté les meubles et les étoffes, nul n'en avait débattu les prix : pour tout, on avait demandé simplement le plus beau, il n'y avait pas eu d'autre choix ; c'était une chambre merveilleuse !

Une moquette d'escalier, inattendue dans ce lieu, traversait la pièce et avait permis aux invités de venir admirer la table des cadeaux sans que l'éclat du parquet en fût terni. Plusieurs paires de patins rouges, disposés à l'extrémité du tapis, étaient offerts aux gens qui voulaient tourner autour de la table, et même les camarades de régime du marié avaient eu soin de s'en servir. La luisance d'un parquet ciré est une chose infiniment vivante et qui s'entretient, comme un feu ; il faut y penser constamment : si on l'oublie, le parquet meurt et toute la pièce est morte aussi. Les jeunes filles se coiffaient en longues nattes, et leurs pieds nus reposaient sur les petites plates-formes de drap rouge. Pour aller d'un meuble à l'autre, elles donnaient un élan à l'étoffe et glissaient à travers la chambre les bras étendus ; leur reflet s'enfuyait

en dessous, vers on ne savait quelle profondeur très étrange, et elles semblaient suspendues entre deux mondes.

La minourez enfila sa longue chemise, renvoya ses nattes en arrière et fila comme une truite vers le lit.

« Es-tu bientôt prête ? dit-elle en s'y laissant tomber, j'ai tant sommeil !

— Endors-toi ! dit la mariée en riant (elle avait ôté sa belle robe et en glissait une autre autour de sa taille, son ample jupe noire habituelle). Endors-toi sans m'attendre ; il faut que je voie si ma belle-mère n'a besoin de rien, c'est une journée si fatigante pour son âge : tu vois la faiblesse qu'elle a eue ! »

Elle jeta un châle sur sa tête, prit un bougeoir et glissa avec sa flamme, qui prit la forme d'une petite comète. Elle ouvrit la porte et traversa la grande salle où son coffre était encore. Une vieille servante, en tenue de nuit, fouillait dans une maie et ne la vit point ; elle alla frapper à la porte de sa belle-mère, personne ne répondit. Elle frappa plusieurs coups, inquiète, mais toujours en vain. La servante allait et venait, avec un bruit de papier froissé comme une souris qui ronge dans un tiroir, elle s'approcha pour lui dire son inquiétude. La vieille servante la regarda d'un air étonné ; Gand ne se rappelait pas son nom et pourtant ce regard ne lui était pas étranger : où donc avait-elle vu ces yeux perçants et hostiles ? Et puis, elle se sentit glacée, car c'était sa belle-mère elle-même qui était devant ses yeux ! Elle n'aurait jamais pensé que c'était à cela qu'elle ressemblait quand elle n'avait

plus ses dents et que sa coiffe était ôtée. Comme elle était devenue petite !

« Je suis venue, dit-elle en essayant de dissimuler sa stupeur, je suis venue voir si vous n'aviez besoin de rien ? »

La vieille femme la transperçait de ses yeux méfiants et fébriles, ses lèvres s'agitaient comme les babines d'un lapin plein d'inquiétude; elle fut longtemps sans répondre :

« Du café chauffe-moi, si tu veux ! » dit-elle comme si elle la mettait au défi.

La jeune femme éprouva une véritable détresse : le feu était presque éteint et elle ne connaissait pas la maison. Pourtant, elle savait que, dans une maison ainsi tenue, le café est toujours prêt, la cafetière toujours dans l'endroit le plus en vue; si elle faisait le vide en elle, ses yeux tomberaient tout seuls dessus. Elle parvint à se mettre dans cet état de passiveté et, soudainement, la cafetière fut devant ses yeux. Elle était immense, si immense que sa détresse revint, elle ne pouvait chauffer tout ce café ! Sa belle-mère était dans l'ombre, à l'affût comme un loup gris.

« Le petit pot est dans la cendre », dit-elle durement.

Gaud regarda le foyer et ne put s'empêcher de sentir son cœur joyeux : un minuscule pot de faïence était niché là, comme un poussin endormi, sur son petit ventre à fleurs. Elle mit du café dedans et ranima les tisons autour; un petit pot comme celui-ci, c'était une joie pour toute la vie.

« Je t'aime », dit-elle au petit pot, en lui envoyant un baiser avec le doigt.

Le petit pot chauffait très vite et, avec la vapeur soulevant son couvercle, était comme un gamin qui va lancer sa casquette en l'air. Enfin, un véritable compagnon ! Il lui donna le courage de décrocher une tasse et lui fit trouver le sucre, dans la boîte, sur le manteau de la cheminée. Elle servit sa belle-mère sur le bord de la table, en prenant grand soin de mettre l'anse dans le sens qu'il fallait, et aussi le manche de la cuiller. Mais la vieille femme haussa les épaules avec mépris :

« Ça va comme ça... Voilà beaucoup de façons ! »

Elle but en renversant du café sur la table cirée. La jeune femme était au supplice; fallait-il essuyer, ne le fallait-il pas ? Sa belle-mère la regardait d'un air narquois, jouissant de sa perplexité; ses yeux vifs couraient de la table tachée au visage de sa belle-fille : « Hein, qu'est-ce que tu vas faire ? » Enfin, Gaud alla chercher un linge; mais, quand elle se pencha, la vieille femme écarta sa main d'un geste brusque :

« Laisse cela !... »

La pauvre mariée était résignée à tout et demeura immobile. Cependant la veuve buvait et, quand ce fut terminé, se lava avec effort; elle alla, gémissante, chercher un torchon, revint contempler la tache avec un dégoût affecté.

« Peuh !... » dit-elle en haussant les épaules, et elle se mit à essuyer soigneusement.

Gaud était debout et calme; elle était prête à subir n'importe quoi.

« Désirez-vous autre chose ? » demanda-t-elle d'une voix qu'elle parvint à rendre paisible et douce.

Mais cette douceur était de l'huile jetée sur le feu ; sa belle-mère la regarda avec une haine effrayante. « Peut-être aurais-je dû me fâcher, pensa la jeune femme, puisque c'était cela qu'elle voulait. Évidemment, je viens de lui déplaire et pourtant, si je m'étais fâchée, ce n'était pas mon devoir. »

« Puis-je me retirer ? »

— Et pourquoi pas ? » dit l'autre, pleine de fiel.

A ce moment, la porte s'ouvrit sous un coup de pied et le marié entra soudainement.

« De l'eau chaude pour le chien, vite ! dit-il. Il a arraché tous ses pansements. »

Il ne savait pas que Gaud était dans la pièce :

« Vous êtes ici, s'exclama-t-il en la voyant. Oh ! je croyais que vous dormiez. »

Et il recula en rougissant jusqu'à la porte.

« Je suis venue voir si elle n'avait besoin de rien », dit-elle, contrainte.

Elle était très ennuyée de le voir, à cause du vœu, et pourtant c'était un tel bien de le sentir là, dans cette pièce où l'on venait de la détester si fort. Il baissait les yeux sur ses souliers.

« Je suis venu chercher de l'eau pour le chien », expliqua-t-il gauchement.

Et il était comme quelqu'un qui ne sait plus où il doit aller.

« Qu'elle mette un fagot sous la marmite, dit la vieille femme, ce sera vite fait. »

Heureuse de la diversion, Gaud se hâta. Lui, apporta de l'eau, et la flamme jaillit très haute. Gaud s'assit sur le petit banc du foyer, elle ne savait pas ce qu'elle devait faire : fallait-il sortir

de la pièce tout de suite, à cause du vœu, et rejoindre dans le lit la fille d'honneur ? Ou, en raison des circonstances, était-il préférable de demeurer encore un peu pour apporter son aide ?

Quant au garçon, il était tout à fait dans son droit en restant dans la grande salle, et il lui parut très bon de s'y trouver, entre sa chère mère et sa bien-aimée fille Roussie, tous les trois ensemble, comme ils seraient désormais toujours. Après un charivari infernal comme celui qui avait rempli ses oreilles tout le jour et cette horrible émotion qui les avait si fort, et si inutilement, secoués tout à l'heure, quelle bénédiction de se trouver enfin en silence et en paix, pour fumer sa première pipe d'homme marié entre les deux reines de son foyer. Et, sans en penser plus long, il prit sa pipe et son tabac, alluma avec un tison et vint, en soufflant longuement la fumée, s'asseoir avec béatitude sur le petit banc à côté de Gaud. Il avait complètement oublié le vœu et, au moment qu'il vint contre elle, une flamme rouge passa devant leurs paupières. C'était la brutale et dangereuse lumière de la foudre et ils étaient aussi éblouis que s'ils l'avaient vue réellement zigzaguer dans la cheminée, mais leurs cœurs s'épanouissaient dans leur poitrine comme deux beaux oiseaux qui gonflent leurs plumes au soleil et le laissent les pénétrer de sa vie.

Ils ne bougeaient pas plus que des morts quand la terre les recouvre, pas plus que les roches insensibles quand la vague montante les submerge de son écume et de sa violence ; ils étaient très immobiles et c'était une harmonie semblable qui les

gardait ainsi, durant que ces grandes forces ravissantes soufflaient sur eux.

Il n'était guère possible de se rendre compte de quelle façon le temps coulait, car ils étaient à peine conscients et, s'ils vivaient avec une prodigieuse intensité, c'était dans un jardin étrange dont ils avaient longuement contemplé les délices derrière les grilles et dont la porte commençait maintenant à s'ouvrir. Soudainement, le garçon de la Feunteun Yen se sentit étrangement seul, comme une personne qui tiendrait un rouge-gorge et que ce rouge-gorge lui soit mort tout à coup entre les doigts. Il fut un certain temps avant de comprendre ce qui lui arrivait, d'autant que les plis de la robe de Gaud continuaient à recouvrir sa guêtre et son soulier. Mais, quand il regarda de son côté, il vit qu'elle s'était retirée en elle-même, que ses mains s'étaient jointes sur ses genoux et ses yeux fixés sur l'image de la Vierge accrochée au mur. Alors la pensée du vœu lui revint immédiatement, et il sauta en l'air comme quelqu'un qui s'éveille en sursaut.

« Excusez-moi, dit-il, j'ai... je ne... Ah! enfin, je voudrais bien que cette eau se mette à bouillir... »

— Mbi aussi », dit la jeune femme, tandis qu'il traversait dans sa longueur toute la pierre du foyer pour aller s'asseoir sur l'autre banc d'en face.

Et elle reprit sa prière en essayant d'oublier où elle se trouvait.

Tous deux s'activèrent à rajouter de nouveaux fagots, de façon que la marmite disparaissait dans la flamme. Il passa encore un moment. Gaud tenait ses yeux sur la sainte Vierge, tandis que le garçon

de la Feunteun Yen tenait les siens, malheureusement, sur sa mariée; de telle sorte que ce qui commença à bouillir, sous le manteau de la cheminée, ce ne fut pas d'abord l'eau de la marmite. Il passa bientôt la main sur ses yeux, en disant d'un air quelque peu égaré :

« Je crois que je vais retourner voir le chien... »

C'était précisément ce que Gaud demandait dans sa prière.

« Oui, dit-elle, je vous appellerai quand l'eau sera prête. »

Il traversa la salle de l'allure de quelqu'un qui aurait des chaînes aux pieds et, comme il fut long à refermer la porte, le froid de la nuit entra comme une langue et lécha le cou de la jeune femme. Elle serra son châle plus étroitement et entendit la voix aigre de Katell Dalenn :

« C'est plaisant, pour une mère, de voir son fils aller dehors pendant que vous restez là à vous chauffer ! »

Elle fut si stupéfaite qu'elle se leva en rougissant :

« Où faut-il que j'aille ?... Est-ce avec le chien ou dans la chambre ? Si je suis restée, c'est parce que je croyais être utile... N'est-ce pas vous qui m'avez demandé de chauffer l'eau ? »

A ce moment, l'eau commença à bouillir et Gaud surmonta son désarroï pour atteindre une louche — et encore ne le fit-elle qu'en tremblant, de peur que ce ne fût pas la bonne louche — et remplit le seau. Elle héla son mari, qui fit des signaux avec la lanterne et cria :

« Pouvez-vous l'apporter jusqu'ici et m'aider ? »

— Oui, répondit-elle, je viens. »

Mais, comme elle descendait, la voix exaspérée de sa belle-mère cria :

« Je pense que vous n'allez pas laisser la marmite sans eau sur le feu ? »

Elle revint précipitamment ôter la marmite et, tandis qu'elle repartait en courant, entendit une nouvelle explosion d'indignation :

« Misérable !... Stupide !... Malheureuse !... »

— Mon Dieu ! soupira-t-elle, qu'est-ce que j'ai encore fait ? »

Elle commençait à être terriblement effrayée et les larmes lui montaient aux yeux, alors qu'elle avançait prudemment à travers la cour avec son lourd fardeau.

« Revenez immédiatement, criait la veuve, revenez tout de suite ! »

— Oui, je reviens... »

Une minute, elle s'immobilisa dans un désarroi complet, entre la voix méchante qui l'appelait et les signaux que son mari faisait avec la lanterne : « Si je pose le seau, je ne saurai plus le retrouver dans le noir. » Cette pensée la décida à continuer vers l'écurie ; mais, dans la hâte de ses mouvements, une large nappe d'eau bouillante tomba sur son pied. Elle n'en continua pas moins sa route, tout en pensant : « Je devrais m'arrêter et ôter mon bas immédiatement. » Mais elle n'eut même pas l'idée qu'elle était, après tout, libre de le faire, tant il lui semblait que maintenant elle ne s'appartenait plus, mais était totalement la chose de cet homme et de cette femme, pour son plus grand bonheur et pour son plus grand malheur.

« Posez l'eau ici, et pouvez-vous lui tenir la

patte, comme ceci exactement ? dit-il quand elle entra. J'aurais dû aller au-devant de vous, mais je ne peux le lâcher, car l'os se déplacerait de nouveau. »

Elle s'agenouilla dans le foin et fit ce qu'il disait, s'appliquant à tenir son visage baissé pour qu'il ne puisse voir que ses yeux étaient pleins de larmes. Son pied commençait à la faire souffrir durement et, dès qu'elle crut la chose possible :

« Si vous pouvez achever le pansement seul, il vaudrait mieux que je rentre : tout à l'heure votre mère m'appelait. »

— Oui, bien sûr ! Merci de m'avoir aidé, et reposez-vous bien. »

Ils se parlaient de loin, froids et contraints ; car, avec ce vœu qu'ils avaient fait librement, ils étaient à la fois les prisonniers, les barreaux de la prison et leurs propres geôliers.

Lorsque Gaud rentra dans la maison, elle trouva sa belle-mère hors d'elle-même et plus déchainée contre elle encore que jamais :

« Regardez dans la cheminée, criait-elle, et voyez ce que vous avez fait ! »

La jeune femme regarda, vit, comprit et se sentit épouvantée.

S'il est une chose qu'une créature humaine ne doit jamais faire, sous peine d'attirer les pires malheurs, c'est de laisser un trépied debout dans la flamme dès l'instant que la marmite en a été ôtée. Il est entendu que les âmes des morts, ou bien le korrigan de la cheminée, sont toujours tentés de s'asseoir dessus ; ils se brûlent cruellement et, par vengeance, ne manquent pas d'appeler

sur la tête du coupable toutes sortes d'épreuves. Ce geste du sabot qui culbute le trépied, à l'instant même où l'on ôte la marmite, s'apprend dès l'enfance et elle avait toujours espéré mourir avant de se rendre coupable d'un pareil péché; or voilà que pour la première nuit passée dans sa nouvelle demeure l'inconcevable catastrophe s'était produite. Dieu seul savait ce qu'il allait en advenir! Mais, dès maintenant, le courage de la jeune femme l'abandonna; elle sentait que, quoi qu'elle fit désormais, elle serait vaincue: déjà elle ne s'étonnait plus que l'eau bouillante lui soit tombée sur le pied.

Il fallait attendre maintenant les autres malheurs.

Ils arrivèrent aussitôt.

« D'après ce que je vois sur la façon dont tu t'y prends avec les trépieds, il n'y a pas à s'étonner si l'abondance ne règne pas chez toi! Est-ce vrai que la vache qui est dans ton étable n'a qu'une seule corne? C'est une chose qui m'est venue à l'oreille...

— Ceux qui l'ont dit, répondit Gaud tristement, ont dit la vérité et ont menti en même temps. Il est vrai que notre vache n'a qu'une corne, mais il est faux qu'elle soit dans notre étable, car nous n'en avons pas.

— Et où la mets-tu dormir? puisque tu n'as ni pré, ni clôture, comme cela m'est également venu.

— Dans la maison, comme cela s'est toujours fait; elle est si douce et si petite, c'est juste comme un chien.

— Quatre chiens dans une seule niche! ça fait beaucoup, tu ne trouves pas?»

La jeune femme ne répondit rien, car elle était occupée à dire en elle-même au Sauveur Jésus-Christ: « Écoutez, s'il vous plaît, comme elle me parle, et prenez mon silence que je vous offre en remerciement du bon mari que vous m'avez donné. Puisque c'était à sa mère qu'il était, il faut bien que ce soit à sa mère que je le paie. » Et elle sentait se fortifier dans son cœur une grande patience, mais les malheurs étaient en chemin et rien sans doute, désormais, ne saurait plus les arrêter; c'est pourquoi elle dut entendre ceci:

« Tu sais, dit la belle-mère, que ce n'est pas vrai que le soleil m'a tourné la langue, et que je t'ai maudite pour de bon aujourd'hui. »

« Voilà donc pourquoi j'ai oublié de tourner le trépied, pensa Gaud avec terreur, le mal entraîne le mal, et me voilà prise dans une horrible chaîne de mal... »

« Et sais-tu qu'à cause de toi j'ai maudit mon propre enfant? Sais-tu le malheur que tu portes avec toi, que je ne peux voir mon fils à ton côté, sans me sentir forcée d'appeler sur lui la malédiction de Dieu! »

La jeune femme posa les mains sur ses oreilles:

« Taisez-vous!... Taisez-vous!... Je ne peux pas entendre ce que vous dites! »

Mais l'autre continuait, d'un ton froid et implacable:

« Ce n'est pas la peine de mettre tes mains sur tes oreilles! Il faut bien que tu saches que tu es tout à fait mal marquée, pour forcer la mère de ton mari à maudire son propre fils. Sais-tu bien qu'une mère qui maudit ses enfants, ça ne se voit

pas souvent... et que je ne comprends même pas comment cela peut arriver ! »

La jeune femme commençait à balancer la tête à droite et à gauche, mais l'autre continuait toujours :

« Et sais-tu bien que c'est à cause de toi que je ne me suis pas couchée cette nuit ? Trois rosaires ai-je déjà dits, pour demander que la malédiction que j'ai mise sur mon fils lui soit ôtée pour venir doubler la tienne !... Et ça serait peut-être arrivé si vous n'étiez pas revenus. Mais quand je vous ai vus, tous les deux, sur ce banc, j'ai été forcée de recommencer. Ah ! cela ne peut pas durer !... Cela ne peut pas durer... »

— Cela ne va pas durer non plus, dit Gaud avec une décision soudaine, parce que je m'en vais. »

Elle serrait son châle contre elle et regardait en rond, comme si elle était assiégée par des loups.

« Je pars, dit-elle, si les choses sont comme vous dites je ne veux pas rester ici. »

Et elle pensait en elle-même : « Depuis trois jours je ne fais que me sauver et me cacher, cela ne fera qu'une fois de plus. Oui ! c'est comme une habitude que j'aurais prise et je dois être devenue très habile à le faire si bien que, cette fois-ci, personne ne me trouvera. » Elle courut vers la porte :

« Continuez vos rosaires, dit-elle, et dites à Dieu que je prends toutes les malédictions sur moi. Mais dites beaucoup de rosaires, répéta-t-elle encore, car, pour moi, je crois que je n'en dirai plus jamais un seul ! »

Et, pendant qu'elle ouvrait la porte, sa belle-mère cria :

« Je te remercie de partir ! C'est le plus grand bonheur de ma vie, de te voir t'en aller ; mais sois maudite encore une fois parce que tu abandonnes ton mari... et pour tout ce que je vais entendre de lui maintenant. »

Mais la jeune femme était déjà sur les marches, et son état était si affreux qu'elle ne pouvait même plus comprendre le sens d'aucune parole. Elle resta un moment immobile, regardant la cour très sombre et, dans le fond, la porte de l'écurie éclairée. Tant que la lumière serait dans l'écurie, rien ne pressait. Elle pouvait reprendre sa respiration et essayer de penser vers quel côté il faudrait aller ; mais la première chose était certainement de recommencer à respirer, pour ne pas tomber par terre.

Bientôt, elle vit la porte de l'écurie se fermer et la lumière avancer à travers la cour ; alors elle descendit les marches et se mit à traverser elle aussi, du côté opposé. Elle n'avait aucun soin à prendre pour se cacher : « Il tient une lampe, pensait-elle, alors il ne peut pas me voir. C'est ainsi, quand on tient une lampe, que tout ce qui est en dehors de votre propre lumière on ne peut pas le voir. »

Elle parvint au tronc du sureau, près du porche, pendant que lui approchait de la maison : « Je ne peux pas ouvrir la porte, car il entendrait tourner le gond ; mais, au moment où il ouvrira celle de la maison, j'en ferai autant de celle-ci. »

Elle regarda la lumière, et tout son bonheur montait les marches et, quand il tourna la clenche, elle poussa le verrou du porche ; et, quand il

poussa la porte, elle poussa la barrière du porche et les glissements des gonds huilés confondirent leurs bruits. Puis il fut dans la maison et elle dans les ténèbres, et les deux portes se refermèrent en même temps.

* * *

Il entra dans la maison et vit sa mère seule devant le feu ; il accrocha sa lanterne au clou et vint s'asseoir sur le petit banc.

« Elle est allée se reposer ? » dit-il.

Sa mère tourna les yeux vers lui et le regarda de la tête aux pieds :

« Elle est allée où elle doit être. »

Il s'étira les bras en riant :

« Certes oui ! C'est bien ce que je pense, après une journée pareille. »

Elle le regardait avec intensité :

« Et toi, tu ne vas pas dormir ? »

— Non, cela ne me dit rien. »

De fait, il ne savait où aller : sa chambre d'autrefois était complètement désorganisée, son lit, toute la journée, avait été couvert de parapluies et toutes ses affaires avaient été portées dans la nouvelle chambre ; il préférait de beaucoup fumer des pipes ici, et la moitié de la nuit était déjà écoulée.

Il se mit à regarder le coffre, qui était dans cette pièce un objet inusité et dont le bois avait un aspect tellement ancien que tous les vieux meubles

de la maison semblaient, à côté, être sortis depuis peu des mains de l'artisan : « Je voudrais bien savoir l'âge qu'il a », pensait-il ; il regarda avec plaisir la sculpture barbare et souhaitait de voir le travail de serrurerie qui le fermait ; mais c'étaient les vêtements de Gaud qui étaient dedans et il ne se serait certainement pas permis de l'ouvrir. Alors il se mit à regarder la porte derrière laquelle elle dormait.

Il pensait combien cela était merveilleux, et aussi à toutes les angoisses qu'il avait eues...

Il était difficile maintenant de concevoir une joie aussi complète ; elle dormait derrière cette porte, sous son toit ; ils avaient signé le livre ensemble, les bagues étaient passées à leurs doigts et les noms étaient gravés, personne ne pouvait plus rien contre eux.

Mais, bon Dieu ! quel horrible incident avait occasionné le malaise de sa mère... Il avait été trop secoué pour avoir déjà le goût d'en rire. Oh ! il devait perdre cette habitude de la croire difficile et d'un cœur dur... Ils se heurtaient souvent, certes ! Mais, au fond, elle était d'une réelle bonté. Il la regarda avec un grand respect et beaucoup d'amour. Elle était assise en face de lui, car elle aussi refusait de se coucher et, depuis bientôt deux heures qu'il était là, il la voyait réciter des rosaires d'une manière fébrile et boire des tasses de café. Quelle étrange nuit ! si paisible, et si éprouvante par sa longueur... Mais une combien douce nuit...

C'est à ce moment que la porte de la chambre nuptiale s'ouvrit avec fracas et que la fille d'hon-

neur, en chemise de nuit et hors d'elle-même, entra dans la pièce.

« Je voudrais bien savoir ce que c'est que cette maison et ce que je suis venue y faire ? cria-t-elle. D'aucuns peuvent croire que c'est pour veiller une mariée ! mais je me demande sur quoi je pourrais appuyer mon témoignage ? »

— Qu'est-ce que tu dis ? demanda le jeune homme stupéfait et qui commença par éclater de rire ; car le spectacle de cette fille d'honneur, ébouriffée et noyée dans les plis de son immense chemise, était un des plus imprévus et des plus plaisants qui se puissent voir. Qu'est-ce qui t'arrive ? »

Puis il regretta d'avoir parlé, car sa seconde pensée fut qu'elle était peut-être somnambule et qu'alors il ne fallait pas l'éveiller ; mais elle avait les yeux bien conscients et criait :

« Je dis que ça ne peut pas porter chance, de traiter la Sainte Vierge comme vous avez l'air de le faire ici ! Elle ne vous avait rien demandé, alors ce n'était pas la peine de lui promettre un vœu pour lui infliger un affront pareil. Je ne peux pas comprendre... »

— Ne t'occupe pas de ce que tu ne comprends pas, dit la veuve qui s'était levée. Va te coucher tranquillement, ma fille, c'est moi qui ai veillé et la Sainte Vierge n'a rien perdu. Tu peux être sûre que le vœu sera tenu aussi longtemps qu'il faut ! Retourne-t'en avant que ton lit n'ait refroidi. »

Mais la fille d'honneur frappa du pied.

« Je veux savoir où est la mariée ! cria-t-elle. Je ne retournerai pas me coucher sans elle, car

c'est moi qui dois rendre témoignage et non pas vous ! »

Le jeune homme ne comprenait rien à ce qui arrivait ; mais, sans trop savoir pourquoi, il n'avait plus envie de rire et était contrarié qu'elle fasse autant de bruit :

« Je ne sais pas quel rêve tu as fait, Maryvonnig, mais tu ne devrais pas la réveiller. La journée a été plus fatigante pour elle que pour n'importe qui d'entre nous. »

— La réveiller ! cria la jeune fille avec indignation. Va-t'en donc voir comment elle dort, tiens !

Elle ouvrit la porte toute grande et la belle chambre apparut dans la pénombre ; mais il se recula.

« Tu sais bien, dit-il, que je n'ai pas le droit d'entrer ici cette nuit. »

— Si c'est pour ton vœu, dit la fille d'honneur avec un rire amer et méprisant, ma foi, tu peux entrer sans crainte ! »

Outrée, elle l'empoigna par la manche et le tira dans la chambre, jusqu'au lit.

« Regarde ! dit-elle, et elle ouvrit les draps tout grands. Personne n'a dormi de ce côté-là ! Tu peux toucher, dit-elle encore, c'est tout froid. »

Inconsciente de colère, elle lui faisait promener sa main sur les draps...

« Ici, c'est chaud, criait-elle, c'est moi qui y dormais, mais, là, elle n'est pas venue ! Pas une seule minute ! L'oreiller n'a pas un creux et la dentelle tombe tout autour pareil... Renvoie-la ici tout de suite ! Comment veux-tu donc que je témoigne ?... Ta mère dit qu'elle a veillé, mais

c'est moi qui dois répondre ! Renvoie-la tout de suite ici. »

Véhémente, elle le secouait ; mais il était devenu aussi figé qu'un arbre mort.

« Où est-elle ?... dit-il. Mais où est-elle ? »

Il regardait autour de lui. Quelle idée avait-elle de lui jouer encore un tour ? Ce n'était pas l'heure de le faire pourtant ; elle ne se rendait pas compte, mais qu'est-ce que tout le monde dirait demain ? Et comment sa mère ? Justement, sa mère !... D'un bond, il revint dans la grande salle :

« Mais enfin, ma mère ? »

Elle se leva lentement et se dressa devant le feu.

« Je crois que c'est l'heure de parler », dit-elle.

Et elle appuya ses yeux sur lui de cette façon étrange qu'elle avait tout d'un coup de le regarder du haut jusqu'en bas.

« Écoute-moi, j'ai à te dire ce soir des paroles qui comptent et qui, sans doute, ne te plairont guère ; mais cela est, et il faut bien que tu le saches.

— Que je sache quoi ?... Qu'est-ce que je dois savoir ?... Oh ! mais parlez vite !

— J'ai à te dire qu'elle est partie.

— Je le vois bien, qu'elle est partie !... Mais où ? Quand est-ce qu'elle va revenir ? »

La fille d'honneur commençait à n'y rien comprendre et la vieille femme se mit à se ratatiner insensiblement. Il ne lui semblait plus si facile de parler car, pour la première fois, son fils cessait de lui apparaître comme un jeune enfant que l'on peut facilement punir et priver de son jouet ; et voilà qu'elle se sentait près de la peur.

« Écoute, dit-elle, sois raisonnable et essaie

d'oublier tout ceci. C'était une mauvaise fille et elle t'a abandonné tout à fait. »

Mais de telles phrases ne pouvaient pénétrer dans l'intelligence du jeune homme, qui n'aurait su leur trouver la plus petite signification raisonnable. Et la veuve continua :

« Et même je l'ai maudite quand elle a passé le seuil, je l'ai maudite parce qu'elle t'abandonnait.

— Maudite ? dit-il, vous l'avez maudite parce qu'elle m'abandonnait ? »

Cette fois, on le voyait rempli d'une stupeur absolue et, en même temps, d'un si grand doute que sa mère se trouva entraînée à murmurer d'une voix basse et tremblante :

« Avant aussi... je l'avais un petit peu maudite, avant aussi... »

Et puis soudainement elle éclata :

« C'est moi qui l'ai chassée ! Elle est partie d'elle-même, mais après que je l'ai eue comme chassée ! Et elle a bien fait, sans quoi je l'aurais chassée demain ou au premier jour que j'aurais... »

Mais le mot lui resta dans la gorge, car il venait de la frapper au visage.

... Ener reculait maintenant jusqu'au mur, il se sentait un meurtrier. Il venait de tuer sa mère en esprit et s'épouvantait de voir autour de lui tous les objets s'offrir à sa main comme des instruments de mort. Avec n'importe quoi ici on pouvait tuer. N'importe quoi ici pouvait faire couler le sang et taire cette bouche, arrêter les battements de ce cœur mauvais et effacer cette vie. Il pouvait cogner cette tête contre la pierre : elle était plus fragile qu'un œuf de serpent et l'esprit du mal qui l'habi-

tait serait aussitôt détruit; il jaillirait dans le feu avec la cervelle et l'air serait purifié. Il pouvait prendre ce cou dans ses mains, empêcher l'air d'arriver et l'étouffer comme un feu. Oui, il pouvait faire cela aussi facilement que, un instant plus tôt, il l'avait aimée! Car il était dédoublé horriblement... Oh! était-il possible qu'il fût né pour être un assassin et un maudit?... Tout à l'heure, il était si heureux...

Sur le coin de la table où il l'avait posée, la fumée de sa pipe montait dans une grande paix. Il y eut un silence énorme, pendant lequel il essaya de choisir son destin. Si son père avait été vivant, peut-être l'aurait-il aidé et gardé, pendant cette actuelle et terrible seconde où ses yeux étaient aveuglés de rouge?

Il y eut un cri étouffé et il vit la forme de sa mère vaciller et s'abattre de l'autre côté de la pièce, sans que lui-même ait bougé, et il éprouva un soulagement immense de n'avoir plus à choisir. Il ne cherchait pas à savoir si elle était vivante ou morte; pour son esprit, il n'y avait plus de passé ni de futur, mais un seul présent, qui se suffisait si totalement à lui-même que pour l'instant il se trouva comblé par le fait qu'elle avait glissé hors de sa vue.

Katell était tombée et ses vêtements s'éten-
daient autour d'elle, comme l'ombre autour d'un pommier quand le soleil est au zénith et, pour les yeux de la fille d'honneur, il n'y avait rien d'autre ici qu'une femme en syncope et un fils contrarié qui lutte pour ne pas dire une insolence... Mais Ener, ayant ainsi tué sa mère dans sa pensée,

n'aurait su toucher ce corps de ses propres mains; il sauta dans la cour.

« Jili, appela-t-il, viens ici! »

Et, toute son enfance, n'avait-il pas crié de la sorte en toute circonstance: « Jili, viens ici! »

Et, quand Jili fut là avec une lanterne et qu'il vit ces choses: ces portes ouvertes et Katell sur le sol et le visage d'Ener, il pâlit et ne trouva pas un mot en lui-même.

Mais il sut aussitôt que des hommes ne suffisaient pas ici, car la fille d'honneur, trop jeune, était dépassée. Il fallut que Marjep, à son tour, répondit à son appel. Elle sauta par la fenêtre de sa soupen-
te et accourut, et ils se retrouvèrent tous les trois autour de ce corps, silencieux et unis comme jadis sur les bords de la rivière Yen, quand ils tendaient des pièges.

« Je ne veux pas savoir... disait Ener. Faites le nécessaire tous les deux... Mais ne me dites pas si elle est vivante ou morte... »

— Ce n'est rien, ce n'est rien, disait Marjep; courez, vous autres! Je reste ici, ce ne sera rien... »

De fait, il semblait que Katell allait bientôt rouvrir les yeux et Ener aurait en horreur de contrer son regard; d'ailleurs, tout cela pour lui cessait d'avoir de l'importance, car la colère maintenant céda le pas à l'angoisse, et cette angoisse lui montrait comme une folie tout ce qui pouvait retarder ses recherches: depuis combien de temps déjà devraient-ils tous courir vers les Collines Brûlées et fouiller les bords de la rivière Yen?

« Viens, Jili !... » cria-t-il en se précipitant vers la porte, et ils disparurent.

Marjep demeura seule et le poids de Katell accablait son bras replié ; elle abaissa les yeux vers elle et la vit réveillée, l'œil déjà aigu.

« Maudite fille ! disait-elle à voix basse. Je te maudis encore dix fois... »

Elle haletait :

« Et cent fois... Je savais bien qu'il m'aurait fait des ennuis si tu parlais... »

« Quelle nuit, mon Dieu ! pensait la jeune fille, il est bon que mon propre bonheur m'ait donné des forces pour tenir tête à tout ceci. » Il lui semblait que, depuis une heure, les maîtres de la Feunteun Yen s'étaient tout entre-tués, laissant le domaine à l'abandon. Le poids de la maison vide lui tomba sur les épaules, et la conscience des travaux du lendemain que personne, peut-être, ne serait là pour commander.

Cependant, la fille d'honneur reparaisait dans la salle, habillée en hâte par-dessus sa longue chemise de nuit qui dépassait sa robe tout autour ; sa natte dans le dos, son parapluie d'une main et, sur l'autre bras, son beau tablier de quatre mille francs, enveloppé de papier de soie.

« Je repars chez nous ! dit-elle, je ne resterai pas une minute de plus dans cette maison où les chrétiens ne sont pas à leur place. Ce sera la honte, et peut-être la marque du malheur pour toute ma vie, d'avoir été choisie pour veiller une mariée maudite ! Et quand même je vivrais jusqu'à la fin du monde, et même après, mon âme dût-elle y revenir seule parmi les cendres, elle s'en souviendrait encore !... »

Quand on a dix-huit ans, vous pouvez me croire, ce n'est pas gai de penser à de telles choses. Mais c'est plus fort que moi, il faut que j'y pense, et même je le vois comme si c'était fait ! »

Elle vint se placer devant la veuve et prit sur la cheminée une boîte d'allumettes :

« Donnez-moi une lanterne, dit-elle, et un valet pour me conduire à la patte d'oie. Après je pourrai faire la route toute seule.

— Allez vous recoucher tout de suite, dit Marjep, il est inutile que vous racontiez partout avant demain ce qui s'est passé ici cette nuit.

— Je veux m'en aller immédiatement, dit la minouze en frappant du pied. C'est une conscience de garder une fille de mon âge dans un endroit comme ici ! Donnez-moi une lanterne et un valet pour me conduire à la patte d'oie.

— Je ne vois pas pourquoi il vous faut un homme pour vous conduire à la patte d'oie si vous avez l'intention de faire le reste seule, puisqu'il y en a quatre fois plus long ?

— Ça n'a rien à voir, je ne suis pas peureuse et je peux très bien rentrer chez moi dans la nuit ; car, pour nous autres dans ma famille, c'est seulement entre ici et la patte d'oie que la crainte se trouve ! Mon grand-père l'a dit, qui en savait long... Donnez-moi une lanterne et un valet. »

Marjep vit qu'il n'y avait plus à insister ; elle alluma une mèche et éveilla un homme qui se hâta dans la cour.

« Ne lui dites pas, ordonna-t-elle à la minouze tandis que celle-ci, serrée dans une mante, s'élançait vers les marches comme un chevreuil, ne

lui dites pas que la peur est sur cette route. » Elle resta sur le seuil un instant à la regarder s'éloigner, il ne fallait plus compter désormais que le scandale reste caché. « Heureuse est-elle si la crainte la quitte après la patte d'oie ! Je suis lasse et ne sais que faire... La peur est sur cette route ! a-t-elle dit. Sainte Vierge des Douleurs ! Pour nous autres d'ici, elle est partout maintenant. »

La première pensée d'Ener, en s'élançant dans la cour, avait été pour le chien qui, seul, pouvait lui être d'un véritable secours ; mais le souvenir de l'accident l'immobilisa aussitôt, un juron entre les dents :

« Jili ! Il ne peut même plus nous aider... »

— Mais nous allons la retrouver tout de suite, répondait Jili, elle a couru chez ses parents, avant deux heures tout sera arrangé.

— Deux heures ! comment pourrai-je attendre deux heures avant de savoir ? »

Ils se hâtaient maintenant et Ener ne pouvait plus parler. La nuit était calme et claire ; mais, quand l'eau de la rivière Yen leur apparut sous la lune qui allongeait son cours à l'infini, en amont et en aval du pont, le monde leur parut si grand, et eux si petits, et si hasardeux de jamais retrouver un être à travers tous ces espaces sans un miracle de Dieu, que l'angoisse d'Ener le dépassa.

« Jili... dit-il, Oh ! Jili... »

Et de tout son poids, une seconde, il lui fallut s'appuyer sur l'épaule de ce fidèle garçon. Ils avaient suspendu leur marche et, devant eux, s'étendaient tous ces joncs sans fin et ces roseaux,

toute cette étendue marécageuse et la forêt. Chercher dans l'eau l'empreinte de la pluie, dans l'air la trace d'une âme défunte, ou retrouver la jeune fille dans tout cela, c'était aussi fou.

De longs brouillards traînaient et la splendeur de ce paysage merveilleux était terrible par son calme en marge de la vie. Emporté par son dévouement, Jili se maudissait d'être un homme : en vérité, que pouvait-il pour son maître cette nuit, sinon le plaindre et l'empêcher d'appeler les autres à son aide ? Oui, c'était là le seul service qu'il pouvait lui rendre, de garder cette chose secrète s'il était possible.

« Continuez seul vers les Collines, pendant que je fouillerai le bord de la rivière, si cela peut vous rassurer. Mais il est certain que vous allez la trouver chez ses parents. »

Et il s'enfonça dans les roseaux.

Ener ne dirigeait plus ses pensées et même il n'en avait plus. Il voyait se lever devant ses yeux toujours de nouveaux arbres, que ses jambes rapides devaient dépasser et qui, chacun, montraient qu'il se rapprochait de son but. Si des cailloux roulaient sous sa semelle, cela n'avait point d'importance, car son équilibre, ce soir, s'appuyait si peu contre le sol qu'il semblait pouvoir marcher sur le vide.

Un animal traversa son chemin et dut le faire tomber, mais il n'en eut pas conscience : il était déjà relevé et sa marche n'en fut point ralentie. La lanterne éclairait inutilement, il ne suivait pas cette lueur, mais une pitié qui traçait son chemin et qui était plus forte que tout. Lui, il était silen-

cieux et ne cherchait qu'à avancer ; mais il y avait cette pitié et plusieurs doubles de lui-même qui allaient devant et qui hurlaient. Il arriva sur le sommet comme un chasseur derrière ses chiens, son cœur et son esprit ouvraient la route, et la pitié et tous ces doubles de lui-même qu'il ne pouvait contenir l'entouraient de tumulte.

Il vit la chaumière et la fenêtre illuminée ; et, comme le commandement d'un ange, cette lumière le rendit à lui-même et le calme se fit en lui :

« Elle est ici ! Je vais ouvrir la porte et la voir. »

Il traversa la clairière et, au-dessus de la maison de Koulm, les astres lançaient des lueurs aiguës. Par l'effet de sa soudaine et extrême fatigue, les étoiles étaient des épées qui entre-croisaient leurs lames et la lune vacillait comme une lourde fleur sur une tige fulgurante ; mais il se sentait redevenir lui-même : une grande force et une unité qui s'appelaient Ener Dalenn de la Feunteun Yen.

« Dieu soit loué ! Il était temps que j'arrive. Oh ! il faut vraiment qu'elle soit ici, car, si je ne la voyais pas en ouvrant cette porte, je ne saurais le supporter. »

mur et ceux qui en connaissent assez sur la puissance des licornes auraient pu penser que c'en était une venue veiller sur la famille de Koulm et habillée à la manière du pays. Mais ce ne sont pas là des choses à dire à tout le monde, parce qu'il y en a qui ne croient à rien.

Donc la nuit coulait paisible quand ils entendirent frapper à la porte.

* * *

Surpris, ils allaient se demander s'il était prudent d'ouvrir à cette heure, quand, sans leur laisser le loisir d'hésiter davantage, elle s'ouvrit toute grande sous la main fiévreuse du garçon de la Rivière Froide, qui apparut horriblement poussiéreux et fatigué.

« Je vous demande pardon pour tout ce qui est arrivé, dit-il ; je viens la chercher, je suis venu dès que j'ai su... »

Mais le bûcheron et sa femme s'étaient levés, très surpris.

« Il ne fallait pas vous déranger, dirent-ils reconnaissants, on nous a déjà prévenus de la vérité et nous sommes dans la joie.

— Dans la joie ? Est-il possible que vous le preniez ainsi ! Mais où est-elle ? mes yeux ne la voient pas...

— Qui donc voulez-vous voir ? demanda Koulm stupéfait.

— Mon enfant, reprit Marianna, je ne m'ex-

Après que la belle jeune fille qui leur avait apporté la joie eut disparu sur la pente de la forêt, l'homme et la femme Roussis étaient rentrés dans leur maison, si heureux qu'ils ne savaient plus quoi faire. Ils sentaient leurs jambes trop fatiguées pour redescendre au bal, mais leur cœur était trop réveillé pour leur permettre de dormir. Ils burent donc une tasse de café et le mari tendit une de ses mains à sa femme en disant :

« Jouons au jeu du chat. Peut-être gagnerai-je enfin aujourd'hui qui est un jour de bonheur ! »

C'était un jeu qu'ils aimaient beaucoup et qui est très commode pour les bûcherons et toute autre personne sans argent, il ne demande que d'être deux et que l'un des deux au moins ait l'esprit prompt. Ils y jouaient souvent ; mais la femme, ici, pour ce qu'elle avait l'esprit plus prompt, gagnait toujours. Son mari n'avait de cesse de recommencer le jeu ; car, bien qu'il perdît depuis vingt ans, l'espoir ne l'avait pas quitté de gagner au moins une fois avant de mourir.

Ils jouaient donc ainsi tranquillement, pendant que la vache endormie respirait dans sa litière. L'ombre de sa corne se profilait hautement sur le

plique pas ce que vous venez faire ici ce soir ?

— Quoi ? dit le jeune homme dont le regard sembla s'éteindre tout à fait, vous n'allez pas me dire qu'elle n'est pas ici ?

— Mais qui ?

Il s'appuya contre la porte et son visage, qui ne pouvait plus pâlir, était alors si épouvanté que les pauvres parents sentirent leur cœur se mettre à battre trois coups pour deux, et après deux coups pour trois, comme chez les gens qui vont bientôt mourir.

« Ah mon Dieu ! dit la femme, qu'est-il arrivé à ma pauvre enfant ? »

Mais, sans l'entendre, il parlait maintenant au vide de la nuit.

« C'est impossible, disait-il, c'est impossible qu'elle soit réellement partie !... c'est impossible... impossible... »

Le bûcheron ne disait rien. Il regardait, et son œil était aussi vif, aussi sombrement attentif que lorsqu'il surveillait la cime d'un arbre prêt à tomber.

« Qu'est-ce qui est arrivé à mon enfant ? disait la mère ; qu'est-ce que tu as fait à mon enfant ?... Pourquoi es-tu ici ?... Qu'est-ce que nous avons à pardonner ?... Qu'est-ce qui est arrivé à mon enfant, pour que tes beaux habits soient aussi pleins de poussière et tes souliers tout perdus de boue ? »

Et, comme il ne répondait pas, elle le saisit par le bras :

« Que viens-tu chercher ici ? Ne dort-elle pas en paix dans ta maison ?... Où est-elle ?... Qu'est-ce que tu en as fait ?... »

— Elle est partie ! dit-il. Je ne sais rien... Elle est partie ! Ma mère et elle ne se sont pas entendues, alors elle est partie... J'ai cru qu'elle était revenue ici, et elle n'y est pas...

— Comment as-tu pu penser qu'elle serait revenue ici ? Ici ou chez toi, c'eût été pareil : je l'aurais reconduite aussitôt. Elle est mariée, et, quand ta mère l'aurait battue, elle devait rester ! Mais où est-elle alors ?... Mon Dieu ! qu'est-elle devenue ? »

Le jeune homme était appuyé contre le chambranle de la porte et ne répondait rien et, même s'il avait voulu le faire, on voyait qu'il ne l'aurait pu. Mais il advint qu'il commença tout doucement à claquer des dents : qui a vu frémir les feuilles à la cime d'un peuplier quand le vent se lève voit comment ce fut au début ; puis les pensées qui se battaient sous son front devinrent encore plus sombres et plus affreuses, car ses dents claquèrent un peu plus fort et il pressa ses tempes de ses deux mains.

Cependant la femme Roussie pleurait tout haut et se lamentait sur le sort de sa fille perdue sans argent à travers la nuit, ce qui fait qu'il l'interrompit en disant :

« S'il vous plaît, ne parlez plus, mais pouvez-vous prier pour moi ? »

Et ses dents faisaient toujours un grand bruit. La femme du bûcheron pria de toutes ses forces et cela se mit à décroître. Et, au bout d'un moment, elle leva les yeux, elle ne le vit plus debout contre la porte, ni nulle part.

*
*
*

Pour la femme du bedeau, il n'avait pas été question, un seul instant, de sommeil : elle se tournait et se retournait dans son lit avec, dans la bouche, un goût d'or : « Je suis comme empoisonnée d'or, pensait-elle. Pouah ! qui pourrait jamais croire que c'est de la si grande poison ? » Et son inquiétude s'aggravait de ce qu'elle avait vu et entendu, dont le souvenir ne la pouvait quitter ; les présages mauvais, les bruits de pleurs et la vision lugubre de ce coffre. Si le don parlait pour dire la vérité et suivant les lois habituelles, d'après le nombre d'heures déjà écoulées, la chose s'était maintenant produite.

Son angoisse devenait de plus en plus forte à mesure que passaient les secondes et, bientôt, n'y pouvant plus tenir, elle se leva.

Entr'ouvrant sa porte sans bruit, elle regarda dehors. Les premières lueurs de l'aube formaient une rayure pâle qui séparait le ciel d'avec la terre et, par-dessus les brumes de la rivière Yen, les Collines Brûlées dormaient dans leur chevelure tremblante et nuageuse comme un rêve. Une chouette, sa chasse terminée, passa, cherchant l'arbre de son sommeil ; son vol ressemblait à la chute de la neige et on la sentait plus mouillée qu'une cloche de digitale, tant l'air était saturé de rosée. La femme du bedeau eut froid et son esprit était brumeux ; elle se couvrit d'un châle

et sortit de sa maison : puisqu'elle ne pouvait dormir, elle préférait essayer de savoir.

Elle commença à marcher en silence et s'en alla rôder dans le chemin qui menait à la maison de la fête : « Mon Dieu, pensait-elle, pourquoi me mettez-vous sur les épaules le poids des douleurs de tous les gens du village ? Pourquoi faut-il que je paie leur mort de mon sommeil ? Et, si le don vient à parler aussi pour les vivants, que vais-je devenir ? Car on ne meurt qu'une fois pour aller au cimetière, et encore c'est assez vite fait ; mais combien d'agonies ne souffre-t-on pas, quand on est en vie, qui sont pires et durent longtemps ? » Mais elle ne put continuer à se plaindre de la sorte, car elle était parvenue au tronc du sureau et s'aperçut que la barrière du porche, ni ouverte, ni fermée, se balançait sans fin sur ses gonds ; c'était un mouvement monotone et triste qui vous serrait le cœur. Cette barrière était toujours fermée la nuit, et largement ouverte le jour pour le passage des troupeaux ; cela ne disait rien que de mauvais de la voir baller ainsi à l'abandon. En approchant, elle s'aperçut que la porte de la grande salle, au-dessus des marches, était pareillement ouverte ; mais son poids la tenait immobile, car elle était en chêne et couverte de clous.

La femme du bedeau ne pouvait s'empêcher d'approcher de plus en plus : il fallait absolument qu'elle vît le petit coffre, qu'elle se rendît compte si le don parlait aussi pour les vivants... Ah ! plutôt à Dieu que cela ne fût pas ! Quelle grande délivrance serait la sienne s'il était prouvé que son imagination seulement... Mais elle n'eut pas plutôt

émis ce souhait qu'une profonde horreur lui étreignit l'âme, car le bruit des sanglots se faisait entendre de nouveau et venait frapper son oreille par la porte entrebâillée.

Cette fois, ce devait être dans la réalité.

Pour vérifier, elle appuya ses mains sur ses oreilles, afin de savoir si le son résonnait davantage dans son propre esprit ou existait en dehors d'elle-même. Elle connut que c'étaient des pleurs réels, exhalés en cette minute par une créature vivante qui se trouvait dans la grande salle.

Elle gravit les marches avec emportement et, s'étant précipitée dans la pièce, vit, et cette fois de ses seuls yeux de chair, une forme humaine étendue sur le sol, le visage caché, appuyé du front sur le coffre. Il faisait encore si sombre qu'elle dut approcher davantage et posa sa main sur cette tête vivante, si horriblement secouée par la tempête, et, l'ayant relevée de force, vit apparaître le bois du coffre couvert de larmes, tandis que d'autres larmes, tombant de cette tête qu'elle tenait à pleine chevelure, s'égouttaient une à une sur les vieux épis rongés.

« C'est bien ainsi, dit-elle, c'est exactement ainsi. Mon pauvre enfant, dit-elle alors avec une immense pitié, au garçon de la Feunteun Yen dont elle tenait ainsi la tête à pleine chevelure, ces larmes sont sur le coffre depuis hier matin, mais je ne savais pas que c'était toi qui devais les pleurer.

Le jour était levé et Marjep se dirigea vers les étables. La femme émigrée et le bossu achevaient la traite dans le calme de cette grande nef, feutrée de paille, où tous les sons prenaient un moelleux étrange. Comme le matin de la mort de Jalm, la paix féconde se respirait ici, avec une force grande qui vous lavait l'âme et vous simplifiait le cœur. On y respirait un air sans péché ; les animaux n'avaient point peur de l'homme et ne se craignaient pas les uns les autres ; les poules pondaient dans la mangeoire des bœufs, les poussins couraient entre les pattes du bouc, le chat dormait sur une échelle et le coq chantait à côté ; les araignées faisaient leurs toiles dans les coins et les hirondelles, leur nid entre les poutres. Car il y a une trêve des étables et ce sont des lieux de grâce, Dieu le savait bien, qui en choisit une pour y naître.

Marjep s'y rendit comme au bain.

Un grand tas de litière fraîche grésillait à contre-jour dans la nouvelle lumière, et elle souhaita de s'y étendre afin que le très sain contact de la paille innocente la repose. Elle avait terminé la nuit auprès de la mauvaise vieille femme et de sa haine, et en éprouvait une courbature du corps et de l'esprit.

La journée ne s'annonçait heureuse pour personne. On ne savait point encore ce que la mariée était devenue, et n'importe qui devait préférer veiller un mort, seul pendant trois nuits, que de revoir le visage d'Ener, tel qu'il était apparu à son retour des Collines, et avant qu'il ne reparte de nouveau.

Jili était aussi revenu, mouillé et couvert de boue, s'était changé et était reparti. Mathurin Tout-Seul, Reun, Gwaldaer, Cornély Méhagar et plusieurs autres étaient avec lui. Le valet de charrue se préparait à les rejoindre ; il avait mis un casse-croûte dans une musette et couplé ses deux corniauds ; si son visage n'avait pas été si sérieux, on aurait pu croire qu'il partait pour une chasse d'automne.

Marjep demeurait ici, avec tout le domaine sur les bras, au milieu du désordre d'hier, des bancs et des tréteaux et de toutes les victuailles inachevées. L'abbé Libouban était monté tout à l'heure ; mais Katell, terrée comme un blaireau, avait refusé de le recevoir ; alors il avait béni le seuil de la maison et il avait semblé à Marjep qu'on respirait mieux depuis.

La femme émigrée pleurait doucement. Le soleil montait, ses rayons étaient chauds ; les bâtiments s'éclairaient et, dans les angles, se rayaient obliquement d'ombres lourdes ; les belles-de-jour autour du puits se déplaçaient, les heures passaient, les pigeons roucoulaient. La femme émigrée pleurait sans fin,

* * *

Vers le milieu de la journée, Ener monta chez le bûcheron dans l'espoir d'y apprendre des nouvelles ; mais il sut que là on en attendait de lui. Il n'avait rien à leur dire.

Les hommes avaient fouillé le fond de la rivière et descendu le courant jusqu'au barrage du moulin. On n'avait relevé de traces nulle part et, si elle s'était cachée dans les taillis, ce serait à perdre la tête...

Certains pensaient qu'elle avait pu monter dans une voiture rencontrée sur la route ; alors, sans doute, était-elle loin ! Et dans quelle direction ? Dieu seul le savait !

« Ah ! voilà qu'il est midi sonné, pleurait Marianna ; si mon enfant est encore en vie, qui me dit qu'elle mangera à sa faim aujourd'hui ? »

« Hélas ! mon Dieu ! gémit-elle, se représentant maintenant sa fille perdue et affamée, errant les mains vides à travers une ville inconnue. Hélas ! mauvais mari que tu es, ne pouvais-tu au moins lui donner quelque argent ? »

Ener se sentit transporté de colère et le beau chandelier qui était sur la table vola en éclats, tant ce mot de Marianna lui enlevait le contrôle de lui-même, et le désespoir et la colère de Marianna s'enflammèrent aussitôt à son propre désespoir et à sa propre colère. Elle flamba comme une meule sèche sous le vent d'une autre meule que le feu ravage. Le malheur de sa fille l'avait accablée

d'une douleur profonde et digne, mais le chandelier cassé sembla lui faire perdre soudainement la tête.

« Ne casse pas mon chandelier ! criait-elle. Ah ! ne pouvais-tu me laisser tranquille dans ma maison ! Toi, tu n'as jamais manqué... Pourquoi t'a-t-il fallu encore prendre mon bien ? Ma fille ! qui ne t'avait rien fait... et aussi mon argent. Pour la moitié d'un gâteau de ta noce, j'ai dépensé tout le gain de mon homme en sucre et en farine, plus rien à manger ici !... Et maintenant, c'est mon chandelier... »

Mais le jeune homme ne pensait pas au chandelier. Il semblait soudainement froid et calmé et paraissait ne rien comprendre à ce qu'il entendait.

« Je ne m'explique pas trop bien ce que vous me dites là, répondit-il, et, quand bien même vous auriez donné à votre fille un peu de sucre et de farine, en quoi cela peut-il vous empêcher de manger ?

— Quoi, tu ne comprends pas que, si nous n'avons pas d'argent, nous ne puissions pas manger ? »

Mais il regardait autour de lui et se sentait stupéfait ; Dieu ! pourquoi fallait-il que le cauchemar qu'il vivait depuis le milieu de la nuit aille ainsi s'aggravant à chaque minute ? pourquoi chaque instant qui coulait lui découvrait-il des horreurs plus grandes ? Était-il possible que cette maison fût en réalité aussi pauvre qu'elle était en train de lui apparaître tout à coup. Était-il possible que tout y fût si petit, si vide, si usé ?

Était-il donc vrai que des gens ne peuvent faire un gâteau de noces sans donner de leur pain ?

Après que Gaud Dalenn eut attiré la barrière et que la seconde porte, se fermant en même temps, eut comme séparé son âme d'avec son corps, ce corps, qui n'était plus alors qu'un animal et que toute étincelle divine avait quitté, s'élança à travers la nuit avec l'élan sauvage des saumons qui remontent de mauvaises rivières.

L'indignation et le désespoir qui avaient bouillonné en elle atteignaient maintenant un étiage si haut qu'un calme étrange s'était fait et qu'elle courait dans une sorte de sérénité horrible. Par éclairs, la perception de la douleur physique éveillait en son esprit une pitié confuse pour elle ne savait quoi qui souffrait de par le monde — mais il n'était pas possible de faire un rapprochement entre ce pied misérable et les siens qui la portaient avec une si sûre agilité. Elle courait en direction de la rivière Yen, parce que c'était celle des Collines Brûlées où se trouvaient mille sentiers et des taillis épais où elle pourrait se perdre... se perdre... se perdre...

Elle n'était pas dans l'état qu'il faut pour se tuer. La pensée de la mort lui était aussi étrangère que la notion précise de la vie, la révolte et l'épou-

vante qui l'habitaient moins grandes encore que l'étonnement ; un étonnement sans limite, qui lui tenait les yeux ouverts au point qu'elle éprouvait la sensation de leur soudaine immensité. Et dans sa poitrine résonnaient les battements de son cœur rouge. Il advint qu'elle se trouva de l'autre côté de l'eau et qu'elle ne savait pas comment elle l'avait franchie. Sa jupe était mouillée et lourde, et lourds ses pieds, comme soudainement chargés de neige ; et cela, qui était comme une persécution nouvelle, devint un soulagement : son cœur ne battrait plus dans le vide maintenant, mais contre ces choses.

Elle l'entendait lutter de plus en plus durement. Loué soit Dieu ! la difficulté du chemin montant et le poids de cette boue lui offraient un travail digne de sa nouvelle force ; après avoir tant battu d'indignation et de peine, c'était là un effort qui lui faisait du bien.

Elle continuait d'avancer, et la pensée de Katell, celle d'Ener, depuis longtemps n'existaient plus, balayées par ce choc sourd de vagues brisantes, cet effort perpétuellement renouvelé des ondes de sang, qui était comme le travail de la mer, qu'elle sentait monter, se retirer, monter, se retirer, et encore une fois... et encore une fois...

La nuit était au-dessus d'elle et les grands arbres tout autour. Il était bon qu'elle fût tombée. C'est ainsi qu'on était le plus heureux. Le véritable bonheur, était-ce donc cela ? être étendue sur la terre, ne plus avoir devant les yeux que les étoiles, les nuages et ce doux balancement sans fin de la cime des arbres. Les feuilles mortes crissaient

finement dans sa chevelure et la mousse, sous sa main, était humide et moelleuse. Oh ! comme elle était bien ici tout d'un coup !

Une sorte de muraille faite de nuées, de mousses et de feuilles l'entourait et la gardait. Les autres étaient derrière, avec leurs paroles, leurs gestes et leurs ennuis ; mais si flous, si lointains... Ils se parlaient entre eux et la cherchaient tandis qu'elle était ici, comme dans un autre monde, gardée par des murailles de solitude, des murailles de brindilles, des murailles de rien. C'était presque risible, cette idée qu'ils avaient qu'ils pourraient la retrouver, puisqu'elle ne savait pas elle-même où elle était. Oh ! quel calme !... Mais pourquoi y avait-il quelqu'un qui souffrait tellement à côté d'elle ? Où était-il, ce pied malheureux qui ne savait que devenir, tant il était persécuté par des méchants ?.. Sans cette angoisse si proche, elle aurait eu un tel bien-être : sa respiration était presque paisible et ses yeux, dans un instant, y verraient tout à fait clair... Mais où était-il, ce pied qui souffrait tellement ?

... Mais maintenant elle savait où était le pied, et qui éprouvait la souffrance. Oh !... il fallait absolument une lumière...

Mais il fallait absolument qu'on vînt à son aide avec une lampe ! Il fallait des ciseaux pour couper ce bas... Toutes les femmes ont une lampe et des ciseaux... pourquoi n'en avait-elle pas ? Était-elle folle, tout à l'heure, d'avoir quitté cette maison sans emporter une lampe et des ciseaux !... Elle n'avait pas pensé ! On ne pense jamais... jamais...

Il fallait se remettre en chemin et elle s'était

relevée. Ce n'était plus la course légère et fougueuse du début de la nuit, mais le cheminement misérable d'un pauvre animal échappé d'un piège et, pendant qu'elle gravissait cette espèce de calvaire, son esprit, frappé de délire, voyait toutes les chaumières des Collines cachées dans les taillis, comme autant d'oiseaux accouvés sur des lampes, sur des cœurs compatissants et des ciseaux, sur tout ce dont elle avait besoin.

Il y avait beaucoup de maisons dans cette forêt et elle les connaissait bien, parce qu'elle était du pays. Un étranger n'aurait pas trouvé sa route, mais elle...

Un étranger ne se serait pas fait ouvrir les portes, ainsi dans la nuit... mais elle...

Oh ! mais non ! personne...

PERSONNE...

Non ! mon Dieu... Il ne fallait pas croire que personne lui ouvrirait la porte... Lors de la fuite de sa fille d'honneur, qui avait répondu à son appel ?

Personne.

Son père et sa mère, qu'avaient-ils fait, eux ? Enfuis... et ils n'étaient pas revenus.

Personne en vérité ! sauf Ener et la bergère des Collines.

Ener ! mais on pouvait aller partout, sauf vers lui ! dire tous les noms, sauf son nom... Il n'y avait que la bergère, et elle seulement...

Aurait-elle assez de forces pour aller si loin ?

Quand elle parvint à la hutte, il semblait que Berch'ed l'attendait ; et pourtant, à sa vue, elle fit un geste humble de la main :

« Ils ont dit de moi que je suis une femme sans velours... »

La jeune femme se tenait devant la petite porte. « J'ai à dire ceci de moi : que je suis maudite, à double malédiction, pour mon mari et pour moi-même, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

— Je sais, entre et assieds-toi. Quand on a dit que ta belle-mère s'était trompée de paroles, je savais que c'était faux. Mais elle a fait une autre erreur, et c'est pourquoi je ne crains rien de toi : elle n'a pas dit la formule entière... pas : « Ainsi soit-il ». Alors les mots n'ont pas d'effet. C'est drôle, les gens ne savent pas prier : si tu restes avec moi, je t'apprendrai, va... Mais entre et assieds-toi, ai-je dit, et donne que je soigne ton pied. »

Au-dessus de leurs têtes s'arrondissait la petite hutte ; les tisons brûlaient silencieusement et ardemment. Dehors, la nuit était tout occupée avec les étoiles, chacune occupée de ses propres affaires, dans sa propre couleur, avec ses occultations personnelles. Et ainsi dans le vaste monde, les uns dormant, les autres veillant et travaillant en paix ou en guerre, femmes ou hommes, bons ou méchants, avec un Dieu pour tous.

Ici, une femme sans velours... Sans velours, mais riche de tout ce qu'il faut contre le malheur... Une femme, ce soir, tout en velours.

Ainsi était-ce.

* * *

« Elle est très malade, pensait, dans les heures suivantes, Berch'ed désolée. Il y a dans les brûlures un poison mauvais. Si elle n'avait pas marché autant, je n'aurais pas aussi peur ; mais elle est malade, et le sera plus encore... Personne ne peut savoir dès ce soir combien elle est atteinte et ce qui arrivera, maintenant que le poison est mêlé à son sang. Et son esprit aussi est malade !... Elle ne savait rien de la vie et est toujours restée seule... Les animaux ne vous préparent pas à comprendre tout et, si vous n'avez pas le sens de l'argent, vous êtes complètement isolé et semblable aux fous quand vous approchez des autres vivants.

« Entre Katell et celle-ci, il ne peut y avoir aucune entente : les mots qu'elles emploient ne disent pas les mêmes choses ; leurs yeux, s'ils regardent, ne voient pas les mêmes objets ; leurs pensées ne courent pas sur les mêmes routes, il ne peut y avoir rien entre elles... Car ce garçon n'est pas un lien. Non ! ce garçon ne peut pas les lier, mais seulement les séparer plus encore : il est là comme une vitre transparente à travers laquelle elles s'aperçoivent mutuellement pour se mieux troubler et haïr.

« Si les paroles de Katell doivent résonner encore une fois aux oreilles de celle-ci, elle peut devenir folle ! Je garderai le silence sur sa venue et la soignerai dans la paix.

« Ah ! fasse le ciel que je puisse la maintenir en vie... »

Pendant que cette nuit se déroulait sous le signe de la malédiction rouge, les invités de la noce, dans l'ignorance de ces tristes événements et encore tout adonnés à leur plaisir, retournaient chacun chez soi, le ventre plein et l'esprit confusément agité.

Il n'en était aucun qui n'ait trouvé matière à réflexion et amendement dans les différents spectacles qui avaient été offerts à ses yeux durant le jour. Ainsi le maire des Collines Brûlées disait à sa femme :

« En décousant quelques pièces de la robe de notre fille, nous pourrions peut-être acheter un harnais neuf. Oui ! je pense cela, continua le sagace Pipi Bourdonnec, non pas que les ficelles ne fassent des réparations souvent plus solides qu'on ne croirait et que nous nous en soyons jamais mal trouvés. Mais le cuir brillant, malgré sa frivolité, ne fait pas mal sur un cheval, même aussi beau que les nôtres qui n'ont pas besoin d'être parés. Certes ! continua-t-il encore, un harnais neuf, avec des clous en cuivre, des étoiles et des croissants, est plaisant à la vue ; l'honneur des Collines y

gagnerait, le dimanche matin, puisque j'en suis le maire. »

« C'est une chose à voir, et qui est même toute vue, dit sa femme, sauf qu'il est utile pour les Collines que nous ayons aussi la voiture sculptée, avec des guirlandes peintes, comme j'en ai vu à Quimper : toute en fuseaux et en roulettes pour la sculpture, et le reste du bois décoré en fleurs de rosiers, couleur de rose sur un fond vert noir. En décousant ces petites pièces-là, nous en verrions le bout. »

Pendant ce temps, le maire de Ploudouryen disait à sa femme :

« J'ai bonne envie de descendre demain chez le charron voir si notre nouvelle voiture est en chantier ; pour le cas où elle ne serait pas commencée, j'annulerais la commande, car la vieille est encore assez bonne et je me sens le goût de garder cet argent-là chez nous. Oui ! et même j'aimerais bien savoir comment on peut acheter des pièces d'or au lieu de billets ; car je pense qu'en cas d'inondation et même, sans chercher si loin, qu'en passant le pont des Écrevisses je vienne à tomber dans la rivière, que c'est une forme d'argent qui n'abîme pas dans l'eau.

— C'est bien ce que j'ai toujours pensé, dit sa femme, et, si tu m'avais demandé mon avis, il y a longtemps que ce serait commencé ; car sais-tu bien que j'ai toujours souhaité porter une robe d'or monnayé comme cette petite fille ? Je m'en suis aperçue ce matin, en la voyant. »

Et, dès le lendemain, on pouvait voir les gens des Collines qui se mettaient à s'astiquer sérieuse-

ment — et plusieurs pensaient qu'on ferait une proposition au Conseil municipal pour couvrir l'école en ardoises — tandis qu'à Ploudouryen on passait en revue ses vieilles affaires, pour voir le parti qu'on en pourrait tirer. Tout compte fait, la véritable place de l'argent était dans une armoire ou dans un petit tonneau bien enterré... Et les choses coururent ainsi jusqu'au moment où fut connu le retour de la minouze, arrivée chez elle, ébouriffée, aux premières heures du matin, son tablier sur le bras, avec le papier de soie amolli par la rosée. Le récit de son témoignage se répandit rapidement et l'on sut comment la Sainte Vierge avait eu plus que son compte, le démon gagnant sur tout par le fait des malédictions qui insultaient les Collines Brûlées entières, en la personne de la pauvre Maïe ar Guen.

La nouvelle en fut connue sur toute la commune, où elle courut comme le feu, l'indignation montant à son point culminant dans la même minute.

Le maire des Collines se précipita dans sa cour, dire à ses charretiers de rentrer les seaux et les balais : il entendait garder toute la vieille boue sur ses chariots ! Tout ce qui rappelait les façons de la Feunteun Yen était haïssable et à bannir.

Puis il vola littéralement jusqu'à la maison de Koulm ar Guen et dit à ce père affligé qu'il était avec lui dans cette affaire et se chargeait lui-même de diriger les recherches sur le territoire des Collines. Quand les gendarmes du canton vinrent les aider, il les fit brosser ferme à travers ses taillis et, si aucune trace de la jeune femme ne fut trouvée, c'est qu'elle n'en avait pas laissé de son passage.

Dans les jours suivants, on sut que les recherches entreprises dans les autres directions par le garçon de la Feunteun Yen ne menaient à rien du tout et qu'il lui fallait prendre son parti de vivre désormais avec un mystère lugubre à côté de lui en place de femme, et une fleur de cimetière en fil de fer à son vêtement.

Chacun des deux villages se referma sur lui-même comme jadis, à cela près que leur indifférence devint animosité. Le plus grand ennui fut ressenti par le forgeron qui continuait de forger pour les deux côtés de la rivière. Il ajouta des anneaux sur la droite de son hangar pour attacher les chevaux des Collines, ceux de Ploudouryen s'attachaient à gauche et les valets des deux endroits tournaient la tête pour ne point se regarder.

Le neuvième jour, Jili Mourrou conduisit un poulain à la forge. Il s'en était venu par les prairies et personne ne l'avait vu approcher. Quand il entra soudainement, il y avait là trois bûcherons Roussis qui discutaient si fort que le feu, assurément, ne faisait pas tant de flammes ni d'étincelles que leurs paroles ; mais, quand ils en virent un de la Feunteun Yen attacher le poulain au dernier anneau du hangar, chacun mit son discours dans sa poche et se prépara à s'en aller. Jili n'avait pas pris garde aux paroles, mais entendit mieux leur silence et en fut fâché. Il détestait que des hommes lui fassent la tête à propos des méchancetés de Katell Dalenn dont il était, lui, à la suite de son maître, une des premières victimes. Car enfin, Dieu sait que sa vie n'avait pas pris trop bon goût à la suite de cela.

« Je sais de quoi vous parlez, dit-il, et je ne vois pas pourquoi vous ne pouvez continuer vos paroles devant moi ? »

Mais les trois des Collines restèrent à se gratter la tête, et pas un qui peut pêcher un seul mot dans son bonnet. Le forgeron aurait bien aimé que la rencontre eût lieu ailleurs. Il avait toujours eu de la considération pour les gens de la Feunteun Yen et, quand bien même ils n'auraient pas été ses meilleurs clients, il les aurait estimés. Devant un tel silence, Jili allait sentir le blâme tomber sur lui, et pourtant ce n'était pas sa faute si Katell avait une tête de mule. C'est pourquoi il dit aux trois bûcherons :

« Réfléchissez donc que ce n'est pas sa faute si la grande Katell a une tête de mule ! »

Les gars de la Colline serrèrent les lèvres, mais on leur entendait la langue qui bourdonnait toute seule en dedans, comme des frelons sur un maronnier en fleur ; cela venait de la grande colère qu'ils éprouvaient, jointe à la politesse et à je ne sais quoi d'autre qui les empêchait de parler. Ce qui fait qu'ils saluèrent du chapeau et dirent qu'ils repasseraient un p'tit peu plus tard voir si le travail était fini. Puis ils s'en allèrent.

Jili, furieux, les regarda partir, et, par maussaderie, refusa de parler au forgeron qui travailla alors en silence.

Reun Gwaldaër, tout en faisant voler les étincelles et tapant de grands coups, regardait en lui-même tourbillonner ses pensées : dix ans plus tôt, il avait donné des pièces d'un sou à la jolie petite fille de Koulm ar Gwenn pour la robe de son

mariage, et maintenant on pouvait croire qu'elle avait disparu de ce monde. Dernièrement, il avait percé des pièces d'or pour la robe malfaisante de la fille du maire, et ce travail-là avait entraîné tout le malheur. Ainsi sommes-nous ignorants de la juste importance de nos actes ; combien de gestes n'avait-il pas accomplis, ou n'accomplirait-il pas, dont il ne saurait jamais mesurer la portée ? Dans cette même minute, il avait à l'esprit des paroles dont il ne savait si elles étaient mauvaises ou bonnes ? s'il fallait les dire ou les cacher ? Ses hésitations durèrent tout le temps de son travail ; mais, au moment où Jili, sombre et buté, sauta à cru sur le poulain, il ne put se tenir de lui murmurer à l'oreille :

« Garde ceci pour toi : j'ai idée que ceux des Collines en savent plus long qu'ils ne veulent le dire. Pipi Bourdonnec est monté plusieurs fois à la maison de Koulm, et il semble que Marianna ne pleure pas tant qu'elle le devrait, si sa fille était tout à fait morte. Garde ceci pour toi. »

... Jili transmit ces paroles à son maître qui s'en réconforta, à tort, pendant quelques heures.

La femme du bedeau, qui, depuis qu'elle l'avait trouvé sur le coffre, lui était très secourable, consentit à monter de nouveau à la chaumière des Collines ; elle se sentait heureuse de parler encore à Marianna qui avait dans son cœur une place de privilège, et, pour lui avoir reporté la pèlerine de poil de chèvre quelques jours plus tôt, la route lui était connue.

Elle se mit en chemin, priant Dieu qu'Il leur vînt en aide à tous ; mais elle ne fut pas exaucée. Elle trouva une Marianna stupéfiée d'accablement, dont elle ne put rien obtenir ; car il semblait que cette créature trop éprouvée n'aurait plus jamais rien à dire.

« On ne peut empêcher les gens de se monter la tête et de parler, dit-elle en revenant à Ener qui l'attendait avec la plus douloureuse impatience, j'ai la certitude que ta belle-mère te veut le plus grand bien, mon pauvre enfant, et, certes ! elle ne saurait garder un secret contre toi. Si cette femme-là ne te dit rien, c'est qu'elle n'a rien à te dire, malheureusement. »

* *

A la Feunteun Yen, la vie reprenait petit à petit, mais sur un rythme bien différent de celui de jadis. Katell et son fils ne se parlaient plus et évitaient autant que possible de se trouver ensemble. D'ailleurs, depuis qu'elle avait maudit son enfant, la veuve marchait les yeux toujours baissés vers la terre. Il semblait qu'à chaque pas elle eût voulu écraser une heure ou un jour de son passé, mais qu'à force d'évoquer toutes ces anciennes images et de les piétiner elle en était arrivée à voir son fils partout ; à la fin, il était plus agréable à ce sombre esprit de voir l'image de son fils maudit se dessiner dans la poussière que de regarder les gens qui croisaient sa route.

Elle n'éprouvait plus le désir de parler à personne, se gardait de descendre au village : si le soleil avait été trop chaud, elle n'aurait su entrer nulle part se reposer, tant l'aurait ennuyée de voir des enfants naissant dans des maisons, des garçons jeunes et des femmes qui avaient les joues fraîches. Le presbytère ne lui était plus un asile, elle évitait d'y passer et y faisait déposer ses offrandes par des intermédiaires ; quant à la confession, elle s'en tiendrait éloignée jusqu'à l'époque où elle serait appelée au chef-lieu du canton pour la grande foire des chevaux.

Comme le goût la quitta de s'occuper de sa maison, elle vit cependant d'un bon œil le mariage de

Marjep et de Jili Mourrou, et même le fit hâter, pour avoir une servante mariée qui, de ce fait, pût la remplacer avec une autorité suffisante. Elle leur donna des draps et un long métrage de mi-laine et de tiretaine de belle couleur, pour faire à chacun de solides habits. Ener fut le témoin et, pour honorer son fidèle valet, avait passé son costume de fête ; mais il n'apparut au cours de la cérémonie que juste le temps nécessaire à son témoignage et, à cause de la fleur de cimetièrre en fil de fer rouillé qu'il avait à l'épaule, ce fut une pitié horrible pour tout le monde de le voir entrer dans l'église...

D'ailleurs, Jili et Marjep ne voulurent ni musique, ni danses, et, dès le lendemain, reprirent leur besogne comme à l'accoutumée.

* *

Cependant la femme du bedeau était frappée d'une nouvelle épreuve.

Cela avait commencé le soir même de cette vaine démarche qu'elle avait tentée à la maison de Koulm, peu après qu'elle en eut fait le récit décevant au garçon de la Feunteun Yen et que ce dernier l'eut quittée.

Elle avait alors éprouvé une vision.

Cette vision, analogue à celle qui l'avait tourmentée à propos du coffre, représentait cette fois une motte de terre. Cette motte de terre semblait retournée fraîchement par le soc d'une charrue ; de l'eau y tombait en gouttes rondes, dont on ne

savait si c'était de la pluie ou des larmes, mais la terre s'en abreuvait, devenait sombre et terne, donnait une impression de profondeur et de poids insoutenable. Elle avait eu horreur de ce qu'elle voyait et ses mains s'étaient pressées sur ses paupières, mais rien n'avait pu empêcher cette motte de terre de se présenter à son esprit.

Peu de jours après, en revenant par les champs, elle avait aperçu, à travers les brumes du soir, Ener Dalenn encore au travail malgré l'heure tardive. Il menait sa charrue tout seul, dans un grand espace désert.

Il ne sifflait pas et marchait la tête baissée.

Elle savait que maintenant il était toujours ainsi, seul avec ses chevaux dans les labours les plus éloignés ; et que chacun le préférait, tant c'était lourd à tout le monde de le voir aussi muet.

Le soc brillant de la charrue fendait la terre devant ses pas, les corbeaux tournoyaient sur sa tête et la grande détresse de son âme semblait rayonner autour de lui ainsi qu'une lumière triste et diffuse, battue par un grand vent.

La femme du bedeau comprit alors l'origine de sa vision et demanda à Dieu la force de la supporter.

Tout le monde sait que le malheur existe en permanence à la surface de la terre, mais personne ne peut vivre avec cette pensée constamment présente à l'esprit : en cela avait consisté l'épreuve du Christ au jardin des Oliviers et il avait manqué d'en mourir avant son heure. La femme du bedeau était lasse de ce rôle étrange qui lui donnait à partager les épreuves des autres, sans savoir si la charge qu'elle en supportait allégeait le poids de

leur peine. Il lui fallait prier sans fin, faire à Dieu l'offrande de sa bonne volonté... Elle pensait que peut-être, si elle acceptait, la joie reviendrait chez les affligés.

Tous les matins, à la messe, elle essayait d'accepter, se mettait en esprit aux pieds de Dieu, ouvrait son cœur, sa bouche se préparait à parler ; mais tout en restait là, il lui était impossible de trouver la force de prononcer les paroles généreuses.

Un jour, au jardin, elle écoutait un oiseau chanter dans son cerisier, ce qui lui avait toujours épanoui l'âme ; la vision de cette horrible motte de terre vint encore une fois l'assombrir. Exaspérée, désolée, elle abandonna ses outils et se mit en chemin d'un pas rapide, vers les labours où elle savait trouver le jeune homme.

De loin elle l'aperçut, dans son attitude accoutumée ; son fouet ne claquait pas, il ne donnait à ses animaux aucun encouragement ; mais les sillons s'allongeaient comme la mer, aussi droits que le chemin qui mène les âmes vers Dieu, et aussi noirs que celui qui les conduit en enfer.

La femme du bedeau serra son châle autour de ses maigres épaules et commença à tourner sa langue sept fois dans sa bouche ; la demande qu'elle avait à faire à cet homme n'était pas de celles qui se formulent habituellement et elle n'aurait point voulu le fâcher : ainsi commençait-elle à tourner sa langue sept fois et quatorze fois, tandis qu'elle avançait à travers les sillons jusqu'à lui.

« Je viens te demander un service », dit-elle.

Il sembla surpris, car, absorbé dans ses pensées

comme il l'était, il n'avait pu s'apercevoir de son approche; mais, quand il reconnut la femme du bedeau, il n'en fut pas contrarié, elle ne le dérangeait absolument pas et, même, il se sentit un peu content de pouvoir lui être utile.

« Tout ce que vous voudrez si je le puis, dit-il.

— Voilà, dit-elle avec effort (car, bien qu'elle eût tourné sa langue sept fois et deux fois sept fois, elle n'était pas encore certaine de la façon dont elle devait parler). Voilà, je viens te demander de prendre garde, lorsque tu pleures, de ne pas laisser tomber tes larmes dans la terre.

— Quoi ? dit-il.

— Tu me rendrais service de faire attention, quand tu pleures, à ne pas laisser tomber tes larmes dans la terre.

— Je ne comprends pas du tout ce que vous voulez dire, et, d'abord, je ne pleure pas.»

Mais il était facile de voir que ce n'était pas vrai.

« Tu mens tout à fait, dit la femme du bedeau. Mais si, du moins, tu pleurais comme nous autres, dans ton mouchoir ou dans tes mains, ça ne me gênerait pas tant; car c'est seulement au moment où tes larmes tombent dans la terre qu'elles m'apparaissent, et, vraiment, je n'ai aucune paix avec cette vision, car c'est plus triste que tu ne peux le croire.»

Le malheureux garçon de la Feunteun Yen était très surpris.

« Il est certain que je ne pleure pas, dit-il, ce qui arrive là n'est pas ma faute. C'est quand je suis à ma charrue, tout seul, à marcher en regardant mes pieds; je pense à des choses et, soudainement, il y a des larmes qui me sautent des yeux...

Ça doit être le chagrin qui fait ça, mais, sur l'honneur, je n'y suis pour rien, car je n'ai jamais pleuré de ma vie.»

La femme du bedeau baissa la tête. Oh ! quel extrême accablement était le sien !... Elle voyait qu'elle n'avait pas de secours à attendre et sa démarche lui apparaissait très ridicule. Ah, Dieu ! de quoi était-elle venue se plaindre ? Et à qui se plaignait-elle ?... Elle éprouvait maintenant une grande honte.

« C'est ennuyeux, murmura-t-elle, c'est seulement un peu ennuyeux ; mais il n'y faut plus penser et je m'excuse d'être venue. »

Elle aurait voulu être loin et ne savait comment prendre congé :

« N'est-ce pas ton chien que je vois là-bas ? Est-il assez guéri pour marcher de nouveau ?

— Oui, c'est lui, il court presque aussi bien qu'autrefois ! C'est même plutôt un regret pour moi, ajouta-t-il amèrement, car il s'en va loin et reste absent pendant des heures. Mais sans doute est-ce là ma faute plus que la sienne, car Dieu m'a fait pour être abandonné de tout le monde, à ce qu'il paraît... »

Il remit son attelage en chemin et s'en alla. Il avait oublié complètement la présence de la femme du bedeau et elle resta derrière lui, immobile, les deux pieds dans le même sillon et le cœur tout chaviré à l'envers.

C'est alors que Dieu l'aïda et qu'elle put prononcer les paroles de toute générosité.

Dans les jours suivants, il advint qu'Ener, après avoir passé la matinée avec un ingénieur du Génie rural qui étudiait le tracé d'une nouvelle route à travers ses champs, éprouva, à son retour, une extrême surprise. Le char à bancs était attelé dans la cour et un grand nombre de paniers, appartenant à Katell, s'y trouvaient entassés. Son étonnement s'accrut encore lorsque, pénétrant dans la grande salle, il y trouva sa mère, debout et toute harnachée pour la route : sa robe à large bande de velours, une étole de mongolie à chaîne d'argent et une coiffe bouillonnante à grand pan. Elle l'attendait en buvant une tasse de café, à côté d'une servante en pleurs, et, pour la première fois depuis la nuit de la malédiction, il trouva son regard devant le sien. D'un signe, elle renvoya la servante (qui était cette pauvre émigrée aux larmes faciles) et, dès qu'ils furent seuls :

« Mon enfant, dit-elle sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche, c'est à mon tour de m'en aller. — Quoi ? » dit-il, stupéfait.

Mais réellement, il ne trouvait pas de mots pour parler avec cette femme et il se tut.

« Oui, reprit-elle, c'est là un nouveau bien que

nous vaut ce mariage que tu as fait, que ma place maintenant n'est plus ici. »

Mais il ne trouvait pas une parole pour lui répondre, tant il lui était pénible de la voir et d'entendre sa voix.

« Mon pauvre fils, reprit-elle encore, il est advenu une chose dont je m'aperçois à chaque minute de ma vie, depuis un mois : tout ce que j'ai refusé de donner à cette maudite femme, c'est elle qui me le prend ; c'est comme si tu n'étais plus mon enfant, et maintenant je ne me plais plus dans ma maison. Si j'avais une grande âme chrétienne, je pardonnerais et demanderais pardon. Mais ce n'est pas mon caractère, et ma colère s'augmente tous les jours, d'où je préfère m'en aller, car ce m'est moins dur que de rester. »

Elle attendit pour le laisser demander où elle allait ; mais il ne posa aucune question et rien ne prouvait même qu'il l'écoutât. Elle n'avait pas prévu une si grande indifférence et continua avec effort :

« Je vais dans la maison d'héritage que notre cousine m'a laissée avec les meubles ; c'est par delà les grands étangs et de l'autre côté du viaduc, jamais je n'y entendrai parler des choses d'ici. »

Il fit signe que c'était bien ainsi et, en même temps, se demandait si l'âme de son père n'allait pas exiger de lui qu'il fasse dételer le char à bancs et insister pour qu'elle demeure sous le toit. Mais elle continua :

« La chose est décidée depuis une semaine. J'ai fait écrire de passer de la chaux neuve dans les chambres ; ma servante Perrette est partie dès ce

matin avec un cochon salé et des marmites, le bouillon doit être à cuire et elle trempera la soupe à mon arrivée. »

Il fut heureux de voir que tout était si bien organisé; cela le dispensait de s'inquiéter davantage et il aurait un grand soulagement à la savoir loin de lui. Mais elle en avait long à dire et poursuivit :

« J'ai réfléchi, j'ai bien réfléchi. Surtout à l'idée de faire construire un mur au milieu de cette salle et de couper la cheminée en deux; elle n'aurait pas été mauvaise si elle n'entraînait en même temps le partage des cultures et des étables. Or ton père a trop bien passé sa vie à abattre des clôtures, pour obtenir des champs larges, où les attelages tournent facilement, et je suis sa veuve avant toute chose... Ah! je craindrais trop qu'il ne m'apparaisse s'il voyait se lever sur sa terre de nouvelles haies à cause de moi. C'est cette raison qui me fait préférer de partir, et aussi le fait que je n'ai plus de goût à commander ici. »

Elle hochait la tête avec tristesse et étonnement.

« Qui m'aurait dit cela il y a un mois, je ne l'aurais pas cru; mais il m'est venu un tel dégoût pour ces choses que, si ta maud... que si celle qui est partie revenait prendre le commandement de tout cela, je m'en soucierais comme d'une guigne, tellement ça m'a bien passé... Et ce n'est pas seulement à cause de son absence que je le dis; mais c'est parce qu'il est connu que quelqu'un qui a trop mangé d'un plat en donne facilement le reste au chien. »

Tout ce que put faire alors le garçon de la Feunteun Yen, tout ce qu'il put faire après avoir

appelé l'âme de son père à son secours, fut de garder le silence. Puis il tourna les talons et descendit défaire la chaîne qui tenait la roue du char à banes et, de la sorte, le cheval était prêt à partir. Sa mère le suivit et, à cause de l'habitude ancienne, n'hésita pas à s'appuyer sur lui pour monter dans la voiture; et lui, à cause de l'habitude, l'aida comme il fallait.

« Quel homme avez-vous choisi pour vous conduire? »

Depuis trois ans, par les mauvais yeux, elle ne menait plus de chevaux elle-même.

« Le vieux Louis, dit-elle. Il était attaché à ton père et fut un des porteurs de son cercueil; c'est à lui de mener le cheval qui m'emporte et, s'il lui plaît de rester où je vais, je le garderais bien, car il s'entend aux abeilles. »

Le jeune homme se détourna pour appeler le vieux Louis; mais il le vit, tout préparé et habillé dans son dimanche, qui attendait, assis sur la borne, les épaules basses et les yeux rouges.

« Mon vieux Louis, tu ne vas peut-être pas rentrer ce soir? »

— Ce sera comme vous voudrez, mon maître. Sa voix était sourde et bouleversée.

« Tu verras toi-même. Je ne sais trop à quoi cela ressemble par là-bas; mais, si un homme est utile, peut-être vaudra-t-il mieux que tu restes. »

Le vieux inclina la tête. Son désarroi était sincère et complet. Il prit les rênes, la voiture tourna sur place et commença à descendre la cour au petit pas; le jeune homme évitait de regarder sa mère et suivait les sabots du cheval sur le sol de la cour

bien balayée ; au moment où ils allaient franchir le porche :

« Mon vieux Louis ! » cria-t-il soudainement.

Le vieux Louis tressaillit et tira les rênes.

« Mon vieux Louis, attrape ça ! »

Il lui lança un paquet de tabac qu'il venait de prendre dans sa poche et qui tomba avec beaucoup de précision aux pieds du bonhomme ; celui-ci se pencha pour le prendre et demeura ensuite tout courbé par le chagrin.

Ener éprouvait un sentiment d'extrême délivrance de voir ainsi sa mère s'éloigner. La sensation de sa présence, même invisible, lui avait été une épreuve affreuse et, s'il resta à écouter le bruit décroissant des roues, ce n'était point par un attendrissement de cœur, mais dans l'attente d'une sorte de sombre joie qu'il croyait pouvoir ressentir, quand il serait enfin seul et libre.

Mais, quand le dernier martèlement des sabots lui arriva sur une dernière vibration de l'air, la sensation de son isolement total, de son dépouillement inhumain, lui parut impossible à supporter. Il rentra brusquement dans la grande salle, dans l'espoir de trouver son chien.

« Heureusement que celui-là me reste », pensa-t-il, au comble de la détresse.

Mais le chien n'était même pas là.

*
* * *

Le départ de Katell fut ardemment commenté et plongea tout le monde dans la satisfaction. On

trouvait qu'elle avait été odieuse, bien que chacun, à part soi, lui sût gré de susciter des événements aussi spectaculaires. Depuis ces derniers temps, c'était devenu, grâce à elle, d'un attrait nouveau de passer la soirée chez les voisins ; les boutiques fermaient bien une heure plus tard et les dix-sept cafés lui devaient assurément une sensible augmentation des bénéfices.

Aux Collines Brûlées, la satisfaction se tempéra de regrets : tout le monde avait espéré qu'elle se serait noyée dans un puits.

A travers le paysage violet, encore simplifié par la nuit, la bergère de Mine Garo glissait entre des branches lourdes de rosée.

Son pas s'assourdissait dans l'humus, et le sentier qui, sous son pied agile, fondait moelleusement semblait parfois soupiner de son réveil. C'était une heure fraîche, ténébreuse encore, livrée aux moisissures et à la brume. Tout le sous-bois acide fermentait de bulles ; on devinait des corps tachetés de salamandres et de crapauds parmi la rouille des feuilles et, partout, des regards dorés et globuleux, béants de curiosité passive.

La bergère de Mine Garo filait d'une marche rapide menant, au bout d'une corde, le grand chien de la Rivière Froide. L'animal suivait sans colère, étonné de sentir un lien lui tenir aussi les mâchoires jointes : il était monté aux Collines Brûlées de son plein gré et avait vu ce qu'il voulait voir ; il serait bien revenu tout seul et ne comprenait guère cette contrainte. Il suivait, perplexe et le nez au sol.

La bergère, le chien sur son talon, franchit le pont des Écrevisses et longea les bâtiments de la forge de Reun Gwalder. Le clocher du village ennemi se dessinait, fier et aigu comme une tige de

mais, sur le ciel à peine pâli et qui semblait devoir être tiède au toucher. La lune y était dessinée par un seul fil.

La lampe du sanctuaire, qui avait veillé toute la nuit, découpait dans la muraille de l'église les transparentes robes rouge et verte des saints immobiles sur le vitrail, doigts levés et livres ouverts, les nuages aux pieds. Debout sous les ailes blanches de l'Oiseau, ces hauts personnages étaient seuls dans le bourg et paraissaient d'une grande vie. Toute la nuit, ils avaient été ainsi, rouge et vert, visibles du dehors et attentifs.

Brigitte les salua de l'esprit et se fortifia de leur présence. Le chien soufflait contre sa robe et elle ne savait trop remercier Dieu de lui avoir envoyé l'animal comme un secours dans sa perplexité. Ce prétexte, elle l'avait saisi. Il lui permettrait de descendre à la Rivière Froide sans éveiller le soupçon, grâce à lui elle saurait comment les choses s'y passaient, si les vagues rumeurs parvenues jusqu'à sa solitude, touchant le départ de Katell Dalenn, étaient vraies. Elle se méfiait des paroles qui courent, dont le sens peut changer de lèvres en lèvres. « Il n'est que l'œil pour bien voir », pensait-elle, et les siens verraient tout à l'heure.

Elle, elle marchait devant, son pied marquait le sol de la première empreinte, le chien imprimait, en arrière, modestement, son humble trace, mais en réalité en lui était la puissance. Pour elle il était, aujourd'hui, la clef du village et l'épée qui lui permettrait d'avancer sans crainte parmi les méchants. Elle entrerait, grâce à lui, jusque dans la grande salle de la Rivière Froide... elle y accepterait

la charité s'il le fallait... mais elle saurait et puis, s'il était possible, elle parlerait.

Son secret était sur sa langue, tout préparé.

Tout préparé, en vérité ! Il ne manquait qu'une oreille pour l'entendre. Simplement, et il était grand temps de trouver une oreille qui écouterait cela : qu'elle, Brigitte de Mine Garo, gardait Gaud Dalenn cachée dans sa maison, et combien Gaud Dalenn était malade.

Il faudrait lui expliquer à cette oreille attentive, il faudrait lui expliquer comment la force s'en allait de Gaud Dalenn, comment le sommeil l'avait quittée, et comme quoi la vie s'enfuyait d'elle toute la nuit par ses yeux ouverts. Qu'elle avait beau, elle, Brigitte de Mine Garo, l'entourer de calme et de paix, lui donner de la nourriture et son propre lit et tous ses moutons à garder, que c'était parfaitement inutile et que, vu l'impuissance de ses soins à maintenir la vie, elle, Brigitte de Mine Garo, pouvait tout aussi bien rester à genoux devant une jarre fêlée à tenter par des paroles d'empêcher le lait de s'enfuir.

Elle hâtait le pas dans le chemin sombre et les bâtiments de la Rivière Froide se dessinaient à peine, noir sur noir, levés sur des champs obscurs. On ne la voyait guère, la grande demeure des Dalenn, mais, par le son seulement, on pouvait déjà en sentir la puissance. Non pas une, mais deux ou trois girouettes, qui grinçaient sur des tons différents, montraient l'abondance multiple des toitures. Non pas une, mais deux ou trois portes d'étables entr'ouvertes laissaient passer le bruit des chaînes, le souffle profond des grands animaux.

Lorsqu'elle arriva près du porche, les branches fines et mouvantes du sureau qui encensaient dans la brise faisaient des jeux avec la lueur d'une lanterne et, par la grandeur des murs, l'homme porteur de lumière ressemblait à une toute petite vermine.

Elle sentait profondément sa propre petitesse, et la destinée de Gaud Dalenn lui pesa sur la tête comme une chevelure. Elle avança cependant.

Le pailler auprès duquel elle rencontra Jili Mourrou avait la hauteur d'une église de village :

« Je suis venue ramener un chien », dit-elle.

Le valet siffla de surprise et de contentement.

« Comment avez-vous pu l'attacher ? s'exclama-t-il. Il ne laisse jamais personne poser la main sur lui. »

Brigitte rougit violemment :

« J'ai l'habitude des animaux, dit-elle, sentant que ce premier mensonge l'affaiblissait déjà, car, au nom de la vérité, c'était la main de Gaud Dalenn qui avait noué la corde.

— Entrez par là qu'on vous remercie », dit le valet en gravissant trois marches et poussant du pied une porte. Elle pénétra dans la maison vide.

C'était une pièce froide et morte. La lumière de la suspension verte s'étirait pour gagner les coins et montrer partout le grand espace inutile, la toile cirée sur la table s'allongeait trop blanche, et dans la cheminée flambait un grand feu qui ressemblait à un fou.

Elle s'assit sur le coin du banc et repassa dans son esprit tous les mots de son secret, les aligna sur sa langue dans l'ordre juste. Elle ne se tromperait

pas quand l'instant viendrait de parler, mais il fallait savoir d'abord si Katell était vraiment partie de la maison.

Elle attendait sur le banc, et son large chapeau de paille amolli d'humidité lui couvrait les yeux d'une rayure d'ombre découpée comme la lame d'une faux. Elle était malheureuse ici et, cependant, s'émerveillait de s'y trouver. La Providence semblait la servir d'une façon étonnante ; tout à l'heure, elle allait savoir si Katell était partie et, si elle était partie, il ne lui resterait plus qu'à parler.

La femme émigrée entra et lui offrit une soupe en marmottant à travers un sourire triste. Elle parlait au couteau, au pain, à l'assiette, comme n'ayant de paroles que pour les choses. Brigitte comprit qu'elle ne saurait rien par celle-ci.

Elle se mit à manger lentement, mais personne autre que la pauvre étrangère ne venait dans la pièce. Dans la cour, le valet avait dû attacher le chien à une chaîne longue qu'on entendait cliqueter aux mouvements vifs de l'animal. Le balancier de l'horloge battait de plus en plus vite et, dans la fenêtre, le ciel rosissait. Quand le jour serait là, elle devrait partir : Dieu ! serait-il possible qu'elle fût venue ici pour rien ?

Soudain elle vit qu'un homme avait rejoint Jili dans la cour et reconnut Ener Dalenn. Elle ne souhaitait pas lui parler encore, elle n'aurait su que lui dire. Elle aurait préféré apprendre par un tiers si sa mère était là ou non.

Elle mangeait. La Providence allait lui venir en aide, c'était certain.

... La Providence avait envoyé le chien hier soir. Ils n'étaient pas des fous, là-haut ; s'ils avaient su envoyer le chien, ils sauraient bien faire le nécessaire, maintenant, pour qu'elle devinât la vérité et pût parler en conséquence.

Elle mangeait. Et le feu chauffait. Et, pourtant, cette maison était froide et effrayante. Elle ne voyait pas comment Gaud Dalenn pourrait jamais guérir et être heureuse entre ces murs... Pourtant, si Katell était vraiment partie, sa place était ici et nulle part ailleurs. Mais, si Katell était encore là, tout serait préférable au fait de voir la pauvre enfant revenir dans cet enfer glacial.

Entre les toits, les nuages s'éclairaient et une lueur groseille se répandit doucement dans la cour. Dans la pièce voisine, elle entendit des voix, le remuement des seaux de la traite du matin. Elle aurait voulu percer la muraille de son regard et savoir si Katell était de l'autre côté. Elle tendit l'oreille de toutes ses forces, essayant de se rappeler, de reconnaître le son des voix ; mais soudain elle sursauta, comme prise en faute, car Ener Dalenn venait d'entrer et lui parlait :

« Je te remercie d'avoir ramené mon chien », disait-il.

Elle avait rougi brusquement, avec l'impression que sa curiosité ardente avait été surprise et, maintenant qu'elle se trouvait en face de lui, son secret lui remplissait toute la bouche et elle ne trouvait même plus le mot pour dire bonjour.

Mais Ener vivait dans un monde amer et lointain où le son des voix parvenait mal, où les mots, croyait-il, ne sauraient plus jamais avoir de signi-

fication importante. Il avait pris machinalement de l'argent et le tendait :

« Je te remercie d'avoir ramené mon chien », répéta-t-il ; lui-même n'avait plus beaucoup de paroles à sa disposition.

Brigitte tordit l'argent entre ses doigts, elle tenait la bouche ouverte, ses yeux s'agrandissaient sous l'ombre de son chapeau et elle attendait que la Providence lui fasse un signe. L'horloge battait... rien d'autre ne venait ; alors elle pensa que le signe était peut-être justement ce fait d'être seule avec lui dans la pièce :

« Je crois que j'ai des choses à vous dire... », souffla-t-elle.

Ce fut malheureux pour lui qu'il n'entendit pas. Il s'écoula une minute.

Brigitte répéta :

« Je crois que j'ai quelque chose à vous dire.

— Ah ! » fit-il d'un ton distrait mais bienveillant.

Il ne voyait pas ce que la bergère de Mine Garo pouvait avoir à lui raconter.

« Voilà, dit-elle, écoutez-moi.

— Mais j'écoute.

— ... Écoutez-moi, répéta-t-elle, j'ai cru bien faire en ne venant pas plus tôt...

— Vous ne le pouviez pas, dit-il, le chien ne s'est échappé qu'hier.

— Oui, souffla-t-elle, elle baissa le front, les paupières battantes, et l'écran de paille noire lui cacha soudainement le visage. Mais il n'y a pas que le chien à s'être échappé... »

A ce moment il éclata un grand tumulte dans la pièce voisine, le claquement d'une porte et le bruit

d'un objet brisé. Un chat effrayé jaillit dans une double fulguration verte.

« Ah ! pensa la bergère, saisie, je sais maintenant ce que je voulais savoir... Il était temps ! »

Avec l'émoi d'une femme qui recueille les perles de son collier rompu, elle tenta de reprendre les mots du secret qui avait commencé à lui échapper et les ravala avec sa salive.

Elle bredouilla un adieu rapide et s'éloigna précipitamment.

Cependant Marjep traversait la laiterie d'un pas tranquille :

« Cette fenêtre ferme mal, disait-elle, et le vent a cassé un pot. »

Son tablier claquait dans le courant d'air brutal et, pendant qu'elle tentait d'assujettir la lourde fermeture de bois, son œil restait égayé au souvenir de la frayeur du chat.

La bergère de Mine Garo était déjà loin. Elle fuyait dans un désarroi extrême tant les jeux de la Providence lui paraissaient confus. Le chat tremblait sous le pailler. Le vent les avait trompés tous les deux : ils avaient cru que Katell était encore là.

* * *

Ener ne prit pas la peine de s'étonner du départ de Brigitte.

Il était de nouveau seul sur les marches, mais savait à peine que quelqu'un lui avait parlé l'instant

d'avant, tant les incidents de la vie quotidienne pénétraient mal sa pensée.

La malveillance du destin s'épaississait autour de lui à son insu. La vérité avait attendu une heure sous son toit et en avait été chassée par le vent. Le secret s'enfuyait sur la route, s'éloignait de lui sous son regard indifférent sans qu'il pût sentir ce qu'il y avait là qu'il aurait pu et puisse encore saisir.

Et le chien, dans la cour, était seul à tout savoir.

... Le chien savait tout ce qu'il eût été utile à Brigitte de connaître : que Katell avait délivré la maison de sa mauvaise présence.

... Le chien savait la chose qui, pour Ener, avait l'importance de la vie même : que Gaud était chez la bergère de Mine Garo.

Le chien savait.

Le chien avait en lui toute la vérité.

... Et comme chien, cela lui suffisait justement pour ronger des os en paix.

... Pour s'étendre aux pieds de son maître et y somnoler sans fin dans la quiétude.

... Pour lécher les mains vides du jeune homme de sa grande langue rouge, délirante de fidélité, d'incompréhension et d'amour.

La femme du bedeau écarta à deux mains les roseaux. Elle voulait regarder encore, revoir ce qu'elle avait vu.

Ce n'était pas une curiosité vaine qui agitait son esprit et la grande pâleur de son front, la sueur qui lui perlait aux tempes était le fait d'une angoisse presque surhumaine.

Elle dardait son regard entre les tiges et, dans l'éloignement, la bergère de Mine Garo était, sur le sentier, comme un insecte noir. Tout à l'heure, elle l'avait croisée sur le pont, elle et tout ce qui l'accompagnait d'invisible...

« La bergère de Mine Garo est lourde de secret comme une carpe de ses œufs », avait su immédiatement la femme du bedeau en s'écartant pour lui laisser le passage ; et il lui semblait que les planches du pont eussent dû se creuser et se rompre sous le poids de crainte, d'incertitude et de silence que cette femme des Collines Brûlées charriait avec elle à son insu. Mais au même instant une image s'était dessinée à son côté et cette image avait, par sa muette importance, effacé toutes choses, car elle était la forme même de la mort.

Et maintenant Maruisan Gouliaz était immobile

dans les roseaux, le regard tendu à travers les tiges.

Elle se ressaisissait lentement : « La mort marche aujourd'hui avec la bergère de Mine Garo. C'est une mort jeune et ravissante.... »

Elle ne pouvait détacher ses yeux de ce groupe étrange qui s'éloignait sur l'autre rive, la femme au grand chapeau et la belle ombre plate, sans visage et simple comme une feuille, qui la suivait. Or l'ombre se détacha soudain et erra dans l'air au-dessus des arbres, et la femme du bedeau sut tout à coup que ce qu'elle voyait là était la jeune et jolie mort de Gaud Dalenn qui était à la recherche par les Collines.

Elle avait reconnu la mort personnelle de Gaud Dalenn à une ressemblance extrême dans la beauté. Elle pensa : « Chacun possède sa propre mort, comme une fleur son propre parfum... à nous... de nous... une sorte d'émanation qu'il semble que nous créons en vivant, qui soudain est achevée et devient notre maître. »

Elle revit la noble et calme mort de Jalm Dalenn, et celles, falotes et tordues, qui viennent attendre à la porte des vieillards en enfance dont le corps est défait par les infirmités. Or celle-ci, qu'elle voyait en ce moment, était un triomphe de jeune splendeur.

« La mort de Gaud Dalenn est sur les Collines Brûlées toute prête », connut la femme du bedeau, et cette connaissance fulgura en elle, courut dans ses os et dans son sang et chaque parcelle de son corps sut cela, que la mort de Gaud Dalenn était là et cherchait parmi les arbres.

Avec une soudaine pitié, une infinie révolte, elle

tendit le bras vers cette forme du silence qui n'avait pas de nom réel, vers cette essence de la beauté pour laquelle il n'existait pas encore de mesure : « Oh ! s'il vous plaît...., cria-t-elle, s'il vous plaît, attendez !.... »

Mais la vision avait glissé hors de sa connaissance ; le paysage était redevenu vide et, cependant, elle sentait que l'air, autour d'elle, était encore agité par son cri.

Alors elle ouvrit ses bras tendus, aussi largement que ceux du Christ sur sa croix, et, affolée de générosité, horriblement lucide, clama à grande bouche un appel sanglotant :

« Arrêtez.... Il y a moi.... »

Mais la jeune et jolie mort de Gaud Dalenn avait disparu dans l'air.

Maintenant la femme du bedeau pleurait au bord de la route. Elle pleurait et se voyait ainsi, pleurant, avec sa mièvre apparence et son visage jaune et laid qui avait toujours été en marge de la jeunesse ; une guenille sans importance, mais vivante ; mais valable peut-être sur le marché des échanges en au-delà. « Il y a moi ! disait-elle au vent qui descendait le long de l'eau.... Il y a moi. Oh ! il y a moi ! »

Et soudain, le temps d'un éclair, elle aperçut la jolie mort de Gaud Dalenn qui s'était brusquement rapprochée et demeurait en attente, appuyée contre la pile du pont.

* * *

La semaine entière passa, la femme du bedeau ne pouvait chasser de sa pensée l'obsession ardente; elle devint plus maigre encore et acheva de perdre le peu de sommeil auquel elle était encore accoutumée. En sarclant, en désherbant, en cousant, en besognant contre la poussière, elle ne cessait de se voir en esprit, penchée sur les cuves de justice au pied de la balance de Dieu. Le péché de Katell Dalenn avait dépassé toute mesure, le plateau penchait du mauvais côté, aussi bas qu'il pouvait pencher, et elle, la pauvre et jaune épouse du bedeau de la Rivière Froide, ne cessait d'appuyer sur l'autre plateau de toute la force de son âme.

Elle ne savait comment se faire assez lourde de son propre don pour faire le contrepoids.

Toute cette semaine-là, sur l'autre versant des Collines Brûlées, la bergère de Mine Garo avait rongé en silence son souci. Elle voyait bien que Gaud était pareille à la branche que la foudre ou le vent a séparée d'un arbre et qui, sur le sol, use petitement la sève qui reste sous son écorce. Les feuilles gardent encore leur verdure un jour et deux jours, une semaine et deux semaines... mais viendra forcément l'heure où, toute vie étant tarie, l'écorce tombera, où la branche ne sera plus, sur la mousse, qu'une forme sèche et tourmentée, triste et blanche comme un os.

* * *

La femme du bedeau avait grande confiance dans la puissance que forge un effort constant.

Elle s'était fixé un but, imposé une mission grave, s'y consacrait avec une persévérance sans défaut, et, un soir qu'elle rentrait dans sa maison, épuisée d'une journée de dur travail, elle trouva la jolie mort de Gaud Dalenn assise au bord du foyer.

Oui, ainsi, sous son propre toit.

... Entre la marmite ronde, gainée d'un velours de suie, et le landier, elle était là. Un linceul aux calmes plis couvrait son ombre fine. Son front était penché, l'attitude exprimait une longue et très douce patience.

« Ah ! soupira la femme du bedeau soudain saisie. Ah ! »

La mort se leva et demeura en face d'elle, debout sur la pierre et dans une immobilité absolue. Sa forme était jeune et exquise, mystérieuse, sans visage; elle était si pure qu'il n'y avait place auprès d'elle pour nulle crainte.

La femme du bedeau la regarda avec respect et son cœur bondit d'amour pour cette calme et parfaite réalité :

« Ah ! merci d'être venue dans ma maison », dit-elle en joignant les mains dans un grand dépouillement et devenue encore plus pâle sous l'élan d'une joie qui atteignait à une hauteur éblouissante. « Je vais fermer la porte sur nous deux. »

Alors elle repoussa le battant de bois épais, et le verrou de fer grinça dans son anneau..... Mais, du même geste, la porte de sa vision intérieure fut refermée aussi, et elle se trouva seule en face de l'âtre vide à la paroi noire et couverte de suie.

Mais, dans la suite des jours, elle sentit invisiblement cette présence étrangère qui ne se laissait pas pénétrer.... Cette essence différente, fière et harmonieuse, dont la noblesse oppressait.

Personne ne savait que la femme du bedeau avait capté la mort de Gaud Dalenn et la tenait enfermée dans sa maison par la force de son don intérieur.

Mais Brigitte, qui voyait, au long des nuits, que la vie ne cessait de s'enfuir par les yeux ouverts de Gaud Dalenn, ne comprenait pas qu'elle ne fût pas, depuis longtemps déjà, descendue dans la tombe.

*
* * *

Cependant la chaleur lourde de l'été s'appesantissait sur la terre qui se fendait et craquait, et partout les animaux avaient soif.

La femme du bedeau éprouvait une oppression pénible dans son corps. Il éclatait des orages fréquents ; des orages durs et secs où le ciel crachait du feu, sans l'adoucissement de l'eau rassurante propre à noyer l'incendie dès l'instant qu'il s'allume, et, pourtant, dans bien des endroits par les communes voisines, les avoines et les blés étaient versés.

Une nuit que le tumulte des éléments semblait

battre les murs de sa maison avec la force de la mer, la femme du bedeau s'éveilla.

Elle vit, sur le ciel tourmenté, les carreaux de la fenêtre se dessiner en lignes précises et, devant les carreaux, la forme simple et délicate de la mort de Gaud Dalenn.

Comme son cœur se débattait péniblement dans sa poitrine et qu'une sensation d'extrême faiblesse la terrassait, elle commença à comprendre.

Elle comprit encore mieux quand la jolie mort de Gaud Dalenn se pencha sur son lit, mais son grand émerveillement ne fut pas dénué de toute perplexité.

« Oh ! ma mort, dit-elle, humblement étonnée, et ce devait être ses dernières paroles. Oh ! ma propre mort, pourquoi êtes-vous si jeune et si belle ? »

« C'est la femme du bedeau de la Rivière Froide, dit la bergère de Mine Garo en remontant du bourg avec des pains et plusieurs autres provisions dans un panier noir, c'est la femme du bedeau qui est morte cette nuit. Elle, qui en savait si long, pour les autres, sur cette question. Il semble que l'événement l'ait surprise. »

Elle posa le sac dans un coin de la hutte où Gaud Dalenn entretenait un petit feu de charbon de bois.

« Elle avait une vilaine couleur jaune sur la figure, continua Brigitte, à force de vivre dans la peur comme elle faisait. Mais je crois que par dedans son cœur était comme de l'or, et les gens pensent, ce matin, que sa langue n'a jamais dit le mal ni le mensonge.

— Je le croirai bien moi-même », dit Gaud, attristée de la nouvelle.

La femme du bedeau se présentait à son souvenir sous l'image d'un être inoffensif et bienveillant, mais en somme elle l'avait peu connue.

Elle commença à déplier des galettes et les mettre à frîre dans la poêle par terre, au milieu de la maison, sur le petit feu calme. Les murs de terre jaune, grossièrement modelés, les entouraient de très près

de leur naïve et lourde épaisseur, et les deux femmes semblaient habiter l'intérieur d'un gros fruit.

« La femme du bedeau avait des visions même pour les étrangers, elle avait un esprit plus large que tout le territoire de la commune et son cœur était attaché à tout le monde à cause de la parenté en Dieu. »

Brigitte mit du café dans le moulin et commença à tourner. Il grinçait comme la chaîne d'un puits, mais, en dépit du bruit discordant, elle continua :

« Son mari n'aura pas à dépenser d'argent pour son âme, tout le monde pense qu'elle sera placée très haut du premier coup. »

Le moulin grinça tout seul un long moment ; les deux femmes suivaient leurs propres pensées et les yeux de Gaud Dalenn étaient comme troublés à force d'une calme et profonde lumière. Plus les minutes passaient, plus elle se souvenait combien la femme du bedeau était réellement agréable et bienveillante.

Ce jour-là, quand elle rejoignit le troupeau dehors, il lui sembla que ses sabots étaient moins pesants et le sol plus ferme sous son pied.

Son front aussi était moins lourd. Beaucoup de pensées amères et effrayées, qui, depuis l'horrible soir, n'avaient cessé de la tourmenter de leurs tourbillons et de leurs cris, s'étaient évanouies.

Il lui semblait que sa tête avait été pleine d'oiseaux sauvages, mais que, soudain, le souvenir paisible de la femme du bedeau lui offrait un nid doux qui les incitait au sommeil. Elle se sentait libre, et la terre émergeait de la peur comme un monde

qui se lève brillant et doré à travers les brumes et les menaces obscures de la nuit.

Elle avait rejoint le troupeau et, ainsi que la veille, et que chacun des jours qui s'étaient écoulés depuis la grande cassure, commença une vie d'apparence immobile, mais où se déroulaient des aventures étranges.

Après des heures de solitude, soudainement, une feuille morte, d'une espèce qui ne croissait pas dans les abords immédiats, arrivait, portée par le vent, se posait en face d'elle, ou, quelquefois, montait sur sa robe et demeurait sur son genou comme un petit animal confiant et familier. Dans ces rencontres surprenantes, elles avaient beaucoup à se dire. D'autres fois, c'étaient des plumes toutes fraîches, posées dans l'herbe comme des fleurs.... Il y avait aussi des oiseaux vivants qui avaient à lui parler : ils faisaient un détour en volant d'une colline à l'autre pour passer au-dessus de sa tête et, en arrivant, criaient trois cris.

Mais aujourd'hui elle sentait en elle plus de force, et qu'il lui venait un grand désir de vivre.

Et à cause de cette force et de ce grand désir de vivre il ne lui plaisait pas de rester assise dans l'immobilité, mais elle souhaita plutôt continuer sa marche. Et même elle eût aimé que le chemin fût long, qu'il menât vers un but, et que, ce but, il eût fallu l'atteindre avant le soir.

Le temps était chaud et orageux, le ciel magnifique et troublé; les aiguilles de sapin, d'un vert profond, comme taillées dans du cristal vert, vibraient dans la chaleur qui s'élevait de partout en une fumée brillante. D'un côté, un pâturage fuyait couvert de

marguerites, en fleurs. Le sol était entièrement caché et les marguerites, par milliers, sur leurs milliers de tiges pâles et sèches, formaient comme un nuage tremblant fait de cent mille regards et de cent mille présences. De l'autre côté, de grandes roches bleu-argent, niellées de toutes sortes de lichens dorés, offraient dans leurs failles profondes des corbeilles de fougères humides; et tout ce coin-là carillonnait de droites digitales roses et fières. Un sentier courait en lacets à travers les roches; à cette époque, dans le foisonnement des feuillages, il était peu visible et, quand les humains y cheminaient, ils semblaient à leur tour de longues digitales noires qui auraient poussé dans les feuilles.

La jeune femme avançait sur la poussière douce. Entre les marguerites nuageuses et les cimes feuillues de cette colline sans eau, mais gorgée d'eau en sève, en rosée et en pluie, sans ruisseau et sans rivière, mais humide comme un nuage et bouillonnante de fécondité fantasque, de grands corbeaux sauvages volaient en guirlandes. Elle avançait, diffuse, déployée hors d'elle-même entièrement; elle avançait dans la vision de son regard qui allait devant et tout autour comme une abeille butinant pour elle-même; ses yeux cherchaient leur miel tout seuls, ses pieds marchaient pour leur propre joie. Sa cervelle était vide comme une maison le dimanche quand les gens sont à la fête, comme un pigeonnier quand les pigeons sont dans les blés. C'était ainsi et c'était bon et sain, et c'était la vie même.

A ce moment, elle vit un ramier jaillir du bois qui commença à s'élever en spirale. Elle pensa au

jaillissement radieux des pigeons blancs l'autre jour. Pauvre ramier tout seul, effacé et simplement lui-même qui n'avait pas idée qu'il pourrait être autre chose. Ainsi semblait avoir été la femme du bedeau, petite et effacée et elle-même simplement. Les cercles que l'oiseau traçait le faisaient passer alternativement de l'ombre du bois à la grande lumière de la plaine et, chaque fois que le soleil le frappait, des éclairs s'allumaient sur ses ailes; soudainement il devint un oiseau d'or d'une splendeur inimaginable. Elle éprouva une joie irraisonnée.

« Voilà la femme du bedeau qui entre dans le Paradis, dit-elle, frappée comme d'une certitude. Le bon Dieu l'a regardée et cela a suffi pour la rendre plus belle qu'un ange. »

Elle continua le chemin et, suivant le sentier de fleurs, se mit à en cueillir. « Je vais faire une couronne pour elle. »

Elle eut bientôt un gros bouquet et, revenue près du troupeau, commença à monter solidement une couronne de genêt sur laquelle elle fixait les fleurs.

Le soleil continuait son chemin encore en paix et le ciel était comme un grand jardin abandonné avec des buissons mauves et des buissons gris et des arbres fous courbés par le vent, et le soleil dardait à travers leur nuageux feuillage une chaleur de plus en plus accablante.

« L'orage sera sur nous aujourd'hui, dit la voix de la bergère de Mine Garo, voilà une semaine que nous le voyons travailler au loin, mais cette fois notre tour est venu. »

Elle s'était approchée sans bruit dans la couche épaisse des petits ajoncs traçants qui formaient sur le sol un tapis dur et chaud d'une grande vie. Les insectes étaient très agités, tous avaient des affaires importantes à régler avant la pluie. Gaud leva la tête, regarda le ciel et fut effrayée. Que s'était-il passé depuis un instant ? On eût dit qu'une sorte de pieuvre là-haut avait craché son encre, un bouillonnement violet commençait à rouler d'un bout à l'autre de l'horizon ; et les villages éloignés, généralement cachés dans la lumière, se montraient soudainement, avec toutes leurs maisons rangées et blanches comme des dents. Au-dessus de l'un d'eux, une frange lourde, détachée du ciel, commença à balayer en biais. On savait qu'à cet endroit-là les femmes se mettaient à courir, un tablier sur la tête, rentraient les jeunes veaux à l'abri et le linge de la lessive, ou se hâtaient au puits avant que l'eau ne soit troublée. Mais de nouvelles franges se détachaient, et de nouvelles encore, et chaque fois elles absorbaient un clocher, balayaient un nouveau village où de nouvelles femmes devaient se mettre à courir. La bergère des Collines dirigea son regard vers le ciel, l'abaissa vers son troupeau, le fila entre les paupières jusqu'au toit de la bergerie couleur de paille et de vieux cuir, d'une tranquillité souveraine. Elle se leva :

« Il faudra bientôt y aller... », dit-elle.

Cependant Gaud, dans l'attente, demeura à son travail. La menace de l'air ne parvenait pas à affaiblir sa nouvelle force, elle ne faisait que décupler le parfum de la terre chaude et des résines et ajoutait plutôt à sa naissante joie.

Elle éprouvait un plaisir profond à trier les fleurs, à les composer en harmonieux dessins, à les fixer de ses doigts agiles de brodeuse entre les fibres vertes du genêt.

Elle travaillait pour la femme du bedeau, et, à mesure que ce travail avançait, il lui semblait que son sang prenait une merveilleuse chaleur et que la peur s'éloignait d'elle.

Et soudain le grand chien de la Rivière Froide apparut entre les buissons; c'était la seconde fois que son caprice le conduisait ici. Il montait vers elle le museau tendu, les oreilles flottantes, dans son calme trot élastique qui lui faisait couvrir sans effort des distances considérables; il venait sans la moindre hésitation, par la ligne la plus droite, de son allure régulière; puis il fut devant elle et s'arrêta sur trois pieds.

Il offrait son large front à ses caresses et il était là comme un feu, tout en halètement et en fumée.

Elle posa les mains sur lui et sut combien il était vivant. Or là où elle posait ses mains, sur le front dur et parmi les longs poils de la gorge, la main d'Ener s'était posée deux heures plus tôt.

Elle se leva d'un bond. Elle était tapie depuis un siècle dans la hutte en terre de Brigitte comme une perdrix dans le sillon, sans force et écrasée par la peur, et la vie n'avait cessé de brûler partout! Oh! elle s'était enfuie de la Rivière Froide portant le démon sur ses épaules et s'était laissé écraser.... Mais voilà qu'elle n'en sentait plus le poids. Oh! il semblait qu'elle avait été folle et trois fois folle.

Elle se ressaisit cependant, étonnée de sa propre exaltation; à quoi pensait-elle de se lever et de

s'élancer ainsi.... Et vers quoi?... Après ce qui était arrivé, elle devait garder les yeux vers la terre et ne pas se laisser distraire d'une besogne comme celle d'aujourd'hui, qui lui convenait si bien : préparer des fleurs pour une morte, pauvre d'argent.

Le chien s'était assis près d'elle, et pour travailler plus commodément elle appuya la couronne contre lui et la lui passa autour du cou; mais, chaque fois que ses doigts touchaient le pelage soyeux de l'animal, elle ne pouvait s'empêcher de penser que, deux heures plus tôt, les mains d'Ener s'y étaient posées pour une chaleureuse caresse; et des pensées tourbillonnaient tumultueusement dans sa tête, et tout le temps lui revenait le désir de se mettre à courir très vite dans la direction de la Rivière Froide.

Elle regardait à quel point du ciel le soleil était rendu. Si elle partait tout de suite, il n'aurait pas atteint la cime du grand chêne avant qu'elle ne soit déjà parvenue de l'autre côté du pont... et après le chemin était rapide et facile. Peut-être qu'elle attendrait un peu derrière le tronc du sureau. Et, si Jili ou Marjep passait dans la cour, elle ferait un signe et il lui indiquerait le chemin libre... Le chemin où Katell ne serait pas et qui lui permettrait de joindre Ener dans les champs.

Elle ne pensait plus à la femme du bedeau, elle ne pensait plus à la couronne; elle ne pensait même plus du tout au chien.

... Toutes les fleurs maintenant lui tombaient des mains, glissaient de sa robe sur la mousse, mais toutes les fleurs qu'elle avait cueillies pouvaient bien

faner sur place.... Et même cela était bon qu'il y eût un sacrifice de fleurs pour honorer une minute aussi prodigieuse. Car, en vérité, voilà qu'elle était une grande reine ! Un peu fée.... Un peu divine.... Complètement, totalement divine même.... Elle était une femme toute vivante et il y avait deux bras et une bouche et un délire de baisers qui l'attendaient de l'autre côté de l'eau.

Oh ! elle n'allait pas rester toute seule à crier de faim dans le pâturage de Mine Garo et laisser sans réponse l'appel de cette grande force qui criait pareillement vers elle depuis le deuxième cercle de l'horizon ; comme elle le savait, et l'entendait, et à cause de quoi elle était toujours forcée de garder les yeux ouverts au long des nuits.

Mais, peu d'instant après, Brigitte la vit venir à sa rencontre, si pâle et si tendue qu'elle en fut effrayée :

« Qu'est-ce que tu as ? »

— Je suis vivante, dit-elle, je suis redevenue vivante, alors il faut que je reparte loin.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je dis que je ne peux plus rester ici....

— Mais où veux-tu aller ?

— Je ne sais pas... mais si loin que je ne sache plus jamais la route pour revenir. »

Elle semblait de plus en plus bouleversée :

« Tu comprends, avant j'étais malade et j'avais peur ! alors ici j'étais bien.... Elle parlait d'un ton bas, mais avec une exaltation grandissante. Mais, maintenant, je suis vivante.... Comprends-tu, je suis tout à fait vivante et je n'ai plus peur....

Comprends-tu, ça ne me fait même plus peur d'avoir été maudite !... Et ça m'est bien égal aussi qu'il soit maudit !... »

Sa voix montait, elle cessa de s'adresser à Brigitte, rejeta le front en arrière et cria dans l'espace rond de la Colline :

« Comprenez-vous, tous les vivants de la terre !... Ça m'est bien égal qu'on soit maudits tous les deux !... »

Son visage se couvrit de larmes et, courbant les épaules, elle s'enfuit les mains sur ses yeux.

Brigitte la vit courir vers la hutte et, avec effroi, se hâta de l'y rejoindre. Mais, quelque rapide qu'eût été sa course, elle vit que Gaud avait déjà noué un châle autour de ses épaules. La bergère ferma la porte et s'y appuya.

« Ne crois pas que tu m'empêcheras de m'en aller !... », cria Gaud avec une insolence désespérée, jusqu'ici personne ne m'a jamais empêchée de fuir, et personne ne m'a jamais trouvée que je ne l'aie voulu !... Elle pleurait tout haut et parlait ses gestes : ... Je ne suis pas longue à préparer, disait-elle.... Tu vois, je n'ai rien.... Je n'ai rien, répétait-elle sur un ton de triomphe amer et désolé.... Je peux m'en aller aussi vite que je suis venue ! Elle se précipita vers la porte : Laisse-moi partir maintenant.

— J'ai honte pour toi ! dit Brigitte qui lui avait pris les poignets et essayait de cacher sa surprise épouvantée, j'ai honte pour toi ! tu es comme une enfant.... »

Gaud se débattait et elles furent toutes deux

contre la porte un tumulte de forces contraires, un grand remous sanglotant, pareil à la folle écume de l'eau brassée dans les vanes d'un moulin. Gaud pleurait à se briser la poitrine et Brigitte se fit brutale pour la rejeter violemment en arrière et, dans la maison trop petite où les murs, semblait-il, étaient partout, le corps tout entier de la jeune femme heurta contre la paroi. Calmée, elle sembla s'éveiller d'un cauchemar :

« Tu ne comprends pas ?... » dit-elle après un silence pendant lequel elle s'était regardée elle-même avec étonnement, et sa voix était maintenant navrante et persuasive ; « tu ne comprends pas que, si je reste, c'est toutes nos âmes qui seront perdues ? »

— Demain tu partiras. Demain j'irai de bonne heure chercher de l'argent....

— Je n'attendrai pas jusqu'à demain....

— Tu attendras », dit Brigitte avec un calme soudain et l'impression d'un soulagement intense.

... Car l'orage, qui n'avait cessé de se rapprocher, venait d'ébranler la maison sous la violence de son premier coup et une immense lueur, qui baigna les plus sombres recoins, leur fit, tout à coup, des corps blêmes et transparents.

Très vite, le visage de Brigitte prit une expression différente :

« Viens m'aider », ordonna-t-elle brièvement ; et Gaud, domptée cette fois, balaya du dos de ses mains ses brûlantes larmes.

Il n'était plus question que de rassembler le troupeau.

*
*
*

... Maintenant elles étaient en paix. Les brebis bêlaient leur étonnement et s'endormaient les unes après les autres. Les béliers dédaigneux se retiraient dans le triple enroulement de leurs cornes, ombrageusement ; puis ils s'adoucissaient : ces cornes à volutes et à cannelures inouïes se plaquaient des deux côtés de leur crâne fruste, comme des coquilles à rêve chanteuses où stagnait le vide des pâturages sans fin. Le grand chien de la Rivière Froide avait disparu avec la couronne, et le reste des fleurs abandonnées dérivait, fraîches encore, dans les premiers ruisseaux de pluie qui se formaient capricieusement à la surface du sol. Le tonnerre roula de nouveau avec une extrême violence et la jeune femme, soudain terrifiée, crut entendre gronder sur elle la colère de Dieu.

Elle s'était étendue sur la paille, la tête dans son coude. Un éclair d'un rose crépitant regarda par la fenêtre, et elle éprouva comme si on lui fendait l'œil avec un couteau froid ; ainsi, au dernier jour, la colère de Dieu frapperait le cœur des méchants...

Une lueur qui tremblait en mauve promena l'ombre des béliers sur le mur. Tout baignait maintenant dans une clarté irréelle et verte, comme si elles eussent été au fond de la mer ; la lueur des éclairs était continue, c'était une vibration capricieuse et stridente, lilas et verte, orangée ou bleue. Les yeux en étaient surmenés, ils étaient comme

des globes d'eau charriés par une rivière débordée, les jouets d'un arc-en-ciel sinistre, car c'étaient les couleurs mêmes de l'arc-en-ciel qui leur étaient lancées ainsi par morceaux — les deux femmes se sentaient plus frêles que des feuilles ; le vieux toit ronflait de pluie, les murs légers battaient comme des draps, les ajoncs parlaient : c'était effrayant de ne pas comprendre ce qu'ils disaient. Les ajoncs parlaient d'une voix sifflante et agitée, en détachant les syllabes comme un sourd parlant bas à l'oreille d'un autre sourd ; un langage terrible, articulé comme un langage humain, mais dont le sens échappait toujours ; malgré soi on s'y laissait prendre, on disait : « Répétez, qu'est-ce que vous dites ? Répétez encore une fois ? » Les ajoncs répétaient hâtivement, furieusement, et cela n'avait aucun sens, aucun sens.

« Je voudrais que les ajoncs se taisent, supplia Gaud, désolée, on dirait des âmes du purgatoire.

— Oui, beaucoup qui ont cru entendre des âmes du purgatoire n'ont entendu que des paroles d'ajoncs ; mais, s'ils avaient un remords au cœur, le remords se fixait sur la parole des ajoncs et, de la sorte, le message était transmis. Beaucoup d'âmes ont eu ainsi les messes qu'il leur fallait sans avoir besoin de se déranger. »

Gaud regarda par la porte et se sentit frémir des pieds à la tête. Il n'y avait réellement plus de ciel, ni de terre, ni rien que de l'eau, de l'eau, de l'eau... comme si elles se trouvaient au milieu d'une cascade. Tout n'était que de l'eau grise se déversant du ciel sur cette terre recouverte d'eau, comme d'une couche écailleuse et argentée, sonnante comme un

tambour. L'air se remplissait de vapeur, les vêtements devenaient humides tout doucement, on se demandait si on pourrait continuer à respirer. La bergerie était comme une cloche d'air avec la chaleur des moutons, le calme de leur laine, la paille sèche et craquante...

« On croirait que nous sommes dans l'arche, que nous gardons les semences pour la prochaine terre. »

Le tonnerre semblait rouler des montagnes. De grands éventails de feu clignaient et froufrontaient partout. Des traits de foudre dessinaient des arbres vert pâle, des branchages roses révélèrent des nappes soyeuses, d'un rouge ardent. Puis cette lumière devenait son qui montait, grandissait, s'épanouissait en fracas, comme un dragon sans fin, enroulé et se déroulant. Puis le son simplifiait son jeu, il n'y avait plus qu'une sorte de globe de bruit, roulant seul à travers l'espace et, de ce bruit, la pluie jaillissait comme les pistils d'une fleur.

Gaud avait serré son châle plus étroitement et se fatiguait des battements trop forts de son cœur effrayé. Ses cheveux humides vivaient de cette étrange vie des cheveux par temps d'orage, et elle tenait ses mains sur sa gorge, étonnée du contact inhabituel de sa propre chair, à la fois maltraitée et revivifiée par la pluie. Elle se sentait d'une grande force, comme ces plantes si vertes qui poussent sur les parois des puits. D'une grande force, simple et saine, et tout à fait sans espoir, un objet solide, sans utilité... pire que morte.

« Dors, dit la bergère effrayée de la sentir aussi lointaine et toute livrée à des pensées affreuses et désolantes. Dors, ça passe le temps. Le tonnerre est gênant quand on est dans une maison ; mais ici, dans la paille, ça fait dormir. »

Elle fit un creux dans la litière et la jeune femme s'y étendit : l'éclair qui brasilla à ce moment la recouvrit comme d'un drap bleu, Brigitte répandit une brassée de paille par-dessus, et voilà le lit terminé. Alors le tonnerre commença à la bercer en paix et elle ne vit pas la nuit tomber.

Celle qui veillait trouva que cela ne faisait guère de différence, tant, depuis plusieurs heures, la lumière s'était assombrie. La puissance de l'orage ne cédait pas, les brebis étaient éveillées et tremblaient, les heures coulaient ; là-haut, ils continuaient leur combat, à se lancer des couleurs et à gronder. Le vent s'était mis à souffler avec une extrême violence, les oreilles déjà surmenées se remplissaient de son cri, et le ruissellement sans fin de l'eau avait une monotone fraîcheur.

Peut-être était-il minuit quand la porte s'ébranla et s'abattit d'un seul coup et qu'Ener apparut sur le seuil.

Le chien gris entra le premier, le poil noyé et maigre comme un loup ; la couronne de fleurs, ravagée, pendait à son cou. Son maître ne s'arrêta pas à refermer la porte, il l'avait enfoncée, mais il hésitait car il n'y voyait pas.

La bergère les regardait : deux loups vraiment, qui ont traversé un fleuve à la nage. Elle alla vers lui :

« Il faut que Dieu l'ait voulu, dit-elle, j'ai fait tout pour que tu ignores et, demain, elle serait partie. »

Elle comprit qu'il n'y voyait pas clair et le prit par la main.

« Remercie le tonnerre qui te l'a gardée ce soir, car peut-être ne l'aurais-tu jamais revue. »

Mais elle sentait bien qu'il ne l'écoutait pas. Le chien bondissait dans la paille ; et lui, la repoussait et avançait.

* * *

Il avait repoussé la main de Brigitte parce qu'il ne voulait, cette nuit, l'appui ni l'aide de personne.

... Depuis que, dans la soirée, la vue de la couronne de fleurs avait brusquement éveillé en son esprit l'idée de la vérité, il avait éprouvé avec trop de force l'espoir et la crainte. Il avait trop lutté depuis des heures, avec le chien affolé par l'orage, à travers cette nuit de colère. Il était trop durci par l'effroi de voir cette nouvelle recherche buter sur le

vide pour garder en lui la moindre douceur ; mais il avançait, porté par une sorte de prodigieuse avidité et, en même temps, par quelque chose d'effrayé, de méfiant et d'hostile, qui ne cessait de lui forger une armure de défense. Une armure contre ce que la vie serait, tout à l'heure, pour lui ; et la forme que prendrait, de nouveau, le monde si, cette fois encore, il était trompé.

Il avait repoussé Brigitte. Tous, ils l'avaient laissé assez seul dans cette affaire ; alors, il pouvait achever d'accomplir seul les derniers pas qui restaient.

En vérité, le chien et lui avaient bien traversé seuls le courant débordé de la Rivière Froide, et ils étaient arrivés seuls ici.

... Et la bergerie lui était apparue comme une noix dont il fallait simplement rompre la coque pour en prendre le fruit et, aussitôt, il l'avait brisée.

Il avait brisé la porte et, en entrant, la chaleur de la vie au milieu des ténèbres, la sécurité et le calme l'avaient frappé comme d'un coup sur la nuque. Mais, depuis des heures, il employait sa force à se forger une armure contre la perfidie de l'espoir. Sans doute, une sorte de certitude profonde le poussait-elle ; mais il était en même temps hérissé de méfiance. Il ne pouvait se laisser amollir avant de savoir.

Avant de savoir à quoi il aurait à faire face tout à l'heure, à quelle forme de réalité il venait se livrer, à quoi ressemblerait de nouveau le monde et la vie si, cette fois encore, il ne trouvait rien.

... Alors que la bergère de Mine Garo s'écarte, que le troupeau recule, que nul n'encombre son chemin.

Que la paille s'écrase sous son pied et qu'on le laisse.

Qu'on le laisse avancer seul, et chercher seul. Cela ne regardait personne. Et, s'il devait trouver son trésor, il fallait qu'on le laisse en paix l'arracher de la terre, et le compter ensuite, perle par perle.

Sans cette incertitude qu'il avait, sans cette crainte qui l'étreignait de marcher vers une nouvelle et trop insupportable douleur, il n'aurait pas eu, peut-être, la force de traverser ces quelques mètres de litière d'ajonc que le toit bas protégeait de la pluie et qui, dans leurs ténèbres, gardaient l'énigme de son malheur dernier ou de sa vie.

A cause de la faiblesse de sa condition d'homme, le chien, cette fois encore, devait trouver avant lui.

L'animal, parvenu déjà à l'emplacement exact, s'abandonnait à sa naïve exaltation, qu'Éner hésitait et tâtonnait encore. Et ce ne fut pas non plus par le regard que le message de triomphe fut porté à sa conscience, mais par le pauvre et fruste langage de la bête qui étouffait dans sa gorge ses joyeux cris.

Au moment où la certitude merveilleuse le frappa, il comprit que la force lui aurait manqué pour attendre davantage et marcher plus longtemps.

Il lui sembla que la révolte, la crainte et la douleur tourbillonnaient autour de lui comme des démons visibles avant de disparaître ; et tout son être, une seconde, baigna dans une paix qui n'était que la certitude de la fin du mal.

Mais cette paix ne resta pas longtemps en lui. Elle rayonna, très haute, de plus en plus lointaine, pour faire place à un nouveau tourment.

Puisqu'il avait gagné, que là était le but de la course et la coupe, il n'eut qu'à se laisser tomber pour apaiser sa très longue soif.

Et Gaud pouvait bien croire que c'était l'orage qui la courbait et le feu du ciel qui la frappait depuis la bouche jusqu'au cœur.



« Je ferai moi-même une couronne pour la femme du bedeau, dit la bergère de Mine Garo, le lendemain, en ramassant sur le sol les genêts flétris. J'en aurai bien le temps, et Gaud Dalenn a autre chose à penser... »

FIN

Imp. CRÉTÉ, Corbeil-Essonnes
(S.-et-O.). — 2140-12-1951.
Dépôt légal : 4^e trimestre 1951.
N^o d'édition : 719.

LIBRAIRIE STOCK
DELAMAIN ET BOUTELLEAU

MARCEL ARLAND

La Prose française.

ÉMILE DE HARVEN

Quand venait Blanche.

EVELYN WAUGH

Hélène.

-0-

VICKI BAUM

471

Le vol du destin.

NEVIL SHUTE

Le Testament.

LENARD KAUFMAN

La Tendre merci.

IMMANUEL VELIKOVSKY

Mondes en collision.

ROBERT PENN WARREN

Le Cavalier de la nuit.

6, rue Casimir Delavigne, PARIS (VI^e)